BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIX
B
13
NAPOLI

TRAITÉ

HISTORIQUE

DES PLANTES

Qui croiſſent dans la Lorraine
& les trois Evêchés.

TOME V.

TRAITÉ
HISTORIQUE
DES PLANTES
Qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés,

Contenant leur deſcription, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croiſſent, leur culture, leur analyſe, & leurs propriétés, tant pour la Medecine, que pour les Arts & Métiers;

Par Mᵉ. P. J. BUCHOZ, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire du Roi de Pologne, Aggrégé & Démonſtrateur en Botanique au Collége Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies de Mayence, de Metz & de Rouen.

TOME V.

B. R. NEAPOLIS

A PARIS,
Chez DURAND, Neveu, rue S. Jacques, à la Sageſſe.
A NANCY,
Chez CLAUDE-SIGISBERT LAMORT, Imprimeur, près des RR PP. Dominicains. N°. 176.

Avec Approbations & Privilége. 1765.

BIBLIOTECA NAZIONALE - V. E. III - NAPOLI

TRAITÉ
HISTORIQUE
DES PLANTES
Qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés.

DISSERTATION I.

FAMILLE QUATRIEME.
Des Plantes Hiſtériques & Emmenagogues.

Catamenia flores audiunt; floribus namque cùm arbores luxuriantes intuemur, fœcundas credimus; ita menſtrua veluti flores fœcundum, è quo eructant ſolo, ſatis tuto præmonſtrant; tum enim mulieres viri potentes, niſi à viro arceantur, matres evadunt. (Baglivi.)

LES plantes qui ſont propres à rétablir les évacuations naturelles au ſexe, ſont appellées emménagogues. Les femmes perdent tous les mois une certaine quantité de ſang par la matrice & le vagin; ou

nomme cette évacuation périodique mois, menſtrues, regles, purgation menſtruelle & ordinaire ; cette évacuation eſt abſolument néceſſaire aux femmes pour leur ſanté : ſi elle ne paroît pas dans les tems accoutumés, les ſymptomes qui en accompagnent la ſuppreſſion ſont très-fâcheux, & exigent un prompt ſecours. Pour expliquer la maniere par laquelle agiſſent les emmenagogues, il eſt indiſpenſablement néceſſaire de développer les cauſes de la purgation menſtruelle & des dérangemens qui lui arrivent. Les femmes jouiſſent d'une conſtitution de corps plus molle & plus humide, les oſcillations de leurs vaiſſeaux ſont plus foibles, & les liqueurs s'y meuvent avec plus de lenteur, d'où il ſuit néceſſairement que les femmes doivent beaucoup moins tranſpirer que les hommes, & que toutes leurs ſécrétions ſont moins abondantes ; car elles ne peuvent être abondantes que lorſque les liqueurs ſe préſentent plus ſouvent,

& avec plus de vîteſſe, aux orifices des tuyaux ſécrétoires; ce qui n'arrive pas dans les femmes : il ſe fait donc chez elles une moindre diſſipation de liquide, les ſécrétions & la tranſpiration y ſont par conſéquent moins abondantes. Le corps reſteroit conſtamment dans le même état, ſi ſes évacuations égaloient les alimens qu'il prend; mais cela n'eſt pas ordinaire aux femmes, elles diſſipent moins de ſubſtance qu'elles en prennent : il doit donc tous les jours ſe former, avec le ſuperflu, un amas ou une pléthore, qui ſont deux mots ſynonymes. Elles ſouffrent au bout d'un certain tems une évacuation de ce ſuperflu, qui eſt ordinairement précédée de ſymptomes, qui dénotent aſſez la gêne où ſe trouvent pour-lors leurs corps; & en effet, l'évacuation menſtruelle n'eſt pas plutôt finie, que la ſérénité revient, la fraicheur du viſage ſe renouvelle, les douleurs des reins, les maux de tête, les étourdiſſemens ſe diſſipent, le corps

ſe ſent tout à l'aiſe : on peut donc évidemment conclure que la ſeule pléthore étoit la cauſe du dérangement qui précéde l'évacuation ; puiſque l'évacuation faite, le corps reprend la même force & la même vigueur dont il jouiſſoit auparavant. La matiere de cette évacuation eſt un ſang vermeil qui a toutes les qualités de celui qui circule dans tout le corps, & n'eſt pas, comme l'ont prétendu les anciens, un ſang excrémentitiel ni corrompu ; c'eſt donc une pléthore du ſang que les femmes ſouffrent tous les mois. Examinons à préſent comment cette pléthore peut occaſionner le flux menſtruel.

Dans la pléthore, la maſſe des fluides eſt augmentée, ſon mouvement doit donc auſſi augmenter à proportion ; la force & l'impulſion qu'elle exerce ſur les ſolides & les vaiſſeaux, doivent abſolument être plus conſidérables : mais cette impulſion eſt toujours beaucoup plus vive & plus grande ſur les vaiſſeaux

de la matrice, cela eſt clair par l'anatomie. 1°. L'aorte inférieure a beaucoup plus de capacité dans les femmes que dans les hommes. 2°. La matrice a une ſituation perpendiculaire. 3°. Ce viſcere, eu égard à ſon volume, reçoit beaucoup de ſang. 4°. Ses vaiſſeaux ſont moins ſoutenus & ne ſe trouvent pas enveloppés dans la matiere adipeuſe. 5°. Ces mêmes vaiſſeaux ſont repliés & forment mille circuits en forme de ſerpent. 6°. les veines qui rapportent le ſang de la matrice ſont deſtituées de valvules. 7°. Enfin il y a une quantité de vaiſſeaux excrétoires lymphatiques qui partent de l'extrémité des vaiſſeaux capillaires artériels ſanguins, & s'ouvrent dans la cavité de la matrice; ces vaiſſeaux laiſſent paſſer continuellement une liqueur lymphatique plus ou moins épaiſſe, ſuivant l'âge & le tempérament du ſexe. Ces faits anatomiques démontrent clairement que l'impulſion du ſang dans la pléthore ſera plus conſidérable ſur les vaiſſeaux

de la matrice, que le ſang dilatera avec plus de force les canaux artériels, que ſon effort ſera d'autant plus grand qu'il trouvera plus d'obſtacle à vaincre les plis & replis de la matrice & à remonter par les veines ; qu'il agira avec impétuoſité ſur l'orifice des tuyaux excrétoires lymphatiques de ce viſcere, & qu'il pénétrera dans les mêmes vaiſſeaux qu'il aura dilaté ; il s'ouvrira par-là un paſſage dans ſa cavité. Il continuera de s'écouler par cette voye juſqu'à ce que ſon impulſion ne ſoit plus ſupérieure à la réſiſtance que les vaiſſeaux lymphatiques oppoſent à leur dilatation, & que la quantité du ſang qui eſt portée à la matrice ſoit telle, qu'elle puiſſe être reportée toute entiere dans les veines ; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que ce volume du ſang ſoit en proportion géométrique avec les vaiſſeaux, & que par conſéquent ſon mouvement ſoit rallenti : cette évacuation reparoît au bout d'un mois, qui eſt le

tems néceſſaire pour former une nouvelle pléthore. Ce ſeroit ici le lieu de rendre raiſon des différens phénomenes du flux menſtruel ; mais pour ne pas nous éloigner de notre prolixité ordinaire, nous allons paſſer aux cauſes qui en empêchent l'écoulement.

Quoiqu'il y ait pléthore, l'éruption des régles ne ſe fera point, ſi la vîteſſe du ſang eſt diminuée conſidérablement, ſi les fibres ſont relâchées & leurs oſcillations trop foibles, enfin ſi les vaiſſeaux de la matrice ſont obſtrués.

Nous avons prouvés plus haut que l'impulſion du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice, eſt la cauſe qui détermine l'écoulement des menſtrues ; ſi donc ſa vîteſſe eſt diminuée, ſon impulſion doit pareillement diminuer ; il en eſt de même ſi les fibres ſont relâchées & ſe contractent foiblement : car elles ne peuvent l'être que le mouvement du ſang ne ſe rallentiſſe, & que conſéquemment ſon impulſion ſoit moindre. L'obſtruction

des vaiſſeaux de la matrice eſt encore un obſtacle à l'écoulement périodique ; il n'eſt pas douteux que la vélocité du ſang diminue en raiſon de ſon épaiſſiſſement & de ſa viſcoſité : il ne peut être épais, que ſes globules ne ſe trouvent embarraſſés & ſerrés les uns ſur les autres ; que les molécules, qui réſultent de leur union, ne ſe trouvent trop groſſieres pour pénétrer les tuyaux capillaires, & qu'en conſéquence elles ne perdent beaucoup du mouvement qui leur eſt imprimé : or elles ne peuvent perdre ce mouvement ſans rallentir le mouvement entier du liquide qu'elles compoſent, & par conſéquent ſans empêcher le flux menſtruel.

On démontrera pareillement que la conſiſtence viſqueuſe du ſang produit le même effet ; car s'il eſt trop viſqueux, ſes parties ſe trouvent enchaînées les unes avec les autres, elles ne ſe quittent point & ne peuvent couler, à peine abandonnent-elles les parois des vaiſſeaux dans

leſquels elles circulent, elles retardent par conſéquent le mouvement du ſang & en diminuent la vélocité. Si donc l'épaiſſiſſement & la viſcoſité du ſang arrêtent le flux menſtruel, nous avons eu raiſon de dire que l'obſtruction des vaiſſeaux de la matrice étoit une des principales cauſes de cette ſuppreſſion; car l'obſtruction des vaiſſeaux de la matrice ne provient que de l'épaiſſiſſement & de la viſcoſité du ſang. Et en effet, 1°. Les molécules groſſieres & viſqueuſes du ſang, engagées dans des vaiſſeaux d'un diamêtre plus petit, s'y arrêtent, y ſéjournent, y durciſſent toujours de plus en plus, gênent la circulation dans ce viſcere, lui ferment les avenus de cavité, & s'oppoſent ainſi à l'éruption des regles. 2°. Les fibres perdent leurs reſſorts, lorſque le ſang eſt trop épais & qu'il ſéjourne dans les vaiſſeaux, elles ne produiſent que des oſcillations très-foibles; parce que la ſéroſité de ce liquide s'en ſépare, abreuve le tiſſu fi-

breux, & par conſéquent le relâche; les parois des vaiſſeaux s'affaiſſent & bouchent le paſſage au ſang.

De ce que nous avons dis, on peut conclure que, pour rétablir les menſtrues, il faut faire uſage des remedes qui puiſſent corriger l'épaiſſiſſement & la viſcoſité du ſang, lever les obſtructions & embarras de la matrice, & réveiller les oſcillations des fibres. Or les emmenagogues produiſent ces effets: ils élevent le poux, le rendent plus fréquent, augmentent la chaleur naturelle, donnent du vermeil au viſage, raniment les forces; appliqués extérieurement ils ſont même réſolutifs. Ils agiſſent donc ſur la maſſe du ſang, le rarefient, diviſent & attenuent ſes globules, détruiſent ſon mucilage trop viſqueux, & procurent de la fluidité aux humeurs, donnent du ton aux fibres, levent les obſtacles de la circulation & débouchent les vaiſſeaux obſtrués.

Les plantes emmenagogues ſont en-

core hyſtériques & ſoulagent beaucoup dans les vapeurs ; dans ces cas le ſang eſt fort coagulé, ſon mouvement eſt rallenti, ſa circulation eſt irréguliere, le poulx eſt petit & imperceptible : les emmenagogues ne peuvent être que d'un grand ſecours dans cette maladie, elles délayent le ſang, le rendent plus fluide & augmentent ſon mouvement & ſa circulation. Les plantes emmenagogues aident encore à détacher le placenta ou arriere-faix, à pouſſer au dehors le fœtus mort, & à faire couler les vuidanges, pourvu qu'il ne s'agiſſe que de réveiller le reſſort des ſolides, de diviſer la maſſe du ſang, d'augmenter ſa force & ſon impulſion ſur les vaiſſeaux de la matrice, & de le déterminer vers ce viſcere. L'effort qui ſe fait alors à la matrice par l'abord de ſang plus conſidérable, fait détacher les adhérences du placenta, provoque les vuidanges, réveille le reſſort des parties ſolides, ſur-tout de la matrice, des muſcles du bas ventre &

de la reſpiration, & mettent par conſéquent les femmes en état de produire les efforts néceſſaires pour ſe délivrer du fœtus mort.

Les emmenagogues ne doivent s'employer que lorſque le mouvement du ſang eſt rallenti, il faut les éviter lorſqu'il a inflammation & diſpoſition à l'inflammation, ou lorſque le ſang eſt extrémement échauffé & rarefié; car la plûpart de ces remedes ont une odeur forte, pénétrante & déſagréable, ils abondent en principes ſulphureux, âcres & volatils, & n'agiſſent qu'en excitant dans le ſang une fermentation qui n'eſt déjà que trop violente dans les cas inflammatoires.

Les plantes dont il ſera fait mention dans ce volume, ſont : l'Agnus caſtus, l'Amaranthe jaune, l'Ariſtoloche, l'Armoiſe, l'Arroche puante, le Botrys, le Calamus aromatique, le Caucalis, la Conyze, le Cuminoides, le Giroflier jaune, le Glayeul puant, l'Herbe aux

chats, le Marrube, la Matricaire, la Meliſſe, la Menthe, le Meum, l'Orvale, le Rapiſtre, la Rhue, le Roſeau vulgaire, la Sabine, le Safran, le Soleil, le Soucy, le Stachis & la Valériane.

DISSERTATION II.

De l'Agnus caſtus.

Caſtitas non comparari poteſt medicamentis, ſed evitatione occaſionis & objectorum irritantium. (P. Ammann. Irenic. p. 40.)

L'Agnus caſtus eſt un arbriſſeau qui jette pluſieurs branches pliantes, difficiles à rompre. Ses feuilles ſont oppoſées deux à deux, ſur une queue longue d'un ou deux pouces, diſpoſées en main ouverte comme celles du chanvre, compoſées de cinq folioles molles, oblongues, aigues aux extrémités; cendrées en deſſous, brunes en deſſus, ayant celle du milieu plus longues & plus larges. Ses fleurs ſont odorantes, en épis & par anneau, placées à l'extrémité des petites branches, de couleur de pourpre, quel-

quefois mêlées de blanc, complettes, d'une ſeule piece, irrégulieres, partagées inégalement en ſix ou ſept découpures, & forment comme deux levres, tubulées à la partie poſtérieure. Le calice eſt auſſi découpé en pluſieurs quartiers. Le pyſtile eſt attaché à la partie poſtérieure de la fleur, en maniere de clou; il ſe change en un fruit ſphérique comme un grain de poivre, d'une ſaveur âcre, diviſé en quatre loges qui renferment quatre petites ſemences oblongues.

Il ſe nomme chez les Botaniſtes *agnus folio non ſerrato. J. B. tom. 1. p. 205. Vitex foliis anguſtioribus cannabis modo diſpoſitis. Pin. 475. Agnus caſtus, Geſn. Salix amarina. Matth. Eleeagnon Theoph. Adv. Lob. icon. 138. Agnus caſtus & vitex. Offic. Vamancheſt, ſamachert, bengiecheſt, Arab. Vitice & agno caſto, Ital. Gatillo caſto, Hiſpan. Scheffs mullem & keuſchlemp, Germ. Drimek, Bohem.*

L'agnus caſtus tire ſon étymologie du grec ἁγνὸς, chaſte, parce que les anciens,

entr'autres Galien, prétendoient que cet arbriſſeau réprimoit les ardeurs de Vénus; les Pharmaciens y ont ajouté fort mal-à-propos le mot latin, *caſtus*, qui ſignifie la même choſe qu'*agnus*. On l'a auſſi appellé *vitex*, du verbe *vieo*, *flecto*, parce que cet arbriſſeau a des rameaux fléxibles comme ceux de l'oſier, & *ſalix amarina*, parce que ſes feuilles ont quelque reſſemblance avec celles du ſaule. Dioſcoride rapporte que les Matrones d'Athenes mettoient de cette plante dans leurs lits, lorſqu'elles ſe vouoient à la chaſteté pendant les ſacrifices de Cerès, qu'on appelloit *Teſmophoria*.

Les graines d'agnus caſtus contiennent beaucoup de parties fines & volatiles, d'huile & de ſel acide, un peu de ſel ammoniacal & très-peu de terre. On le cultive dans les jardins de la Lorraine, il fleurit dans le mois de juillet, il eſt eſtimé dans les boſquets d'été, dont il fait le plus bel ornement par ſes longs épis chargés de fleurs. Toutes ſes parties répandent

répandent une odeur peu agréable. Tournefort l'a rangé dans ſa vingtieme claſſe, Linnæus dans ſa quatorzieme, Ludwicg dans ſa ſeconde, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

La ſemence de l'agnus caſtus eſt en uſage depuis un demi-gros juſqu'à un gros en poudre, ou bien en émulſion à la doſe de quatre gros, délayée dans ſix onces d'eau de nénuphar : on vante ce remede pour calmer les accès de la paſſion hyſtérique ; la feuille & la fleur ſont réſolutives, elles amoliſſent les duretés de la ratte. L'eau dans laquelle on a fait macérer les feuilles & les fleurs eſt très-apéritive, on la conſeille dans la ſuppreſſion de regles & l'obſtruction des viſceres.

La décoction de cette même plante eſt propre pour guérir les ulceres intérieurs, principalement ceux de l'urethre, dans laquelle on fait des injections ; on ſe ſert encore de cette même décoction en fumigation, pour guérir les tumeurs

de la matrice. Wedelius recommande la ſemence de *vitex* pour la gonorrhée. Les anciens attribuoient autrefois à cette plante, ainſi que nous l'avons déja dit, la propriété de mettre un frein à la concupiſcence de la chair. M. Chomel, Curé de Lyon, imbu des ſentimens des anciens, prétendoit faire avec cette plante un remede, qu'il regardoit comme infaillible, pour conſerver la chaſteté: mais ce fait eſt ſi hazardé, qu'il demande des expériences plus conſtatées pour en être convaincu; car ce ne ſont pas les remedes qui procurent cette vertu, mais c'eſt la fuite des occaſions & une grace ſurnaturelle qui ſont les moyens les plus efficaces pour nous faire garder la continence.

La pharmacopée de Paris fait entrer les ſemences d'agnus caſtus dans ſon eau hyſtérique.

DISSERTATION III.

De l'Amaranthe jaune.

Helichryſon, quidam chryſanthemon, nonnulli & id amaranton vocant, quo deorum ſimulacra coronant. (Dioſc.)

L'Amaranthe jaune ou l'immortelle eſt une plante qui pouſſe pluſieurs tiges ligneuſes, hautes environ d'un pied, lanugineuſes, blanches, garnies de petites feuilles étroites, velues, blanchâtres. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges en forme de bouquets, découpées en étoile à l'extrémité ſupérieure, de couleur jaune-pâle, ſoutenues par des calices écailleux, ſecs, jaunes & brillans comme l'or. On peut conſerver cette fleur pluſieurs années, ſans qu'elle ſe flétriſſe ni ſe pourriſſe, parce qu'elle eſt preſque privée de phlegme; c'eſt

pour cette raiſon qu'on la nomme immortelle ; elle a une odeur forte & agréable. A la fleur ſuccéde une ſemence oblongue, rouſſe, garnie d'aigrettes, odorante & âcre. La racine de cette plante eſt ſimple, groſſe, ligneuſe, d'une odeur ſemblable à celle de la gomme élemi.

Les Botaniſtes la nomment *ſtæchas citrina*, *Matth. Pempt. 268. Lugd. ſtæchas citrina tenuifolia Narbonenſis*, *J. B. 2. 154. Elychryſum ſeu ſtæchas citrina anguſtifolia. Pin. 464. Tour. 452. Amaranthus luteus. Fuſch. Coma aurea, Lob. icon. Chryſocome prima vulgaris, Cluſ. hiſt. Ageratum aurelia. Dod. Gal.*

L'*elycryſum* tire ſon étymologie de ἥλιος, ſoleil, & χρυσος, *aurum*, or, parce que ſa fleur étant expoſée au ſoleil eſt brillante & de couleur jaune dorée.

On cultive cette plante dans les jardins des Fleuriſtes de la Lorraine ; elle ſe multiplie de boutures en avril, de-

mande une bonne terre & une belle expoſition : il faut la préſerver de la gelée pendant l'hyver.

Tournefort a rangée cette plante dans ſa douzieme claſſe, Linnæus dans ſa dix-neuvieme, Ludwicg dans ſa troiſieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

L'amaranthe jaune contient, ſuivant l'analyſe chymique, beaucoup de ſel eſſentiel & d'huile, & fort peu de phlegme.

On attribue à cette plante une vertu inciſive, apéritive & vulnéraire; elle eſt très-bonne dans les obſtructions & ſuppreſſions de menſtrues, elle eſt auſſi vermifuge & diſſolutive.

L'amaranthe jaune ſert d'ornement aux Dames pendant l'hyver, elles en uſent en guiſe de pompons pour décorer leurs têtes, dans un tems où il n'y a aucune fleur. Les curieux & Fleuriſtes teignent ces amaranthes en différentes couleurs pour en garnir des pots de fleur en hyver.

DISSERTATION IV.

De l'Ariſtoloche.

Ariſtolochia ſpecies tres dicimus eſſe :
Longa prior, radix cujus longa vocatur :
Dicta rotunda ſequens, quod ſit radice rotunda
Tertia clematitis, græco ſermone vocatur.
Viribus hæc penè par dicitur eſſe rotundæ.
Omnes vim calidam ſiccamque leguntur habere
In primo vis ſicca gradu, fervenſque ſecundo eſt :
Peſtiferos morſus cum vino ſumpta rotunda
Curat & aſſumptis prodeſt ſic hauſta venenis
Hocque modo tardas educit ſumpta ſecundas.
(Macer.)

L'Ariſtoloche qu'on trouve en Lorraine eſt celle dont les tiges s'élevent à la hauteur d'environ un pied & demi, elles ſont rondes, cannelées, accompagnées de feuilles alternes, veinées, arrondies à oreillons, d'un verd-pâle; il ſort de leurs aiſſelles des fleurs jaunes-pâles, formées d'un ſeul pétale en tuyau, coupé

en forme de languette. Lorſque la fleur eſt paſſée, il lui ſuccede un fruit membranacé en forme de petites pommes, diviſé en ſix loges, qui renferment des ſemences applaties & poſées les unes ſur les autres. Sa racine eſt aſſez menue, fibreuſe, traçant de tous côtés, brune à l'extérieur & jaunâtre en dedans, d'une odeur forte & d'une ſaveur amere.

On la nomme chez les Botaniſtes *ariſtolochia clematitis recta. Pin. 307. Ariſtolochia clematitis vulgaris. J. B. tom. 3. p. 560. Ariſtolochia ſerracenica. Dod. 326. Ariſtolochia longa. Matth. Fuſch. Ariſtolochia longa vulgaris, Eyſt. Tab. 194. Ariſtolochia foliis cordatis, caule erecto, floribus axillaribus confertis. Hort. Upſ. 279.*

L'ariſtoloche tire ſon étymologie du grec ἄριστος, *optimus*, & λόχια, *purgamenta*, comme ſi l'on diſoit plante propre à provoquer les lochies : Dioſcoride lui attribue en effet cette propriété. Et ſon ſurnom *clematitis*, du grec κλῆμα,

palmes, *virga ;* parce que les tiges de cet ariſtoloche ſont en forme de ſarmens. Les Anglois la nomment *creeping birthwort*, les Italiens *ariſtologia clematite*, & les Allemands *kleine oſterlucey-wurtſel.*

Cette plante croît naturellement & en quantité dans les champs aux environs de Nommeny, & n'exige aucune culture. Elle eſt rangée dans la troiſieme claſſe de Tournefort, dans la vingtieme de Linnæus, dans la ſeconde de Ludwicg, & dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Fuſchius & Dodonée diſent qu'on peut ſubſtituer notre ariſtoloche à l'ariſtoloche ronde & longue, dont on a coutume de ſe ſervir, puiſqu'elle ne manque ni d'amertume ni d'acrimonie ; Anguillara a obſervé que la racine de cette eſpece étoit même plus aromatique ; J. Bauhin penſe que c'étoit celle dont ſe ſervoit Andromaque dans la thériaque, ſous le nom d'*ariſtolochia tenuis.*

Suivant les mémoires de l'Académie des ſciences, les feuilles de notre ariſtoloche ſont très-ameres & ne rougiſſent pas le papier bleu ; la racine le rougit un peu : elle eſt aromatique & très-amere. Toute la plante donne par l'analyſe chymique beaucoup de liqueur acide, d'huile & de terre, un peu d'eſprit urineux, point de ſel volatil concret. Son ſel fixe ne fait point jaunir la ſolution du ſublimé, d'où M. de Tournefort conclut que le ſel de l'ariſtoloche approche de la nature du ſel de corail ; d'ailleurs, dit-il, le ſel de l'ariſtoloche contient quelque peu de ſel ammoniac, & eſt enveloppé dans beaucoup de ſouffre.

Cette plante eſt apéritive, ſudorifique, déterſive & vulnéraire ; on l'employe rarement dans les potions à cauſe de ſa trop grande amertume : elle s'ordonne en poudre depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, & en extrait depuis un demi-gros juſqu'à quatre ſcrupules. Elle convient dans la paſſion hyſtérique, le

chlorosis, l'asthme & les fievres intermittentes : on employe souvent la racine de cette plante dans les lotions & teintures vulnéraires. Les feuilles en décoction, appliquées sur les ulceres, ont une grande vertu vulnéraire & détersive. Sa poudre, mêlée avec l'eau-de-vie, nettoye parfaitement & consolide les anciens ulceres. Cette même poudre parsemée sur les ulceres pourris, en fait mourir les vers & les garantit du sphacele; la décoction fait le même effet. Les Marêchaux s'en servent pour guérir les playes des chevaux. Rien n'est meilleur pour les maladies de la peau, que la poudre d'aristoloche mêlée avec le miel & le vinaigre. Elle fait partie d'une eau vulnéraire que je composois autrefois, lors de mon séjour à Metz, qui étoit très-estimée dans le pays pour guérir toute sorte de blessures, & dont je n'ai retiré aucun autre avantage, que celui de pouvoir obliger les pauvres misérables.

Prenez feuilles d'ariſtoloche clematite, de bugle, ſanicle, illecebra, nicotiane, valériane des jardins, de chacune quatre ou cinq poignées, faites macérer le tout dans du vin blanc, & l'y laiſſez en digeſtion; diſtillez-le enſuite ſuivant l'art, vous aurez une eau vulnéraire excellente pour vous en ſervir au beſoin.

La pharmacopée de Londres ne ſe ſert preſque dans ſes compoſitions que de l'ariſtoloche clematite; celle de Paris employe la racine dans ſon onguent mondificatif d'ache, dans ſon eau générale, & dans ſon emplâtre *diabotanum*, & les feuilles & ſommités dans ſon eau vulnéraire.

DISSERTATION V.

De l'Armoiſe.

Diſcitque viciſſim.
Re ſuper hortenſi, longo ſermone ſecutus
Herbarum caſus varios, uſumque medendi.
(Van.)

L'Armoiſe, autrement l'herbe de S. Jean, eſt une plante dont les tiges s'élevent à la hauteur d'environ quatre pieds, rondes, peu velues, rougeâtres, moëlleuſes, groſſes comme un tuyau de plume à écrire, ſe diviſant en pluſieurs rameaux, accompagnés de feuilles découpées profondément comme celles de l'abſynthe, de couleur verte-brune en deſſus, blanchâtres & cotoneuſes en deſſous. Les ſommités de cette plante ſont garnies de fleurs diſpoſées en épis, chacune d'elles eſt compoſée d'un calice

verd, velu, oval, gros comme un grain de bled, contenant en ſon milieu pluſieurs petits fleurons ou tuyaux rougeâtres, auxquelles ſuccédent des ſemences oblongues, fort menues. Sa racine eſt dure, rampante, ligneuſe, de couleur griſe en dehors, blanchâtre en dedans, garnie de fibres. Toutes lès parties de cette plante ont une odeur aromatique. Sa fleur paroît au commencement du mois d'août & ſe deſſeche d'abord.

Les Botaniſtes la nomment *artemiſia vulgaris. J. B. 3. p. 1. 184. Artemiſia vulgaris major. Pin. 137. Phyt. 231. Tour. 460. Arthemiſia parthenii octava ſpecies, Brunf. t. 1. 265. Artemiſia mater herbarum. Lob. icon. 764. Ob. 441. Artemiſia latifolia. Fuch. Artemiſia Matth. Trag. Artemiſia rubra. Tab. Artemiſia latioris folii, Pempt. 33. Artemiſia foliis pinnatifidis planis laciniatis floribus erectis. Hort. Cliff. 404. Fl. Suec. 667. Fl. Leyd. Prodr. 153. Artemiſia vulgaris Offic. Mugwort, Ang. Ar-*

temiſia Ital. Roter-beyfuſſ. Rother-buck. Germ. En françois herbe de S. Jean.

Le nom de cette plante tire ſon étymologie d'Artemiſe, épouſe de Mauſolus, Roi de Carie, qui l'a miſe en uſage la premiere. Les payſans s'en font communément des ceintures le jour de la S. Jean, d'où ils lui ont donné le ſurnom d'herbe à S. Jean. Elle croît ſans aucune culture le long des hayes, des buiſſons en terre graſſe & humide.

On trouve quelquefois de vieilles racines d'armoiſe mortes & deſſechées, devenues noires par la pourriture & ſemblables au charbon; on en trouve pareillement ſous l'abſynthe & le plantain: ces racines conſervent les mêmes propriétés qu'elles avoient auparavant. Tournefort a rangée cette plante dans ſa douzieme claſſe, Linnæus dans ſa dix-neuvieme, Ludwicg dans ſa troiſieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

L'armoiſe a un petit goût d'herbe ſalé

& rougit un peu le papier bleu. Il y a apparence, dit Tournefort, que le ſel qui eſt naturellement dans cette plante, approche de la nature du ſel ammoniac; mais il eſt uni avec beaucoup de ſouffre & de terre : car, par l'analyſe chymique, outre pluſieurs liqueurs acides, on tire de l'armoiſe du ſel volatil concret, du fixe très-lixiviel, beaucoup de ſouffre & de terre. C'eſt par ces principes qu'elle eſt emmenagogue & anti-hyſtérique : elle paroît avoir de bons effets ſans avoir trop d'énergie ; on s'en ſert auſſi quelquefois à l'extérieur en fomentation légérement déterſive. On en tire une eau diſtillée qui eſt preſque inodore, & par conſéquent peu utile, un ſyrop, des éſſences, un extrait & un ſel fixe. Dans la paſſion hyſtérique on ordonne ſes feuilles & ſes fleurs en guiſe de thé, ou on les employe dans des bouillons & de la ptiſanne. On s'en ſert auſſi dans les demi-bains & les lavepieds, où on les mêle avec autant de mercurielle

On les applique, dans des ſachets, ſur le nombril des femmes qui ſe plaignent de ſuffocation de matrice. Parkinſon donne dans la ſciatique, pour excellent remede, la poudre d'armoiſe dans du vin à la doſe de trois gros. Le même auteur aſſure que la même plante, lorſqu'elle eſt fraiche, ou ſon ſuc mêlé dans une liqueur convenable, convient à ceux qui ont pris l'*opium* à trop forte doſe.

Pline avec les anciens prétendent que les bains d'armoiſe délaſſent les voyageurs. Simon Pauli preſcrivoit avec ſuccès des bains faits avec armoiſe, ſauge, aigremoine, camomille & farine de froment aux malades qui avoient les nerfs attaqués, à ceux qui étoient ſujets aux ſpaſmes, & qui ſe plaignoient de douleur & de laſſitude après des maladies chroniques, & quelquefois même après des maladies malignes & aigues; ce qui prouve la grande vertu attenuante, réſolutive & repercuſſive qu'a l'armoiſe à raiſon

raiſon de ſes parties ſubtiles, comme le prétend C. Hoffmann.

Le même Simon Pauli rapporte qu'une vieille femme, attaquée de groſſes tumeurs œdémateuſes aux genoux, fut guérie en y appliquant des linges remplis de fumée d'armoiſe. Fernel, François Joele, Ettmuller conſeillent dans l'épilepſie les racines de l'armoiſe qu'on trouve en forme de charbon, dont nous avons parlé plus haut; la doſe eſt d'un gros en poudre dans une liqueur appropriée.

Prenez feuilles de matricaire, d'armoiſe, de chacune deux poignées; pilez-les & les faites cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau, les ayant paſſées par le tamis, ajoutez à la pulpe une ſuffiſante quantité de farine d'orge : faites un cataplaſme, que vous appliquerez ſur le bas ventre dans les accouchemens difficiles, pour faire ſortir l'arriere-faix & l'enfant mort.

Prenez feuilles d'armoiſe une poi-

gnée, canelle pilée un demi-ſcrupule : infuſez le tout dans une demi-livre de vin blanc, ajoutez à la colature un demi-gros de teinture de mars, que vous preſcrirez dans la ſuppreſſion.

Prenez ſommités d'armoiſe en poudre un demi-gros, ſuccin préparé un demi-ſcrupule, caſtoreum quatre grains, extrait d'aloës quinze grains, conſerve de fleurs de ſoucy une ſuffiſante quantité : mêlez, faites un bol dans la paſſion hyſtérique & la ſuppreſſion des regles.

Prenez des eaux d'armoiſe, de roſe & de fleurs d'orange, de chacune une once, eau de canelle trois ſcrupules, confection d'hyacinthe un ſcrupule, ſafran quatre grains : faites une potion à prendre dans la paſſion hyſtérique.

Les ſommités d'armoiſe entrent dans la poudre d'acier de la pharmacopée de Paris; les feuilles dans l'eau hyſtérique, vulnéraire & dans la poudre contre la rage; ſon ſuc dans les trochiſques de

myrrhe, & ſon ſyrop dans les pilules chalybés.

Les Cuiſiniers ont coutume de rendre tendre la chair des oyes, en les farciſſant de feuilles d'armoiſe avant que de les faire cuire.

DISSERTATION VI.

De l'Arroche puante.

Tot generibus herbarum, utilitatibus hominum, aut voluptatibus genitis recenſitis, quanto plura reſtant, quandoque mirabiliora inventu.

(Plin. Nat.)

L'Arroche puante eſt une plante dont la racine eſt blanche, ligneuſe, garnie de fibres; elle pouſſe des tiges rampantes, branchues, longues d'environ un pied, rondes & comme cendrées, accompagnées de feuilles vertes-brunes en deſſus, luiſantes & argentées en deſſous, arrondies, inégales, de la figure des feuilles de l'arroche blanche, quoique plus petites. Les fleurs de cette plante ſont entaſſées au ſommet des rameaux, elles ſont ſans pétale, pétites, compoſées de pluſieurs étamines & d'un pyſtile,

renfermés dans un calice diviſé en cinq parties. Sa ſemence eſt menue, liſſe, noirâtre, preſque ronde & applatie, contenue dans une capſule figurée en étoile, & qui étoit l'ancien calice de la fleur. Cette derniere paroît ordinairement en juillet.

Les Botaniſtes nomment cette plante *atriplex fœtida, vulnaria, Offic. Chenopodium fœtidum Tour. 506. Atriplex fœtida. Pin. 119. J. B. 2. 974. Vulnaria, Tab. icon. 428. Atriplex puſilla, olida, hircina, vulnaria vocata, garum olens. Lob. Guroſmum, Dod. Pempt. 616. Atriplex olida ſive ſylveſtris fœtida. Park. Atriplex canina & blitum fœtidum. Trag. Cynocrambe officinis connina vulgo. Cæſ. Chenopodium foliis rhombeo-ovatis integerrimis Flor. Suec. 216. Chenopodium foliis triangulari ovatis. Hort. Cliff. 84. Flor. Leyd. Prod. 218.*

On trouve cette plante le long des murailles, aux lieux ſales. Tournefort & Ludwicg l'ont rangée dans leur quin-

zieme claſſe, Linnæus dans ſa cinquieme, & nous dans la quatrieme famille de notre ſeconde claſſe.

Suivant l'analyſe chymique, on remarque dans l'arroche puante des matieres chargées d'un ſel âcre, ſur-tout beaucoup de ſel volatil concret, & de fixe très-lixiviel, aſſez de ſouffre & de terre. L'odeur qu'exhale cette plante eſt très-mauvaiſe & dégoutante, elle eſt même cadavereuſe; c'eſt la raiſon pour laquelle on s'en ſert rarement. La plante eſt néanmoins un très-bon hyſtérique, on l'employe même avec ſuccès en décoction & en lavement dans les vapeurs, quelquefois on en fait une conſerve avec du ſucre. Pluſieurs la preſcrivent encore ſous une infuſion théiforme. M. Tournefort recommande la teinture de ſes feuilles dans l'eſprit de vin, pour guérir la paſſion hyſtérique.

DISSERTATION VII.

Du Botrys.

Alium alio invenire poſſe plura, neminem omnia.
(Chabræus.)

LE botrys, autrement le piment, eſt une plante dont la racine eſt dure, blanche & garnie de fibres. Sa tige eſt longue d'environ un pied, droite, cannelée, rameuſe, chargée de feuilles alternes. Ses feuilles ſont découpées profondément des deux côtés, traverſées de grandes veines rouges, portées ſur des queues auſſi rouges, qui deviennent dans la ſuite pâles. Ses fleurs ſont ſans pétale, diſpoſées en épis au haut des tiges, & compoſées de pluſieurs étamines renfermées dans un calice verd, découpé en pluſieurs quartiers. Il ſuccéde à cha-

que fleur une graine très-menue, renfermée dans une capſule. Cette plante fleurit ſur la fin de l'été.

Les Botaniſtes la nomment *botrys ambroſoides vulgaris*, *Offic. Chenopodium ambroſoides, folio ſinuato. Tour. 506. Raii hiſt. 196. Botrys ambroſoides vulgaris. Pin. 138. Botrys. Dod. Pempt. 34. Atriplex odora ſeu ſuaveolens. Mor. hiſt. Botrys, pleriſque botanicis, 7. B. 3. 2. 298. Botrys altera ambroſiæ ſpecies cujus ſemen amomum officinarum quibuſdam Cord. in Dioſ.* Βότρυς, *Græc. Truubenkraut, Germ. Oke of hieruſalem, Angl.*

Cette plante tire ſon étymologie du grec, βότρυς, *racemus*, parce que ſes fleurs & ſes graines ſont diſpoſées par grappes & en épis.

Tournefort & Ludwicg l'ont rangée dans leur quinzieme claſſe, Linnæus dans ſa cinquieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe. Elle eſt annuelle, & croît aux bords des ruiſſeaux & des fontaines; on la cultive

auſſi dans les jardins. Elle eſt d'une odeur aromatique, ſemblable à celle de la fraiſe, & abonde, ſuivant l'analyſe chymique, en ſel volatil aromatique huileux; c'eſt en vertu de ces principes qu'on a attribué à cette plante une vertu hyſtérique & emmenagogue. Son infuſion théiforme, ou ſa conſerve, priſe intérieurement eſt très-bien indiquée dans la ſuppreſſion de menſtrues & de lochies; on l'applique auſſi extérieurement, en forme de cataplaſme, ſur la région de la matrice.

Cette plante eſt auſſi très-vantée dans l'aſthme humide & l'orthopnée, on l'ordonne pour-lors en poudre à la doſe d'un gros, incorporée avec du miel ou du ſyrop. Matthiole aſſure avoir guéri, par l'uſage de ce remede, des perſonnes qui crachoient le pus.

M. Hermans conſeille l'eau diſtillée du piment aux enfans qui ont le ventre enflé, on la leur fait prendre par cuillerée : cette eau eſt auſſi carminative.

Prenez botrys nouvellement cueilli ſix poignées, capillaire trois poignées, raiſins de Corinthe une demi-livre, réglisſe ratiſſée trois onces : coupez, pilez & mêlez avec ſuffiſante quantité d'eau de botrys ; faites bouillir le tout : ajoutez à la colature ſuc de botrys quatre onces, ſuc de lierre terreſtre deux onces, ſucre fin ſuffiſante quantité, pour faire un ſyrop à la doſe d'une once matin & ſoir dans un verre d'infuſion de botrys, contre la phtyſie commençante, l'ulcere des poumons & le crachement de pus.

On met le botrys dans les habits & le linge, pour les garantir de la vermine, & pour leur communiquer ſa bonne odeur.

DISSERTATION VIII.

Du Calamus aromatique.

Senſibilium gratia, odoris ſenſum Deus optimus maximus creavit. (Dod.)

LE calamus aromatique, ou le roſeau aromatique vulgaire, eſt une plante qui pouſſe dès ſa racine pluſieurs feuilles liſſes, vertes, taillantes, pointues, rougeâtres vers le bas, faites comme celles de l'iris, longues d'un pied ou d'un pied & demi, ſur un pouce de largeur, d'un goût âcre, amer & d'une odeur aromatique; il s'éleve d'entr'elles une tige ſoutenant un, rarement deux épis, ſemblables au poivre long. Sa racine eſt longue, nouée, rampante, de couleur blanche, garnie d'un grand nombre de fibres, par le moyen deſquelles elle ſe

multiplie. Sa fleur paroît en juillet & août.

Les Botaniſtes nomment cette plante *calamus aromaticus vulgaris. J. B. 2. 728. Acorum verum, Lugd. 1618. Acorum legitimum Cluſ. hiſt. 359. Acorus, Pempt. 249. Acorus verus ſive calamus aromaticus officinarum. Pin. 34. Phyt. 59. Acorus officinis falsò calamus. Lob. icon. 57. Acorum Tab. Acoran, Græc. Vage, Arab.*

Cette plante croît dans la Lorraine, ſur la Seille auprès de Nommeny, ſur la Meuſe auprès de Commercy, & dans l'étang de Lindre; elle eſt fort rare partoute la France, & la plûpart des Botaniſtes l'ont pendant longtems ignorée. Tournefort l'a rangée dans ſa neuvieme claſſe, Linnæus dans ſa ſixieme, Ludwicg dans ſa quinzieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe. Elle contient, ſuivant l'analyſe chymique, beaucoup de ſel volatil huileux exalté.

Ettmuller prétend qu'on peut ſubſtituer la racine de cette plante, qui eſt la ſeule partie en uſage, au gingembre, elle a les mêmes propriétés ; miſe en poudre, & priſe à la doſe d'une drachme, elle fait vomir auſſi-bien que l'hypecacuana. Cette même racine mâchée après le manger, procure la digeſtion. Un morceau de cette racine, miſe dans la bouche, ſoulage la ſoif des voyageurs, en excitant une ample ſecrétion de la ſalive ; elle feroit le même effet aux hydropiques, à moins que l'épanchement ne fut déja formé. Les Tartares ne boivent point d'eau, ſans avoir mis auparavant dans leur bouche de cette racine pour en corriger la mauvaiſe qualité & la corruption. Sa décoction tempere les humeurs âcres ; ſon infuſion théiforme eſt très-diurétique : la ſeche eſt préférée à la fraiche pour l'odeur, ſa décoction dans du vin eſt très-recommandée en cas de ſuppreſſion d'urines & de menſtrues ; on la vante auſſi beaucoup pour

la colique. Rien n'eſt meilleur que cette racine pour aider la digeſtion, corriger l'haleine puante, exciter à l'amour & ranimer les forces abbatues des troupes. Les feuilles de l'acorus, quoique peu uſitées, ſont très-bien indiquées dans les bains que l'on employe pour les tumeurs des teſticules.

Bauhin prétend que la vapeur de la décoction de ces mêmes feuilles, reçue par le moyen d'un entonnoir dans l'*uterus*, eſt très-bonne dans la ſuppreſſion des mois & les fleurs blanches des femmes; cette même vapeur reçue dans la bouche, n'eſt pas moins efficace dans les toux catarrales. Simon Pauli, Solenander & Konig conſeillent la racine d'acorus dans les maladies venteuſes, ils en font délayer un gros en poudre dans du vin vieux, à laquelle ils aſſocient un demi-gros d'écorce d'orange ſeche auſſi pulvériſée. M. Herman ordonne l'acorus dans les fomentations anti-paralytiques, pour fortifier les nerfs.

La pharmacopée de Paris fait entrer l'acorus dans la thériaque, le mitridate, le vinaigre des quatre voleurs, l'orviétan, la poudre d'arum composée, l'essence carminative de Wedelius, &c.

J'ai conseillé fort souvent, avec succès, cette plante en mastication pour le mal des dents.

DISSERTATION IX.

Du Caucalis.

Medicus omnium ſtirpium, ſi fieri poteſt, peritiam habeat, conſulo; ſin minus plurium ſaltem, quibus frequenter utimur.

(Galenus.)

LE caucalis eſt une plante qui pouſſe dès ſa racine une ou pluſieurs tiges vertes, cannelées, rameuſes, nouées, ayant à chaque nœud des feuilles vertes, peu velues, découpées profondément comme celles du cerfeuil, attachées par des queues avec leſquelles elles embraſſent la tige par leurs baſes. Les fleurs naiſſent en ſes ſommités, compoſée chacune de cinq feuilles blanches, inégales, entre leſquelles s'élevent pluſieurs étamines. Chaque fleur eſt ſoutenue par un calice velu, à cinq pointes, qui ſe change

change dans la ſuite en un fruit oblong, hériſſé de pointes, renfermant dans deux loges des ſemences oblongues, arrondies d'un côté, applaties & ſillonnées de l'autre, aſſez ſemblables à des grains de bled. Sa racine eſt dure, ſimple, blanche & ligneuſe. Cette plante fleurit en mai & juin.

On la nomme *caucalis arvenſis echinata magno flore*, *Phyt. 266. Pin. 152. Tour. 323. Caucalis albis floribus vulgaris*, *Lob. Ob. 470. Caucalis*, *Pempt. 687. Lugd. 715. Caucalis coronatâ umbellâ. Cam. Lappa agreſtis*, *Trag. 843. Lappula canaria*, *flore pulchro*, *magno*, *albo. J. B. 3. p. 2. 79. Lappula canaria Plinii Ang. Tribulus ſylveſtris & lappa campeſtris*, *Lon. Caucalis coronatâ umbellâ. Cam.*

Cette plante croît dans les champs, parmi les fromens aux environs de Lunéville. Tournefort l'a placée dans ſa ſeptieme claſſe, Linnæus dans ſa cinquieme, Ludwicg dans ſa douzieme, &

nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe. Elle contient, ſuivant l'analyſe chymique, un ſel eſſentiel huileux.

Sa ſemence eſt inciſive, apéritive, cordiale, propre pour guérir la jauniſſe & enlever les obſtructions du foye & de la ratte, étant priſe intérieurement ou appliquée extérieurement. On lui attribue auſſi une vertu emmenagogue.

On connoît encore en Lorraine de trois autres eſpeces de caucalis. La premiere ſe nomme *caucalis arvenſis echinata, parvo flore & fructu, Phyt. 266. Pin. 152. Tour. 323. Caucalis flore minuto. Cam. Lappula canaria flore minore, ſive tenuifolia 7. P. 3. p. 2. 80. Echinophora 3. Ceptophyllos purpurea. Col. p. 1. 97.* On trouve cette eſpece parmi les grains dans les champs enſemencés; elle a les tiges blanchâtres, cannelées, peu velues & hautes de ſept ou huit pouces, accompagnées de feuilles vertes, blanchâtres, découpées menu. Ses fleurs ſont

purpurines, blanchâtres, diſpoſées en ombelles aux ſommités des rameaux ; il lui ſuccéde, quand elles ſont paſſées, deux fruits oblongs, hériſſés, joints enſemble, renfermant une ſemence aſſez ſemblable à la précédente. Cette plante fleurit en mai & juin.

La ſeconde eſpece eſt ſurnommée *caucalis arvenſis echinata, latifolia. Pin. 152. Tour. 323. Caucalis vulgatior. Ad. 324. Caucalis rubro flore latiore folio, Lob. Ob. 470. Caucalis latifolia altera ſemine aſpero, Phyt. 266. Caucalis lato apii folio. Pin. 152. Phyt. 266. Caucalis Matth. Lugd. 714. Caucalis rubello flore. Cluſ. hiſt. ccij. Caucalis 2. Tab. Dauci genus parvum aſperiuſculum Geſ. Hort. Daucoides majus, Cord. hiſt. 159. Echinophora 4. major platiphyllos purpurea Col. Anthriſcus quorumdam ſemine aſpero hiſpido. J. B. 3. p. 2. 83.*

Cette plante croît dans les hayes & les buiſſons ; ſa tige s'éleve à la hauteur d'environ un pied, ronde, nouée, ve-

lue, rameuſe, cannelée. Il ſort de chaque nœud des côtes membraneuſes ſoutenant des feuilles vertes, pointues, longues comme le petit doigt, ſur trois ou quatre lignes de large, dentelées ſur leurs bords, oppoſées deux à deux le long d'une côte qui finit par une ſeule feuille plus grande & plus large que les précédentes. Ses fleurs naiſſent en ombelles, compoſée chacune de cinq pétales rangés en fleur de lys, d'un blanc incarnat; il ſuccéde à chaque fleur un fruit hériſſé, renfermant deux ſemences noirâtres. Sa racine eſt blanche, ſimple & aſſez dure, d'un goût amer & d'une odeur aromatique. Cette eſpece fleurit pendant la canicule, & contient un ſel eſſentiel huileux.

la troiſieme & derniere eſpece s'appelle *caucalis ſemine ad caulium nodos echinato, Phyt. 266. Caucalis nodoſo echinato ſemine, Pin. 153. Caucalis nodoſo echinato ſemine, Antriſco hiſpido affinis, ſi non ejus varietas. J. B. 3. p. 2. 83.*

Daucus annuus ad nodos floridus. Tour. 308.

Cette plante ſe trouve dans les champs entre Cuſtine & Millery ; elle pouſſe pluſieurs tiges rondes, cannelées, rameuſes, nouées, à la hauteur de neuf ou dix pouces. Ses feuilles naiſſent à chaque nœud, vertes-brunes, clair-ſemées, découpées comme celles du panais ſauvage. Il ſort de preſque tous les nœuds des rameaux des petites fleurs blanches, auxquelles ſuccéde un double fruit hériſſé, renfermant deux ſemences. Cette plante fleurit en août & ſeptembre.

DISSERTATION X.

De la Conyze.

Inveſtigato naturæ tramite, ars ſi quando eam ſequi atque æmulari velit, nullo errore huc illuc temerè vagabitur, ſed ad metam rectà contendet. (Joan. Freind.)

LA conyze eſt une plante dont les tiges s'élevent à la hauteur d'environ trois pieds, elles ſont rondes, rameuſes, couvertes d'une eſpece de coton blanc, accompagnées de feuilles vertes, oblongues, noirâtres, lanugineuſes, légérement crenelées ſur leurs bords, d'un goût âcre, amer & un peu odorantes. Ses fleurs naiſſent en ſes ſommités, compoſées de pluſieurs fleurons jaunes à étamines, contenus dans des calices rougeâtres, écailleux; il leur ſuccéde, quand elles ſont paſſées, des ſemences garnies

d'aigrettes. Sa racine eſt diviſée en pluſieurs rameaux. Cette plante fleurit en ſeptembre & octobre.

Les Botaniſtes la nomment *conyza major vulgaris*, *Pin. 265. Conyza major Matth. 573. Trag. 166. Pempt. 51. Conyza major ſeu maxima*, *Lon. Conyza major Matthioli*, *Baccharis quibuſdam. Baccharis Monſpellienſium*, *Lugd. Lob. Ob. 308. Baccharis. Tab. Lon. Conyza foliis lanceolatis acutis*, *caule annuo corymboſo. Hort. Cliff. 405. Flor. Leyd Prodr.*

Cette plante croît le long des chemins, aux lieux pierreux, élevés & expoſés au ſoleil; elle n'exige aucune culture. Tournefort l'a rangée dans ſa douzieme claſſe, Linnæus dans ſa dix-neuvieme, Ludwicg dans ſa troiſieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe. Columna eſt celui de tous les auteurs qui a le mieux décrit & peint cette plante, ſi on en croît Tournefort; il la nomme *aſteris*

altera ſpecies apula an barbaris part. 1, 251.

Le nom *conyza*, qu'on a donné à cette herbe, tire ſon étymologie du grec κωνωψ, *culex*, moucheron, parce qu'on prétend que cette plante chaſſe les moucherons par ſon odeur; elle a auſſi été nommée *baccharis*, du mot *bacchus*, parce qu'on s'eſt imaginé que cette plante avoit une odeur vineuſe. Suivant l'analyſe chymique, elle eſt empreinte d'un ſel volatil huileux aromatique & de très-peu de phlegme. On lui attribue une vertu apéritive, carminative & alexitere; elle excite l'urine & les mois aux femmes, fait ſortir l'arriere-faix & l'enfant mort: on l'employe dans la dyſſenterie, la jauniſſe, la dyſſurie, la ſtrangurie & les autres difficultés d'uriner. Le parfum de cette même plante eſt très-vanté chez les anciens pour éloigner les ſerpens, faire mourir les puces & autres inſectes: on prétend que la décoction de ſa racine guérit de la galle. Dalechamp

assure que les feuilles de la conyze appliquées sur les morsures des serpens & sur les playes, sont très-bien indiquées; l'onction de ces mêmes feuilles, incorporée avec de l'huile, empêche les frissons & tremblemens qui précédent l'accès des fievres. Le même auteur dit que, prises intérieurement avec du vinaigre, elles sont d'un grand secours dans l'épilepsie.

Outre cette espece de conyze, on en distingue encore dans la Lorraine de quatre autres especes; la premiere est connue sous les noms botaniques de *conyza minor Cæsalp. Conyza minor & eupatorium Mesue, Col. Conyza minor vera, Lob. icon. 346. Ges. Hort. 591. Lugd. J. B. 2. 1054. Conyza fœmina Theophrasti minor Dioscoridis. Pin. 265. Phyt. 515. Virga aurea minor foliis glutinosis, graveolentibus; Tour. 484.* La petite conyze.

La seconde se nomme conyze, âcre au goût & à fleurs bleues, *conyza cærulea*

actis, Phyt. 517. Pin. 265. Conyza cærulea. Tab. Conyza odorata, Lugd. 1045. Conyza muralis. Col. Conyzæ genus tenuifolium. Col. Erigerum quartum; Dod. Pempt. 630. Erigeron tertium; Dod. Gall. 393. Ticetorius flos alter. Trag. 154. Dentellaria; Geſ. Hort. Aſter arvenſis cæruleus acris. Tour. 481. Senecio ſive erigeron cæruleus, aliis conyza cærulea. J. B. 2. 1043.

Cette eſpece croît aux lieux herbeux, dans les collines, & pouſſe ſes tiges les unes droites, les autres couchées ſur terres, à la hauteur d'environ un pied, greles, cannelées, rougeâtres, hériſſées, rameuſes, garnies de feuilles velues, cotonneuſes & crenelées ſur leurs bords, les plus grandes ont dix ou douze lignes de large ſur deux pouces de longueur. Il paroît en ſes ſommités des fleurs dont le diſque eſt d'un jaune-pâle, & la couronne d'un bleu purpurin. A ces fleurs ſuccédent des ſemences garnies d'aigrettes. Sa racine eſt blanche & fibreuſe.

Toute la plante a un goût âcre & une odeur aromatique ; elle fleurit en juillet & août. Les Teinturiers en font grand uſage.

La troiſieme eſpece s'appelle conyze moyenne à fleurs d'aſter, *conyza media aſteris flore, Matth. Conyza media aſteris flore luteo vel tertia Dioſcoridis Phyt. 516. Pin. 265. Conyza media Matth. 573. Lon. Pempt. 52. Lob. Ob. 187. Lugd. 1015. Conyza media Matthioli, flore magno luteo, humidis locis proveniens. J. B. 2. 1050. Conyza, Tab. Cord. in Dioſc. Conyza media vulgaris, Cluſ. hiſt. 21. Conyza major Tragi, conyza tertia aquatica, Geſ. Hort. Mentha lutea, Lon. Calaminthæ tertium genus, Fuſch. 436. Calamintha lutea, Lon. Aſter paluſtris luteus. Fuſch. Aſter pratenſis autumnalis conyza folio. Tour. 482.*

Cette eſpece croît aux lieux humides, aux bords des ruiſſeaux & des marais deſſechés. Ses tiges s'élevent à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi,

rondes, velues, rameuſes, blanchâtres, garnies de feuilles vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous, larges d'un travers de doigt ſur un pouce de longueur, embraſſant en partie la tige par leur baſe. Il paroît en ſes ſommités des fleurs radiées, entiérement jaunes, un peu plus grandes que celles de la camomille; auxquelles ſuccédent des ſemences menues, garnies d'aigrettes. Sa racine eſt ſimple, blanche & fibreuſe.

Cette plante fleurit en juillet, août & ſeptembre, contient beaucoup d'huile & de ſel, peu de phlegme. Elle paſſe pour être apéritive, céphalique; pour enlever les obſtructions des viſceres, pour la jauniſſe, la dyſſenterie & le mal caduc; elle eſt auſſi très-bonne pour appaiſer les douleurs de la tête, priſe intérieurement ou appliquée extérieurement.

La quatrieme eſpece enfin eſt la petite conyze à fleurs orbiculaires, *conyza minor flore globoſo*, *Pin. 266. Phyt. 516.*

Conyza minima, Lob. Obel. 187. Lugd. 1045. Pempt. 52. Conyza minor, Matth. 573. Trag. 166. Tab. Lugd. 1044. Conyza prima Ang. Conyza prima ſeu fœmina. Lon. Pſyllium Cord. hiſt. Aſter paluſtris parvo flore globoſo. Tour. 483.

Cette quatrieme eſpece croît aux lieux herbeux, marécageux & humides. Sa tige s'éleve à la hauteur d'environ un pied, droite, velue, blanchâtre, rameuſe, cotonneuſe, garnie de feuilles oblongues, attachées ſans queue. Ses fleurs ſont globuleuſes, & naiſſent aux ſommités de la plante ſur la fin de l'été; elles ſont jaunes, entourées d'un calice cotonneux, auxquelles ſuccédent des ſemences longuettes, très-menues, garnies d'aigrettes. Sa racine eſt blanche, dure & fibreuſe.

DISSERTATION XI.

Du Cuminoides, ou Cumin ſauvage.

Intellectus humanus infinitum fugit.
(Jangius.)

LE cumin ſauvage eſt une plante dont la tige s'éleve à la hauteur d'un pied, ronde, moëlleuſe, accompagnée de petites feuilles preſque rondes, crenelées ſur leurs bords ; diſpoſées par paire le long d'un nerf qui ſe termine par une ſeule feuille. Ses fleurs ſont petites & naiſſent aux ſommités de la tige, elles ſont diſpoſées en roſe, compoſées de cinq pétales blancs & d'un calice, au milieu duquel ſe trouvent cinq étamines, & un pyſtile qui ſe change, quand la fleur eſt paſſée, dans un fruit qui renferme deux ſemences jointes enſem-

ble, cannelées, applaties d'un côté & convexes de l'autre. Sa racine eſt fibreuſe.

On nomme cette plante chez les Botaniſtes, *cuminum ſylveſtre, Pempt. 298. Lob. icon. 743. Cuminum ſylveſtre primum, Matth. 506. Lugd. Cuminum ſylveſtre ſive erraticum. Tab. Cuminum ſylveſtre capitulis globoſis. Pin. 146. Phyt. 253. Cuminum ſylveſtre primum valde odoratum, globuloſum, J. B. 3. p. 2. 23. Cuminoides vulgare, Tour. 301. Lagœcia. Linn. Gener. Plant. 207.*

Le cuminoides tire ſon étymologie du mot latin, *cuminum*, cumin, parce que cette plante a été confondue avec les eſpeces de cumin; Tournefort eſt le premier qui en a fait un genre à part: on en trouve communément dans les champs & les prairies des Voſges, les habitans de Gerardmer mêlent ſa ſemence parmi les fromages. Le tems de ſa fleur eſt en juin & juillet. Tournefort l'a rangée dans ſa ſixieme claſſe, Linnæus dans ſa cinquieme, Ludwieg dans ſa dixieme, &

nous dans la quatrieme famille de notre premiere classe.

L'analyse chymique de cette plante nous démontre qu'elle est empreinte de beaucoup de sel volatil huileux aromatique ; c'est pour cette raison qu'on lui attribue une vertu incisive, apéritive, atténuante, soit qu'on la prenne intérieurement, soit qu'on l'applique extérieurement : elle est même emmenagogue.

DISSERTATION XII.

De l'Eſpatule, ou Glayeul puant.

Iris tam varia & verſicolor eſt, ut cœleſtem iridem amulata colorum vera ſpecie coloratum cœli mendacium ſuperet, idemque ſibi decorum jure nomen adſcirſcat.

(Ferrarius.)

L'Eſpatule, ou glayeul puant, eſt une plante dont la racine eſt une bulbe, ronde comme un oignon; lorſquelle eſt jeune elle eſt garnie de fibres, & devient enſuite longue, nouée, rampante à meſure qu'elle vieillit, d'un goût âcre, brûlant comme l'iris ordinaire, dont on a fait mention dans le ſecond volume. Cette racine pouſſe des feuilles longues d'environ deux pieds, pointues, aſſez ſemblables auſſi à celles de l'iris, mais

plus étroites, d'un verd plus noirâtre, & d'une odeur puante, ſurtout quand on les écraſe. Il s'éleve d'entre les feuilles une ou pluſieurs tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, droites, accompagnées de feuilles plus petites que les premieres, ſoutenans en leur ſommet des fleurs compoſées de ſix pétales, d'un pourpre ſale tirant ſur le bleuâtre. A ces fleurs ſuccédent des gouſſes oblongues qui s'ouvrent en mûriſſant en trois parties, & laiſſent voir des ſemences rondes, rouges, luiſantes, groſſes comme des petits pois, qui noirciſſent quand elles ſont ſeches, & acquierent un goût âcre & brûlant. La fleur de cette plante paroît en juillet & août, ſa ſemence eſt mûre en automne.

Les Botaniſtes la nomment *xyris ſive ſpatula fœtida*, *Park.* *Xyris vel iris agraria*, *Theoph.* *Xyris ſive iris ſylveſtris*, *Dioſc.* *Xyris Matth.* *Gladiolus fœtidus. Pin. 6.* *Spatula fœtida*, *Trag. Pempt. 247.* *Sparganium ſive xiphidion Offic.*

Spatula fœtida, Ruell. Spatula fœtida ſive xyris. J. B. 2. 731. Raii hiſt. Iris fœtidiſſima ſive xyris. Tour. 360. Iris foliis enſiformibus, corollulis imberbibus, petalis interioribus longitudine ſtigmatis, Linn. Hort. Cliff. 19.

Les noms *xyris* & *ſpatula* que les anciens ont donné à cette plante, ſignifient, épée, glaive ou poignard, parce que ſes feuilles reſſemblent pour la figure à ces ſortes d'armes.

On trouve cette plante aux lieux humides, le long des hayes, dans les bois taillis, dans les brouſſailles, dans les vallées ombrageuſes; on la cultive auſſi quelquefois dans les jardins, elle n'exige pas grand ſoin : elle ſe multiplie par le moyen des cayeux détachés de leurs racines, lorſque les tiges ſont deſſechées. Tournefort, range le glayeul puant dans ſa neuvieme claſſe, Linnæus dans ſa troiſieme, Ludwicg dans ſa ſeptieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe, à cauſe de ſa vertu hyſtérique.

Il fournit, par l'analyſe chymique, beaucoup d'huile & de ſel. Sa racine & ſa ſemence, ainſi que celles de tous les iris, (voyez Tom. II. Diſſert. 13 & 15.) priſes en décoction, ſont apéritives, hydragogues, & conviennent très-bien dans les rhumatiſmes, les obſtructions & l'hydropiſie : on preſcrit auſſi, dans les mêmes maladies, la poudre ſeche de ſa racine à la doſe d'un gros dans un verre de vin blanc. Pluſieurs la recommandent dans les écrouelles & l'aſthme humide, quoique ſa principale vertu ſoit d'évacuer les eaux & de fondre les obſtructions ; elle eſt auſſi excellente dans la paſſion hyſtérique & l'affection hypocondriaque, priſe intérieurement comme ci-deſſus ; on l'applique auſſi extérieurement ſur les tumeurs ſcrophuleuſes.

DISSERTATION XIII.

Du Giroflier jaune.

Parte alia, toto viridis ſub margine buxi
Criſparique comam, ſummoque cacumine findi
Paulatim incipiunt, folio variata rubenti
Leucoia inclemens ne vos ah! læſerit aura,
Pro flore egregio & merito pro floris odore:
Et quod non poterit brumam durare, nec imbres
Hybernos, triſteſque minas aquilonis iniqui,
Leucoii genus omne, cavis imponere teſtis
Cura ſit, ut rauco ſi turbidus imbre november
Ingruerit, teſta impoſitum transferre, ſub imam
Poſſis deinde domum atque cavis ſervare ſub altis.

(Rapinus.)

LE violier, ou giroflier jaune, eſt une plante dont les racines ſont nombreuſes, blanchâtres & ligneuſes; elles pouſſent des tiges auſſi ligneuſes, nombreuſes & blanchâtres. Ses feuilles ſont en grand nombre, ſans queue, longues d'un pouce

& plus, dont quelques-unes ſont moins larges que les autres, ſur-tout les inférieures; elles ſont verdâtres ou blanchâtres, principalement en deſſous, d'une ſaveur un peu âcre. Ses fleurs ſont diſpoſées en croix, formées par quatre pétales jaunes, ſix étamines & un pyſtile pâle; elles ſont odorantes, un peu âcres & ameres. A ces fleurs ſuccédent des ſiliques longues, applaties, partagées en deux loges par une cloiſon intermédiaire, remplies de graines plates, orbiculaires & rouſſes, âcres & ameres au goût.

Les Botaniſtes nomment cette plante *leucoium luteum, vulgo keiri flore ſimplici, J. B. 2. 872. Leucoium luteum vulgare Pin. 202. Tour. 221. Leucoium luteum, Ad. Lob. Pempt. 160. Leucoium ſativum luteum, Cluſ. Leucoium aureum, Matth. Lugd. Leucoium, Brunf. Cord. in Dioſc. Keiri vel cheiri, Geſ. Hort. Lon. Flos keiri ſimplex minor, Eyſt. Viola lutea, Trag. Viola petræa lutea. Tab. Keiri, cheiri,*

leucoium & leucoion luteum. Offic. Cheiranthus. Lugd.

Le *leucoium* tire ſon étymologie du grec λευκὸν ἴον, *viola alba*, violette blanche ; on a donné ce nom à cette plante, non à cauſe de ſa fleur qui n'eſt pas toujours blanche, mais plutôt à cauſe de la blancheur de ſa tige & de ſes feuilles.

Cette plante croît ſur les murailles, aux lieux expoſés au ſoleil, & n'exige aucune culture, de même que celle qu'on appelle *leucoium luteum ſylveſtre anguſtifolium. Pempt. Pin. 202. Heſperis leucoii folio, non ſerrato, ſiliquâ quadrangulâ. Tour. 223.* Violier ſauvage à fleurs jaunes & à feuilles étroites. Elle ſe trouve dans les bois vers la cité d'Affrique, entre Ludre & le Pont-S. Vincent.

On trouve encore aux environs de Neuf-Château une autre eſpece, qu'on nomme violier de montagnes à fleurs jaunes, à feuilles découpées en maniere de ſcie, *leucoium luteum montanum ſer-*

rato folio. Pin. 201. Hesperis leucoii folio serrato, siliquâ quadrangula. Tour. 223. Tournefort a rangées ces différentes especes dans sa cinquieme classe, Linnæus dans sa sixieme, Ludwicg dans sa septieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere classe.

Les feuilles de violier ont un goût herbacé, amer & un peu salé, leur suc rougit le papier bleu. Ses fleurs sont les plus en usage, & contiennent, suivant l'analyse chymique, du sel ammoniac uni avec beaucoup de souffre, soit subtil soit grossier : on leur attribue une vertu atténuante, discussive, déterstve & calmante. Les Italiens frottent, avec l'huile du violier jaune par infusion, la région du pubis, pour faciliter l'accouchement. On se sert aussi de cette même huile comme résolutive, pour appaiser les douleurs rhumatisantes. Camerarius ordonne, comme un préservatif de l'apoplexie, la conserve des fleurs de cette plante avec son eau distillée, pourvu

qu'on en faſſe ſouvent uſage. Un Evêque de Trente, au rapport de Jérôme Reuſner, s'eſt garantit, par le moyen de ce remede, de l'apopléxie & de la paralyſie. L'infuſion d'une poignée de ſes feuilles & de ſes fleurs dans une chopine de vin blanc, eſt très-bien indiquée aux filles qui ne ſont pas encore réglées. M. Chomel aſſure avoir vû réuſſir le même remede dans la retention d'urine; il eſt très-propre, dit-il, à déſopiler les viſceres & emporter les obſtructions. Le giroflier jaune eſt auſſi céphalique, on employe pour cette fin ſes ſommités; leur infuſion ou macération à froid convient auſſi aux perſonnes ſujettes aux étourdiſſemens, aux mouvemens convulſifs & aux engourdiſſemens de quelques parties du corps.

La pharmacopée fait entrer les fleurs de cette plante dans ſon eau générale, & ſon huile dans l'huile d'euphorbe.

Les trois eſpeces de violier, dont nous venons de parler, ſe cultivent auſſi

dans les jardins de la Lorraine ; on y en remarque encore de pluſieurs autres eſpeces.

La premiere ſe nomme violier jaune à fleurs doubles, *leucoium luteum pleno flore, J. B. 2. 873. Tour. 222.*

La ſeconde eſt connue ſous le nom de giroflier à fleurs blanches ſimples, *leucoium incanum majus. Pin. 200. Tour. 220.* Les tiges de cette eſpece s'élevent à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rameuſes, lanugineuſes, accompagnées de feuilles longues, tendres, aſſez épaiſſes, de couleur verd-pâle, garnies d'une eſpece de coton qui les rend douces & comme veloutées. Aux ſommités des rameaux naiſſent des fleurs compoſées de pluſieurs pétales blancs, oblongs, diſpoſés en roſe, d'une odeur très-agréable, ſoutenue chacune par un calice diviſé juſqu'à la baſe en quatre parties, auquel ſuccéde une ſilique verte, oblongue, diviſée intérieurement en deux loges, dans leſquelles ſe trouvent des

ſemences applaties de couleur rougeâtre ; la racine de cette eſpece eſt partagée en pluſieurs fibres menues. Sa fleur paroît en mai & juin, elle eſt apéritive, excite les mois aux femmes, fait ſortir l'arriere faix & l'enfant mort : on l'employe auſſi contre la jauniſſe & les pâles couleurs, la doſe eſt d'une pincée ; on la vante encore dans les aphtes & les ulceres de la bouche ; on recommande les racines de la même plante dans la goutte, les obſtructions du foye & de la ratte.

La troiſieme eſpece eſt appellée *leucoium* à fleurs rouges ſimples, *leucoium purpureum vel rubrum*, *Pin. 200. Tour. 220.*

La quatrieme eſt le *leucoium* à doubles fleurs de couleur rouge, *leucoium incanum majus multiplex*, *Pin. 200.*

On nomme la cinquieme *leucoium incanum majus multiplex flore purpureo*, *Pin. 200. Tour. 221. Leucoium* à fleurs doubles couleur de pourpre.

La ſixieme eſt le grand *leucoium* blanchâtre à fleurs doubles d'un purpurin violet, *leucoium incanum majus, multiplex, flore purpureo violaceo. Pin. 200. Tour. 221.*

La ſeptieme eſt ſurnommée grand *leucoium* blanchâtre à fleurs blanches, *leucoion incanum majus, multiplex, flore albo, Pin. 200. Tour. 221.*

La huitieme eſt le grand violier blanchâtre à fleurs ſimples panachées, marquetées de lignes inégales, *leucoium incanum majus, variegatum ſimplici flore, ſtriis inaqualibus notato, Pin. 200. Tour. 221.*

La neuvieme eſt le grand violier blanchâtre à fleurs doubles panachées, *leucoium incanum majus, variegatum, pleno flore, Pin. 201. Tour. 221.*

La dixieme enfin eſt le grand violier à fleurs ſimples de couleur jaune, *leucoium luteum magno flore. Pin. 202. Tour. 221.*

Toutes ces eſpeces ſimples ſont produites de graines, qu'on ſeme au mois

de mars, on les leve & on les tranſplante l'automne ſuivant, elles ne fleuriſſent que la ſeconde année, à moins qu'on ne les ait élevées ſur couche; parmi celles qu'on a ſemées il s'y en trouve ſouvent des doubles, qu'on peut tranſplanter dans des pots pour l'ornement des jardins à fleurs, & pour en parer les ſalles à manger pendant l'été. On multiplie ces eſpeces doubles de marcottes ou de boutures, elles ſe font en mai, juin & juillet : les ſimples ne vallent pas la peine d'être marcottées. Rien n'eſt plus gracieux que l'odeur des fleurs de cette plante ; la variété de ſes couleurs plaît infiniment aux Fleuriſtes, auſſi en font-ils grand cas.

Ces plantes ſe plaiſent ſur-tout dans une terre légere, ſeche & naturelle, elles ſont ſujettes à périr en hyver par trop d'humidité; c'eſt pourquoi il faut les garantir de la pluie, & même auſſi de la gelée qui leur eſt ſouvent funeſte : on les met dans la ſerre. Il eſt même à

propos d'en ſemer toutes les années pour remplacer celles qui périſſent ; & il faut en changer la ſemence, pour en avoir de belles & de doubles : car on a obſervé, dit Bradley, que ſi on ſeme dans le même terrein la graine qu'on y a recueillie, on n'a que des fleurs ſimples & dégénérées ; au lieu que ſi on ſeme une ſemence qu'on a perçue d'une autre terre, on eſt aſſuré d'avoir du beau & du double. Rien ne contribue plus a perfectionner quelque eſpece particuliere de végétaux que le changement d'air & de ſol.

DISSERTATION XIV.

De l'Herbe aux chats, ou Cataria.

Nam florum late varium ſine nomine vulgus
Per reliquam deinde æſtatem, ſeroſque calores,
Luxuriare tuo paſſim ſpectabis in horto.....
Non aberunt, vario pingunt quæ rura colore,
Stachas, hyoſciamus, mentha, cichorea, nigellæ....
(Rapinus.)

L'Herbe aux chats eſt une plante dont la racine eſt fibreuſe & permanente; ſes tiges s'élevent à la hauteur de deux ou trois pieds, vertes, velues, quarrées, peu rameuſes, elles ont des nœuds ou ſont rangées deux à deux en oppoſite. Ses feuilles, qui ſont arrondies à leur baſe & qui ſe terminent en pointe, ſont dentelées à leurs bords, blanchâtres, & recouvertes d'un duvet cotonneux, d'une odeur forte & pénétrante, & d'une ſaveur âcre & amere. Ses fleurs ſont diſ-

poſées en épis & paroiſſent aux ſommités des tiges & des branches, elles ſont en gueule, d'une couleur purpurine ou blanchâtre ; chacune de ces fleurs eſt un tuyau découpé par le haut en deux levres, & ſoutenu par un calice fait en cornet. A la fleur ſuccédent quatre ſemences menues, ovales & jointes enſemble ; le tems de la fleur de cette herbe eſt en juillet & août.

Elle ſe nomme *cataria herba*, *Pempt. 99. Cataria major vulgaris. Tour. 202. Mentha cataria Lob. J. B. 3. p. 2. 223. Mentha cataria vulgaris & major. Pin. 228. Mentha cataria, quod eâ felles delectentur, Phyt. 431. Mentha felina, Eyſt. Mentha non odorifera, Brunf. Cataria ſive mentha cati, Lob. icon. 511. Nepata vulgaris meliſſæ folio, Trag. 15. Nepata fruticoſa, Cord. in Dioſc. Nepata germanica, Camer. Nepata major vulgaris. Park. Calamenthæ genus, Fuſch. icon. 244. Calamenthæ ſpecies quibuſdam, Geſn. Hort. Herba fellis, Lugd. Balſa-*

mica

mica major. Lac. Nepata floribus interrupte ſpicatis pedunculatis. Hort. Cliff. 310. Fl. Suec. 486. Fl. Leyd. Prodr. 316. Flor. Virg. 65. Mentha cataria ſive nepata, Offic. Cat mint, Angl. Gattaria, Ital. Katſen-muentes. Germ.

On a donné à cette plante le nom qu'elle porte, parce que les chats aiment à ſe rouler ſur elle; on en trouve aux bords des champs humides, proche les murailles, ſon nom latin, *nepata*, tire ſon étymologie de *nepa*, ſcorpion, parce qu'on la recommande contre la piqueure du ſcorpion. Tournefort l'a rangée dans ſa quatrieme claſſe, Linnæus dans ſa quatorzieme, Ludwicg dans ſa ſeconde, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Cette herbe eſt aromatique, âcre, amere, & ne rougit pas le papier bleu, ainſi que l'a obſervé Tournefort; ce qui prouve qu'elle contient un ſel volatil, aromatique, huileux, dans lequel la partie urineuſe domine, de

même que dans le ſel volatil, huileux, artificiel.

Cette plante eſt fort apéritive, propre à provoquer les menſtrues, elle eſt très-bien indiquée dans la paſſion hyſtérique : on s'en ſert en guiſe de thé, ou on la fait infuſer dans du vin. Tabernæmontanus prétend que l'herbe aux chats bouillie dans de l'hydromel guérit la jauniſſe & la toux violente ; on s'en ſert dans les bains qu'on preſcrit dans les pâles couleurs. Gaſpard Hoffman dit que ſa décoction guérit de la galle, pourvu qu'on y trempe ſeulement les mains. L'infuſion de la cataire, ſuivant M. Adanſon, eſt emmenagogue & provoque les mois ou les lochies ſupprimées par le relachement des ſolides ; elle eſt encore un excellent contre-vers. Schroder aſſure que cette même plante eſt très-bien indiquée pour diviſer les humeurs glaireuſes & viſqueuſes des bronches des poumons : ainſi on peut la faire entrer dans les ptiſannes & apo-

remes qu'on preſcrit aux aſthmatiques ; on peut ſubſtituer notre plante à la méliſſe, elle eſt auſſi hyſtérique. La pharmacopée de Paris la fait entrer dans ſon eau hyſtérique, ſon ſyrop d'armoiſe & ſa poudre d'acier.

DISSERTATION XV.

Du Marrube.

Tota herba ſuavis, & grati eſt odoris, & nonnihil moſchum redolet, præſertim hybernis menſibus (Dod.)

LE marrube eſt une plante dont les tiges s'élevent à la hauteur d'environ un pied, elles ſont cotonneuſes, quarrées, parſemées de nœuds, où naiſſent des feuilles aſſez épaiſſes, oppoſées deux à deux, blanchâtres, ovales, crenelées ſur les bords, d'une odeur forte, peu agréable, & d'une ſaveur amere. Ses fleurs naiſſent autour de la tige, elles ſont labiées, petites & d'une couleur blanche, compoſées d'un petit tuyau percé au fond, évaſé & diviſé par le haut en deux levres, contenant en ſon milieu pluſieurs étamines jaunâtres. Leur calice

eſt auſſi un autre tuyau cotonneux & blanchâtre, du milieu duquel s'éleve un pyſtile ſoutenu par quatre eſpeces d'embryons joints enſemble, qui ſe change, lorſque la fleur eſt paſſée, en autant de ſemences oblongues, menues, un peu rudes au toucher. Sa racine eſt noire & fibreuſe. Cette plante fleurit en juin & juillet.

Elle ſe nomme *marrubium*, *praſſium*, *praſium*, *marrubium album*, *praſſium album*, *Offic. Marrubium album vulgare. Pin. 230. Tour. 192. Marrubium album. J. B. 3. 316. Raii hiſt. 556. Marrubium ſive praſſium album*, *Tab. icon. 539. Praſium*, *Anguil. Marrubium denticulis calycinis ſetaceis uncinatis*, *Hort. Cliff. 312. Fl. Leyd. Prod. 315. Horehound*, *Angl. Marubio bianco*, *Ital. Weiſſer andorn*, *German.*

Le marrube tire l'étymologie de ſon nom du mot hébreu, *marrob*, qui ſignifie ſuc amer; d'autres dérivent ce nom du latin, *marcidum*, qui ſignifie flétri;

parce que les feuilles du marrube ſont blanchâtres, ridées & comme flétries. On trouve cette herbe près des murailles, le long des chemins, aux lieux incultes ; j'en ai remarqué une quantité dans le village de Cuſtine, & à St. Privat, à une lieue de Metz.

Tournefort l'a rangée dans ſa quatrieme claſſe, Linnæus dans ſa quatorzieme, Ludwicg dans ſa ſeconde, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Les feuilles du marrube blanc ne rougiſſent point le papier bleu ; cette plante donne, par ſon analyſe, beaucoup de phlegme acide, d'huile & de terre, un peu d'eſprit urineux, du ſel volatil concret & du fixe peu lixiviel ; c'eſt par ces principes qu'elle eſt en même tems fondante & apéritive, on la recommande aux aſthmatiques & à ceux qui ont la jauniſſe, dans le rhume & les toux opiniâtres : on preſcrit ſon ſuc à la doſe de deux, trois ou quatre onces ; ſon

ſyrop eſt très-vanté dans la ſuppreſſion des menſtrues, de même que ſon infuſion théiforme. Lorſqu'on preſcrit le ſyrop de marrube, on y joint deux onces de fleurs d'orange & deux gros de teinture de mars. Si on en croit Tabernæmontanus, rien n'eſt meilleur pour la retention d'urine que la ptiſanne ſuivante :

Prenez feuilles de marrube & de romarin, de chacune une poignée, ſemences de perſil une demi-pincée, raiſins de Corinthe, ſebeſtes & jujubes, de chacune une once ; faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, ajoutez-y ſur la fin de la coction un gros de réglisſe & trois cuillerées de miel.

Mappus aſſure que le ſyrop de marrube convient dans l'aſthme humide & excite l'expectoration. Garidel s'en ſervoit pour la même fin ; il guériſſoit encore avec ce ſyrop la jauniſſe, il aſſocioit pour-lors deux onces de ce ſyrop avec

un ſcrupule d'huile de tartre par défaillance, qu'il preſcrivoit à la cuillerée, à prendre de quart d'heure en quart d'heure. M. Adanſon attribue au marrube une vertu vermifuge. M. Ray aſſure que la décoction de marrube blanc eſt très-bonne dans l'affection hypocondriaque & la paſſion hyſtérique. Foreſtus, Zacutus & Harthman vantent beaucoup le marrube dans les tumeurs, & même dans le ſchirre du foye. M. Chomel aſſure avoir guéri deux perſonnes d'un ſchirre, dans la région du foye, de la groſſeur d'une noix, pour avoir fait uſage, pendant pluſieurs mois tous les matins, de l'infuſion d'une petite poignée de feuilles de marrube blanc, dans un demi-ſeptier de vin blanc.

Borelli, dans ſes obſervations médicinales, dit que les ſommités de marrube blanc, infuſées dans du vin blanc, priſes pendant trois jours, ſont très-propres pour exciter les regles, fortifier l'eſtomac, guérir les pâles couleurs & la ca-

chéxie ; ce qui réuſſit encore mieux, lorſqu'on les mêle avec la germandrée & la petite centaurée.

S. Pauli rapporte que ſes ſommités n'accélerent pas ſeulement les regles, mais qu'elles procurent encore la ſortie de l'arriere-faix, à la doſe d'une poignée ou d'une demie. Pluſieurs prétendent que les feuilles de cette plante, miſes en poudre, conviennent dans les accouchemens laborieux & dans la ſuppreſſion des lochies : la doſe eſt depuis un gros juſqu'à deux.

La pharmacopée de Paris employe le marrube blanc dans la thériaque, le ſyrop d'armoiſe, le mondificatif d'ache, l'eau générale & l'orviétan.

DISSERTATION XVI.

De la Matricaire.

Ardua candentes jam matricaria gemmas
Cuſpidibus tollit longis, ſtipata frequenter thlaſpi.
(Rapinus.)

LA matricaire eſt une plante dont la racine eſt dure, garnie de fibres, elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, cannelées, rameuſes, droites, aſſez dures & difficiles à rompre, accompagnées de feuilles molles, diviſées en lobes dentelés à leurs bords, d'une couleur verte-pâle, d'une odeur forte & déſagréable & d'une ſaveur amere. Ses fleurs naiſſent aux ſommets des rameaux, elles ſont radiées, compoſées de demi-fleurons blancs qui entourent pluſieurs fleurons jaunâtres. Ses ſemences ſont menues & oblongues.

Cette plante fleurit en juin & juillet, & ſe nomme chez les Botaniſtes *matricaria vulgaris*, *Park. Pin. 134. Tour. 493. Matricaria noſtras*, *Ad. Lob. Matricaria*, *Ger. Trag. Matricaria ſive parthenium*, *Pempt. Matricaria vulgo*, *minus parthenium*, *J. B. 3. p. 2. 129. Matricaria partenii ſpecies*, *Brunf. Artemiſia tenuifolia*, *Fuch. Tab. 8. Amaracus*, *galeno & aginata criſpula*, *quorumdam*; *matricaria foliis compoſitis planis*, *foliolis ovatis inciſis*, *pedunculis ramoſis*, *Hort. Cliff. 416. Fl. Leyd. Prodr. 173. Feverſew. Ang. Matricaria*, *Ital. Mutterkraut*, *mettrich*, *Germ.*

La matricaire tire l'étymologie de ſon nom du mot matrice, parce qu'elle convient aux maladies utérines : on la cultive dans les jardins, elle demande une terre graſſe & un lieu humide, on en trouve auprès du moulin de Boudonville, à un quart de lieue de Nancy.

On connoît encore en Lorraine de deux autres eſpeces de matricaire. La

premiere ſe nomme matricaire à fleurs doubles, *matricaria flore pleno. Pin. 134. J. B. 3. p. 2. 130. Tour. 493. Suvert. 13. p. 2.*

La ſeconde eſpece eſt la matricaire à feuilles de tanaiſie à grandes fleurs, *matricaria tanaceti folio ſemine majore, Tour. 493.* Cette eſpece croît dans les vallons, aux lieux humides; ſes tiges s'élevent à la hauteur d'un pied & demi, elles ſont accompagnées de feuilles rondes, vertes, rangées le long d'une côte, ſemblables à celles de la tanaiſie, ſans aucune odeur. Ces tiges ſe ſubdiviſent vers l'extrémité en pluſieurs rameaux, qui ſoutiennent chacun une fleur radiée, dont le diſque eſt un amas de fleurons jaunes, couronnés de dix-huit ou vingt demi-fleurons blancs, adhérans à des embryons contenus dans un calice écailleux, qui ſe changent dans la ſuite en des ſemences oblongues, noires, attachées au fond du calice de la fleur. La racine de cette plante eſt noire & garnie

de fibres; le tems de ſa fleur eſt en mai & juin.

Tournefort a rangée la matricaire dans ſa quatorzieme claſſe, Linnæus dans ſa dix-neuvieme, Ludwicg dans ſa cinquieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Le ſuc des feuilles de matricaire donne une couleur rougeâtre au papier bleu; cette plante contient, ſuivant la diſtillation chymique, un ſel eſſentiel ammoniacal uni avec beaucoup d'huile, ſoit ſubtile & eſſentielle, ſoit groſſiere & puante. L'infuſion de la matricaire, ſuivant M. Adanſon, eſt très-bonne dans l'aſthme; il conſeille le bain de cette plante pour guérir les éréſipeles, les inflammations & les duretés qui ſurviennent à l'extérieur du corps. On fait entrer ſes feuilles & ſes fleurs dans les lavemens qu'on preſcrit dans les vapeurs des femmes & les coliques hyſtériques.

La matricaire eſt le vrai ſpécifique contre les maladies de l'*uterus*, elle eſt miſe,

avec raiſon, au rang des remedes hyſtériques, nervins, emmenagogues & ſtomachiques, elle s'employe en infuſion : on fait infuſer une poignée de ſes feuilles & de ſes fleurs dans un demi-ſeptier de vin blanc, pendant la nuit ; l'uſage de cette infuſion, pendant quelques jours, eſt très-bien indiqué dans le chloroſis, ou les pâles couleurs.

Quelques-uns prétendent que la ſeule application des feuilles ſous la plante des pieds provoque les mois. M. Chomel aſſûre avoir vu des gens guéris du mal des dents, pour avoir inſéré dans leurs oreilles des feuilles broyées de matricaire ; mais c'eſt un remede bien violent & dangereux par les fluxions qu'il peut occaſionner.

Cheneau vante pour la migraine le cataplaſme fait avec ſes feuilles & appliqué ſur la partie malade ; il ſoulage auſſi les douleurs de la goutte.

On attribue à la matricaire une vertu vermifuge ; la ſeule eau où elle a été

macérée ſuffit pour faire mourir les vers. Simon Pauli ne ſe ſervoit dans la paſſion hyſtérique que d'une légere infuſion théiforme de matricaire, de fleurs de camomille & d'armoiſe. G. Hoffman, Tragus, Braſſavole, prétendent que le ſuc de la matricaire au poids de quatre onces, purge la pituite & la bile noire, & qu'il leve les obſtructions.

Les Anglois & les Allemans ont donné à notre plante le nom de *febertem*, parce qu'ils la regardent comme un excellent fébrifuge ; le ſyrop de ſes feuilles & ſa conſerve ſont adouciſſans, émolliens & diurétiques.

Les abeilles ne peuvent ſupporter l'odeur de cette plante ; ainſi ceux qui voudront ſe garantir de leur piqueure feront bien d'en avoir toujours quelques bouquets, ſur-tout quand ils approcheront des ruches.

Prenez ſommités de matricaire & de tanaiſie en poudre, de chacune un demi-ſcrupule, crême de tartre un gros,

ajoutez-y une ſuffiſante quantité de conſerve de ſoucy pour un bol hyſtérique.

On tire de la matricaire une eau diſtillée & un eſprit; ſes feuilles entrent dans l'eau générale & les trochiſques hyſtériques; ſes ſommités dans la poudre d'acier; ſes fleurs dans l'eau hyſtérique & l'emplâtre de grenouilles; toute la plante dans le ſyrop d'armoiſe, & ſon eſprit dans l'eau hyſtérique du diſpenſaire de Paris.

DISSERTATION XVII.

De la Méliſſe.

——— Huc tu juſſos aſperge ſapores,
Trita melyſſylla, & cerinthe ignobile gramen.
(Virg. Georg.)

LA méliſſe eſt une plante dont la racine eſt ligneuſe, longue, ronde & fibreuſe; ſes tiges ſont nombreuſes & s'élevent à la hauteur de deux pieds ou environ, de forme preſque quarrée, fermes & rameuſes. Ses feuilles ſont oblongues & pointues, approchant de celles de la menthe, couvertes de petits poils courts, dentelées ſur les bords, d'un verd-clair, d'une odeur de citron, fort agréable & d'un goût un peu âcre. Ses fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles, & elles y forment des anneaux, mais qui ne ſont pas entiers autour de la tige,

ni tout-à-fait verticillés ; elles ſont petites, formées en gueule, rougeâtres ou jaunâtres en naiſſant, formant une eſpece de tuyau découpé en deux levres, ſoutenu par un calice fait en cornet velu. A chaque fleur ſuccédent quatre graines un peu oblongues, collées enſemble, enfermées dans le calice où tenoit la fleur.

Cette plante fleurit en juillet & août, & ſe nomme chez les Botaniſtes *meliſſa hortenſis. Pin. 229. Tour. 193. Meliſſa vulgaris, odore citri, J. B. 3. p. 2. 232. Meliſſa domeſtica vel prima Trag. Meliſſa Brunf. Eyſt. Pempt. 91. Melyshylla, Virg. Georg. Meliſſophyllum, Matth. Tab. Apiantrum ſive meliſſophyllum, Lob. Meliſſa ſeu meliſſophyllum, Raii hiſt. Apiaſtrum citrago, Lob. icon. 514. Meliſſophyllum vulgare vel adulterinum Fuchſ. Mellitis, Plinii, melyſſa ſive meliſſophyllon verum, citrago vel citronella, Offic. Meliſſa noſtras, Camer. Meliphyllon, mellifolium, citraria vel cedronella, apiaſtrum herba pigmen-*

varia quorumdam ; melissa floribus axalis inferioribus subsessilibus, Hort. Cliff. 307. Flor. Leyd. Prodr. 320. Balm. Angl. Melissa, Ital. Melissen, mutterkraut, biennkraut, Germ. En françois méliſſe citronnée, herbe de citron, citronade ou citronnelle, poncirade, piment des ruches ou mouches à miel.

Les noms de *melissa* & de *melissophyllum* qu'on a donnés à cette plante, tirent leur étymologie des mots grecs, μελι, *mel*, miel, parce que les abeilles aiment la méliſſe & en tirent une partie de leur miel, & φύλλον, *folium*, feuille ; c'eſt-à-dire, feuille miellée. Son nom *apiastrum*, vient du latin, *apis*, abeille, par la même raiſon que le nom précédent, & celui de *citrago*, de *citrum*, parce que la méliſſe a une odeur de citron.

On cultive cette plante dans les jardins, on ne la multiplie communément que de plants enracinés, quoiqu'elle vienne également de graines. On ſépare

les rejettons des vieux pieds qui en produiſent beaucoup, on les plante au mois de mars en bonne terre, bien fumée, en ſituation un peu ombragée, principalement autour des arbres fruitiers, où ils ſe plaiſent parfaitement bien. Cette plante dégénere quelquefois dans une eſpece de lamium puant; quand on s'en apperçoit, il faut la détruire & en mettre d'autre plus franche, qu'on peut élever de ſemence; on la coupe toutes les années deux fois à raſe terre, en été & en automne, elle repouſſe auſſi-tôt; elle ſe ſoutient en place pendant fort longtems, & ſupporte tous les mauvais tems, ſans qu'il ſoit beſoin d'uſer de précaution.

Tournefort a rangée la méliſſe dans ſa quatrieme claſſe, Linnæus dans ſa quatorzieme, Ludwicg dans ſa ſeconde, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Cette herbe abonde en ſels volatils huileux aromatiques; on s'en ſert rare-

ment parmi les alimens, quelquefois cependant on employe ſes jeunes feuilles dans les fournitures de ſalade : tout ce qui flatte le plus chez elle, c'eſt ſon odeur aromatique.

Ses principales propriétés ſont pour la médecine, on s'en ſert ſouvent avec ſuccès ; ſes feuilles ſeches, ou même fraiches, infuſées en guiſe de thé, ſont ſouveraines pour toutes les maladies du cerveau & pour celles des femmes, pour les palpitations du cœur, pour les défaillances, pour les vertiges, pour la paralyſie même, & pour le mal caduc : on peut également en mettre une poignée bouillir légérement dans un bouillon de veau, ſans ſel ; ce bouillon eſt un des meilleurs remedes qu'on puiſſe donner dans les vapeurs. Il faut cueillir ces feuilles avant que la plante fleuriſſe, parce qu'autrement elles ſentent la punaiſe ; celles qu'on cueille en automne ne ſont pas auſſi à conſerver, parce qu'elles ont moins de ſel volatil huileux, par conſéquent ſont moins cordiales.

M. Agnan donne la méthode pour faire ſecher la méliſſe comme le thé des Indes, ou pour la mettre en rouleau comme le tabac ; il l'appelle le thé de la France. Cueillez, dit-il, au mois de juin des feuilles de méliſſe le matin avant le lever du ſoleil, mettez-les à l'ombre entre du papier, ayant auparavant ôté les branches, que vous faites bouillir dans l'eau juſqu'à ce qu'elles ſoient cuittes ; paſſez-les enſuite par un linge, & continuez de faire bouillir la décoction juſqu'à réduction de moitié : trempez dans cette eau toutes les feuilles de méliſſe ſeches, mettez-les enſuite ſecher à l'ombre comme auparavant, enſorte cependant qu'elles conſervent une humidité ſeche, afin de les tortiller aiſément ou d'en faire des rouleaux, en les mettant dans une ſerviette les unes ſur les autres, de la hauteur d'un demi-pied ; roulez enſuite la ſerviette qui renferme les feuilles, & ſerrez-la fortement avec des cordes, afin que leſdites feuilles

puiſſent former un rouleau : laiſſez cette ſerviette bien nouée ſecher à l'ombre dans un lieu ſec, comme ſur un four ou à la cheminée, & au bout de deux ou trois mois ôtez les cordes, mettez enſuite cette méliſſe dans des boëtes bien fermées pour s'en ſervir au beſoin ; on doit en un uſer comme le thé des Indes.

Cette eſpece de thé eſt, ſuivant le même auteur, diurétique, inciſive, vulnéraire ; elle convient à la goutte & à la gravelle, purge & purifie la matrice, provoque le flux périodique des menſtrues, guérit les fleurs blanches, appaiſe les vapeurs, fortifie l'eſtomac & rappelle la mémoire. Avicenne & tous les Arabes ſont les premiers qui ont connu les vertus de la méliſſe.

On fait avec les jeunes pouſſes de méliſſe, pilées & mêlées avec des œufs & du ſucre, des eſpeces de gateaux qu'on fait manger aux femmes dans les ſuppreſſions de lochies : on ordonne auſſi la décoction de cette plante, mêlée avec

du nitre, dans les indigeſtions qui proviennent d'avoir mangé trop de champignons.

Simon Pauli aſſure avoir guéri une femme de la jauniſſe & d'une affection mélancholique invétérée, en lui faiſant prendre pendant quelque tems, matin & ſoir, un gros & demi de la compoſition ſuivante:

Prenez une once de conſerve de méliſſe, une demi-once de celle de bourrache & autant de celle de bugloſſe, un gros de confection alkermes; alliez le tout avec une ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines apéritives, pour faire une opiate.

La préparation la plus ordinaire de la méliſſe eſt ſon eau diſtillée, laquelle eſt ſimple ou compoſée; l'eau de méliſſe ſimple s'ordonne dans les portions cordiales & hyſtériques, à la doſe de quatre à cinq onces. La compoſée, autant connue ſous le nom d'eau des Carmes, que ſous celui d'eau de méliſſe, n'eſt

point un ſecret particulier aux Carmes, comme beaucoup de gens ſe l'ont imaginé. M. Baron en a donnée la diſpenſation, qui eſt reconnue pour la meilleur : voici la maniere de la faire, elle reviendra au plus à ſix livres la pinte ; tandis que les Carmes nous la vendent vingt livres.

Prenez ſix poignées de feuilles fraiches de méliſſe, une once d'écorce de citron ſechée, autant de muſcade & de coriandre, ajoutez-y une demi-livre de girofle & de canelle : concaſſez bien ces drogues, pilez les feuilles, & mettez le tout dans un vaiſſeau propre à les diſtiller avec deux livres de vin blanc & une demi-livre d'eau-de-vie ; laiſſez ce mêlange trois jours en digeſtion, après avoir couvert le vaiſſeau de ſon chapiteau, auquel vous joindrez le récipient, dont vous boucherez exactement les ouvertures, & faites diſtiller cette matiere au feu de ſable modéré ou au bain-marie.

Cette eau eſt fort eſtimée pour l'apoplexie, la léthargie & l'épilepſie, pour les vapeurs, les coliques, la ſuppreſſion des menſtrues & la retention d'urine; on la préfére à celle de la Reine d'Hongrie, autrefois ſi vantée : elle ſe donne à la cuillerée, ou pure ou mêlée dans un verre d'eau, ſuivant les différentes maladies plus ou moins violentes.

Foreſtus recommande la méliſſe pour les palpitations de cœur & pour les défaillances; Rondelet, pour la paralyſie, le mal caduc & les vertiges; Simon Pauli, pour la mélancolie & pour pouſſer les regles; Riviere, pour la manie.

Prenez feuilles de méliſſe une poignée, coupez-les par morceaux, faites-les infuſer dans deux onces d'eſprit de vin, ajoutez à la colature un gros de perles préparées : la doſe eſt d'une cuillerée ou de deux, à prendre trois fois par jour dans la manie. Secret vanté par Riviere.

Prenez deux onces d'eau de méliſſe,

dix grains de ſafran oriental, faites un épitheme contre la palpitation du cœur.

Prenez eau de méliſſe ſimple & de menthe, de chacune deux onces, eaux de fleurs d'orange & de canelle, de chacune deux gros, confection d'hyacinthe & d'alkermes, de chacune un gros, ſyrop d'œillet une demi-once; mêlez le tout pour une potion à prendre à la cuillerée dans les défaillances, ſincopes & autres cas où il faut fortifier.

Les feuilles de méliſſe entrent dans l'eau générale, l'eau de lait alexitere, l'eau prophylectique du diſpenſaire de Paris, & la poudre contre la rage. Le même diſpenſaire employe la plante entiere dans le ſyrop d'armoiſe, & ſon eau ſimple dans l'eau impériale.

Rien n'eſt meilleur pour les abeilles que la méliſſe; tous ceux qui en ont, doivent cultiver beaucoup de cette plante dans leurs jardins, on en frotte le dedans des ruches qu'on deſtine aux eſſains.

On trouve dans les bois de Liverdun,

à deux lieues de Nancy ; dans ceux de la Haute-Ferie, à une lieue de S. Mihiel, & dans ceux de Verdun, une eſpece de méliſſe, quon appelle méliſſe ſauvage ou bâtarde, *meliſſa humilis latifolia maximo flore purpuraſcente, Tour. 193.*

Cette eſpece differe de la précédente par ſes tiges beaucoup plus baſſes & moins rameuſes, par ſes feuilles plus velues & plus longues, par ſes fleurs plus grandes, par ſon odeur déſagréable, & par ſes racines qui approchent de celles de l'ariſtoloche menue.

Cette plante eſt vulnéraire ; l'illuſtre Tournefort la vante beaucoup dans la ſuppreſſion d'urine, pourvu qu'il n'y eut point d'inflammation ni de fievre ; Garidel & Mappus confirment ce ſentiment. Voici la méthode qu'on employe pour la préparer, lorſqu'on l'ordonne dans ces cas.

Mettez deux livres de cette plante dans un alambic avec autant d'herniole ou de turquette, ſaupoudrez-les de ſel,

ajoutez-y un peu d'eau & les laiſſez en digeſtion pendant trois jours, après quoi diſtillez-les au bain-marie; cohobez l'eau diſtillée juſqu'à trois fois ſur de nouvelles herbes pilées, qui auront été également miſes en digeſtion, & gardez la derniere eau dans une bouteille bien bouchée : la doſe eſt de quatre onces, de quatre heures en quatre heures, dans la ſuppreſſion d'urine, mêlée avec autant de vin blanc.

Oignez en même tems le bas ventre, la région des reins & le perinée avec l'huile ſuivante :

Faites infuſer au ſoleil pendant trois jours dans de l'huile d'olive, ou faites bouillir légérement une poignée de cloportes, dix cantharides & un ſcrupule de ſemences d'ammi; donnez en même tems au malade des lavemens avec la décoction de mauve, de méliſſe ſauvage & d'herniole.

Suivant Mappus, déja cité, les feuilles de cette plante, coupées avant la fleur

& ſechées à l'ombre, ſont très-bonnes dans les maladies des reins, ſi on en prend tous les jours trois ou quatre fois l'infuſion en guiſe de thé, adoucie avec du ſucre ou de la réglisse. Elles ſont auſſi très-bonnes dans la retention d'urine: on oint pour-lors extérieurement la région du bas ventre avec de l'huile tiede, dans laquelle on aura fait cuire un oignon.

DISSERTATION XVIII.

De la Menthe.

Mentitur mentha, ſi ſit depellere lenta
Ventris lumbricos, ſtomachi vermeſque nocivos.
(Schol. Saler.)

LA menthe eſt une plante dont la racine eſt fibreuſe & rampante; ſes tiges ſont quarrées, velues, rougeâtres, rameuſes, accompagnées de nœuds, auxquels ſont attachées & oppoſées deux à deux des feuilles oblongues ou preſque rondes, crépues & dentelées légérement ſur leurs bords, ſe terminant en pointe. L'on voit aux ſommets des tiges & des rameaux des fleurs purpurines rangées en épis, compoſée chacune d'un tuyau percé au fond, évaſé & diviſé par le haut en quatre parties arrondies, contenant en ſon milieu quatre étamines, &

ſoutenu par un calice diviſé en quatre parties, au milieu duquel ſe trouve un pyſtile ou bouton, qui ſe change, quand la fleur eſt paſſée, en quatre ſemences noires, menues, jointes enſemble. Toutes les parties de cette plante ont une odeur forte & aſſez agréable; elle fleurit ſur la fin de l'été.

Les Botaniſtes la nomment *mentha rotundifolia criſpa ſpicata, Pin. 227. Tour. 189. Mentha criſpa, Lon. Cam. Offic. Mentha ſpicata rotundifolia criſpa, J. B. 3. p. 2. 215. Mentha ſativa ſeu criſpa, Trag. Cord. in Dioſc. Mentha ſativa minor. Caſt. Mentha altera, Pempt. 95. Mentha rotundifolia altera, flore ſpicato. Lob. Mentha ſativa altera, Matth. Mentha hortenſis rotundifolia, ſeu romana, Caſ. Mentaſtrum, Cord. in Dioſc. Mentaſtrum foliis orbiculatis, Geſ. Mentha cruciata. Lob. icon. 507. Criſped mint, Angl. Menta creſpa, Ital. Krauſo-muents, frauſe-munhe, Germ.* En françois baume des jardins, menthe crepu.

Le

Le baume ſe cultive dans les jardins, il ſe multiplie communément de plants enracinés & de boutures, quoiqu'on pourroit néanmoins le multiplier de graines; il n'exige pas grand ſoin, on le ſarcle au beſoin, & on le coupe à fleur de terre tous les ans ſur la fin de l'automne, on jette enſuite un pouce de terreau pardeſſus. Il faut renouveller cette plante de tems en tems, & lorſqu'on la replante, comme elle s'écarte beaucoup en racines, il faut placer les pieds à douze ou quinze pouces de diſtance : la terre la plus convenable pour elle, eſt celle qui eſt graſſe, meuble & fraiche.

On connoît encore en Lorraine de ſix autres eſpeces de menthe. La premiere ſe nomme menthe ſauvage à feuilles étroites, *mentha ſylveſtris rotundiore folio, Geſ. Hort. Pin. 227. Tour. 189. Menthaſtrum foliis orbiculatis, Geſ. Ap. Menthaſtrum folio rugoſo, rotundiore, ſpontaneum, flore ſpicato, odore gravi. J. B. 3. p. 2. 219. Mentha alba ſeu menthaſtrum,*

Offic. Mentha cabalina folio rotundiore ſive menthaſtrum, Trag. Cord. Tabern. Mentha agreſtris ſive equina quorumd.

Cette eſpece croît ſur les bords des ruiſſeaux & aux autres lieux aquatiques, & pouſſe dès ſa racine pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi ou de deux, quarrées, velues, rameuſes, accompagnées de feuilles auſſi velues. Ces feuilles ſont oblongues ou preſque rondes, vertes-brunes en deſſus, blanchâtres en deſſous, crépues, oppoſées deux à deux à chaque nœud des tiges & des rameaux. Il paroît en ſes ſommités des épis de fleurs blanches, compoſée chacune d'un tuyau évaſé en quatre parties, d'où ſortent pluſieurs étamines. Sa racine eſt dure, brune & comme ligneuſe. Cette eſpece fleurit vers l'équinoxe d'automne, & a une odeur aromatique approchant de celle de la menthe ordinaire.

La ſeconde eſpece eſt la grande menthe aquatique à feuilles rondes, *mentha rotundifolia paluſtris ſive aquatica major.*

Pin. 227. Tour. 189. Mentha aquatica, ſiſymbrium ſive balſamum paluſtre, Offic. Mentha aquatica ſive ſiſymbrium. J. B. 3. 223. Ger. Emac. ſiſymbrium Dod. 97. Siſymbrium agreſte aquaticum, Adv. Lob. 218. Calamintha aquatica, Tab. icon. 353. Mentha aquatica rubra, Park. Mentha floribus capitatis, foliis ovatis ſerratis petiolatis. Linn. Hort. Cliff. 306. Flor. Suec. 482. Flor. Leyd. Prodr. 325.

Cette eſpece croît le long des ruiſſeaux, dans les prairies & les endroits marécageux; elle eſt perennelle, & fleurit en juillet. Sa racine eſt rampante & garnie de fibres nombreuſes. Ses tiges ſont menues, quarrées, velûes, creuſes au dedans, pleines d'une moëlle ſongeuſe. Ses feuilles naiſſent d'eſpace en eſpace, ſont ſemblables en tout à celles de la menthe friſée, ſinon qu'elles ne ſont pas crépues. Ses fleurs occupent le haut de la tige, & forment une groſſe tête arrondie; elles ſont d'un goût pourpre-lavé, découpées en quatre parties,

au milieu de chaque fleur ſe trouvent quatre étamines ſaillantes, dont les ſommets ſont d'un rouge foncé. Ses ſemences ſont noirâtres & menues.

La troiſieme eſpece eſt la menthe ſauvage à feuilles longues, *mentha ſylveſtris longiore folio. Pin. 227. Tour. 189. Mentha ſylveſtris. Turn. Lon. Mentha equina, Brunf. Menthaſtrum ſpicatum, folio longiore, candicante, J. B. 3. p. 2. 221. Menthaſtrum Matth. Trag. Fuch. Pempt. 96. Menthaſtrum ſylveſtre, Eyſt. Menthaſtrum vulgare Lugd. Siſymbrium campeſtre, Aug. Mentha floribus ſpicatis, foliis oblongis ſerratis. Hort. Upſ. 168.* Cette eſpece a les feuilles plus longues que la précédente, & fleurit en épis.

La quatrieme eſpece eſt la menthe crépue verticillée, *mentha criſpa verticillata. Pin. 227. Tour. 189. Mentha ſativa criſpa, Lugd. Mentha altera, Cam. Mentha vulgata ſerpens, rotundiore folio, pulegii flore, Ad. Lob. Mentha ſativa prima, Fuſch. Dod. Gal. Mentha criſpata*

verticillata folio rotundiore. J. B. 3. p. 2. 215. Mentha cruciata. Lob. icon. 507. Mentha ſativa rubra, Germ.

Cette eſpece a ſa racine rampante & traçante; ſes tiges quarrées, roides, droites, purpurines, velues, hautes de trois pieds; ſes feuilles d'un verd-noirâtre, arrondies, ridées, crépues & comme gaudronnées, dentelées ſur leurs bords & un peu velues; ſes fleurs d'un bleu-pâle & ſemblables à celles du pouliot. On cultive cette plante dans les jardins de la Lorraine, elle s'y multiplie même beaucoup.

La cinquieme eſt la menthe ſauvage à feuilles étroites, *mentha ſylveſtris anguſtifolia. Pin. 227. Spicata. Tour. 189. Mentha tertia. Pempt. 95. Pulegium aquaticum ſeu paluſtre ſpicatum, Eyſt.* On la trouve dans les foſſés & marais.

La ſixieme enfin eſt la menthe ſauvage hériſſée & verticillée, *mentha arvenſis verticillata hirſuta. J. B. 3. p. 2. 217. Tour. 189.* On en trouve dans les champs.

La menthe tire ſon étymologie du latin, *mens*, penſée, parce que cette plante eſt capable, à ce qu'on prétend, d'exciter des penſées. Tournefort l'a rangée dans ſa quatrieme claſſe, Linnæus dans ſa quatorzieme, Ludwicg dans ſa ſeconde, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe. Elle contient, ſuivant l'analyſe chymique, une quantité de ſel volatil aromatique huileux & très-peu de fixe.

On lui attribue une vertu déterſive, vulnéraire, carminative, cordiale, réſolutive, vermifuge, utérine; elle fortifie le cœur & recrée le cerveau, diſſipe les vents, donne l'appétit, réſiſte au venin, aide la reſpiration, arrête le hoquet, le vomiſſement & le crachement de ſang, guérit les fleurs blanches, appaiſe la douleur de tête, excite l'amour; elle eſt très-propre dans la colique venteuſe, les obſtructions du foye & de la ratte, les vapeurs utérines, les vertiges, les douleurs d'oreilles, la morſure des chiens, des

ſerpens & des bêtes vénimeuſes; elle empêche la coagulation du lait : on s'en ſert intérieurement ou extérieurement.

Son uſage ordinaire eſt en guiſe de thé; ſon infuſion & celle de pouliot, avec le ſucre ou miel, étant bûes, guériſſent l'aſthme, la toux ſeche & convulſive, qui doit ſon origine à la foibleſſe des viſceres, de même que les crudités cauſées par les vers & l'acrimonie des humeurs.

L'huile par infuſion des feuilles de menthe eſt bonne pour toute ſorte de plaies & de contuſions, appliquée extérieurement. Une cuillerée de ſon eau diſtillée appaiſe les tranchées des enfans; ſi on y ajoute quelques gouttes d'eau de la Reine d'Hongrie, elle arrête le vomiſſement, pourvu qu'on en prenne ſoir & matin; on en fait uſage dans la paſſion iliaque, après cependant avoir procuré des ſelles aux malades.

On aſſigne à cette eau diſtillée le premier rang parmi les ſpiritueuſes, elle ſert

de baſe à la plûpart des potions anti-ſpaſmodiques; elle calme admirablement bien cette eſpece de convulſion du diaphragme & de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, connu ſous le nom de hoquet. L'huile diſtillée de la menthe, appliquée ſur la région de l'eſtomac, eſt très-vantée dans le vomiſſement & les autres maladies de ce viſcere.

Un cataplaſme fait avec parties égales de menthe & de rhue, & un ſcrupule de ſemences de carvi, bouilli dans le vinaigre & appliqué ſur les mammelles, fait paſſer le lait aux femmes en couche. Douze à quinze grains de l'extrait de notre plante, & autant de confection d'hyacinthe, conviennent aux enfans qui péchent par les aigreurs de l'eſtomac: on en porte la doſe juſqu'à un ſcrupule pour les adultes.

Simon Pauli aſſure que la menthe arrête le ſang; Ettmuller l'indique dans les fleurs blanches : on boit auſſi quelquefois le ſuc de cette plante mêlé avec

du vinaigre, dans le hoquet & le vomiſſement bilieux. On s'en ſert auſſi comme vermifuge : on applique les feuilles de la même plante ſur les piqueures des guepes & d'abeilles.

Tournefort recommande la ptiſanne de la menthe ſauvage dans la paſſion hyſtérique ; cette eſpece eſt très-bonne pour provoquer les mois : on la fait entrer dans les bains utérins & nervins. On doit cependant préférer celle qu'on cultive dans les jardins, qui eſt la plus en uſage & la meilleure.

Prenez eau de menthe deux onces, eau thériacale une demi-once, confection alkermes un demi-gros, laudanum un grain, ſyrop de menthe ſix gros : mêlez le tout pour un julep contre le hoquet.

La pharmacopée de Paris fait avec la menthe crépue de l'eau diſtillée ſimple & compoſée, de l'huile diſtillée & par infuſion, & du ſyrop. Elle employe ſes feuilles dans l'orviétan, l'eau vulnéraire,

générale & aléxitere, dans l'élixir de vitriol & la poudre contre la rage. Toute la plante ſeche entre dans les tablettes ſtomachiques du même diſpenſaire; ſes fleurs dans le vinaigre anti-ſeptique & le baume tranquille; ſon ſyrop dans les pilules *ſine quibus*; ſon eſprit dans l'élixir ſtomachique; ſon huile diſtillée dans le baume nervin & l'emplâtre ſtomacal.

DISSERTATION XIX.

Du Meum.

Certent alii adjicere, quod huic deeſſe judicaverint, id erit multo laudabilius, quam ſi bene meritum de communi hominum vita obtrectationibus impugnent. (Jungius.)

LE meum eſt une plante dont les tiges s'élevent à la hauteur d'environ un pied, creuſes, nouées, rameuſes, un peu crenelées. Ses feuilles naiſſent les unes de la racine, les autres à chaque nœud des tiges, vertes, tendres, découpées plus menu que celles du fenouil. Ses fleurs ſont diſpoſées en ombelles aux ſommités des rameaux, compoſée chacune de cinq pétales blancs diſpoſés en roſes, de pluſieurs étamines, & d'un pyſtile qui ſe change dans la ſuite en deux ſemences oblongues, cannelées & arrondies ſur

le dos, odorantes, d'un goût âcre & un peu amer. Sa racine eſt longue, diviſée en pluſieurs branches, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre, piquant, & d'une odeur aromatique.

Les Botaniſtes la nomment *meum foliis anethi*, *Pin. 148. Tour. 312. Meum vulgare tenuifolium*, *Cluſ. hiſt. Meum vulgatius*, *Park. Meum. Pempt. 305. Meu vulgare ſive radix urſina. J. B. 3. p. 2. 11. Raii hiſt. Anethum ſive fœniculum tortuoſum, quibuſdam; fœniculum alpinum perenne, capillaceo folio, odore medicato*, *Tour. Daucus creticus. Trag. Meum athamanticum*, *Offic. Tordylium Cord. Spinel*, *Angl. Meo athamantico. Ital. Baerwurts, mutterwurts, bacrenfenſchel, hartſwurſel*, *Germ.*

Le meum tire ſon nom du grec, μειον, *minus*, parce que les feuilles de cette plante ſont très-menues. Les Pharmaciens lui ont ajouté l'épithete d'*athamanticum*, parce que le meilleur venoit autrefois

ſur une montagne de Grece, qu'on nommoit Athamante. On en trouve actuellement ſur les Alpes, les Pyrenées & les montagnes des Voſges : on le cultive auſſi dans les jardins. Il fleurit en juillet, & fait partie de la ſeptieme claſſe de Tournefort, de la cinquieme de Linnæus, & de la quatrième famille de notre premiere claſſe.

Il contient, ſuivant l'analyſe chymique, une grande quantité de ſel volatil, huileux, aromatique ; on ne ſe ſert que de ſa racine : le vrai tems de l'arracher, c'eſt lorſque la plante pouſſe ſes feuilles, elle a beaucoup plus de vertus. Pour être bonne, il la faut choiſir longue, aſſez groſſe, bien nourrie, entiere, récemment ſechée, de couleur noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'une odeur aromatique aſſez agréable & d'un goût âcre, un peu amer. On met cette racine en poudre, qu'on preſcrit en ſubſtance à la doſe d'un demi-gros dans un verre de vin blanc, & de deux gros ſi c'eſt en

infuſion, dans la ſuppreſſion des menſtrues & la retention d'urine, dans les coliques venteuſes & l'aſthme; les habitans des Alpes en font prendre aux perſonnes qui ont des accès de fievre accompagnés de friſſons. Un nommé Rotonet, maître en Chirurgie, compoſoit un ratafiat anti-aſthmatique avec la racine de meum.

On prétend que cette même racine appliquée ſur les os pubis des enfans, empêche l'incontinence d'urine. Mappus dit qu'elle eſt bonne dans la paſſion hyſtérique. Garidel aſſure que ſon uſage occaſionne des maux de tête.

On fait une eau diſtillée avec cette racine, on la fait auſſi entrer dans l'eau générale, l'orviétan commun, la thériaque & le mitridate.

Prenez des racines de meum un gros, liveſche & angélique, de chacune un demi-gros, conſerve de roſes une ſuffiſante quantité, pour un bol à prendre dans l'aſthme & la paſſion hyſtérique.

Quelques perſonnes avancent que la ſemence du meum, cuite avec le pain, & appliquée pluſieurs fois chaude ſur l'oreille, guérit la ſurdité ; je n'aſſure pas ce fait.

DISSERTATION XX.

De l'Orvale.

Hormino quoque frixo utuntur, deinde eatenus levigant, ut farina evadat, mel quoque ei admiſcent. (Galenus.)

L'Ormin, ou l'orvale, ou toute-bonne, eſt une plante dont la racine eſt longue, ligneuſe, garnie de fibres. Ses tiges ſont hautes de deux coudées, de la groſſeur du petit doigt, rameuſes, quarrées, nouées & lanugineuſes. Ses feuilles ſont oppoſées deux à deux, vertes, oblongues, velues, & viennent plus petites à meſure qu'elles approchent des ſommités. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, & ſont diſpoſées en longs épis & comme par anneaux, d'une ſeule piece, en gueule, bleuâtres, dont la levre ſupérieure eſt longue, grande, coupée en faucille, & renferme un pyſtile grêle, recourbé & un peu ſaillant, de

de même que deux étamines; la levre inférieure eſt diviſée en trois parties. Le calice qui ſoutient ces fleurs eſt fait en cornet dentelé, & eſt diviſé en cinq petites pointes, il ſe change dans une capſule oblongue, panchée vers terre, qui renferme des ſemences menues, noirâtres & preſque rondes. Cette plante fleurit pendant l'été.

Les Botaniſtes la nomment *horminum*, *orminum*, *ſchlarea*, *ſcarlea*, *orvala*, *orvalla*, *& tota bona*, *Offic. Orvala*, *Dod. Pempt. 292. Schlarea Tour. 179. Horminum ſclarea dictum. Pin. 238. Raii hiſt. 543. Salvia foliis oblongo cordatis, ſerrato crenatis, floralibus calice longioribus*, *Hort. Cliff. 12. Fl. Leyd. Prodr. 309. Salvia foliis cordato ovatis, foliolis floralibus lanceolato concavis. Obſ. Pl. 263.*

L'hormin tire ſon étymologie du grec, ὁρμῶν, *impetu ferri*, parce que les anciens croioient que cette plante excitoit l'amour. Elle ſe cultive dans les jardins ſans beaucoup de peine, on la multiplie

de ſemences, on coupe en automne les tiges à raſe terre, elle repouſſe du pied. Tournefort l'a rangée dans ſa quatrieme claſſe, Linnæus dans ſa troiſieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Le ſuc des feuilles de l'ormin change un peu le papier bleu, & paroît contenir un ſel tartareux ammoniacal, uni avec beaucoup d'huile, ſoit ſubtile ſoit épaiſſe, & de la terre. L'ormin guérit les ophtalmies; on tire de ſa graine, par le moyen d'une liqueur convenable, un mucilage très-bon pour les maladies des yeux: on prétend que ſi on introduit cette graine dans l'œil, elle fait ſortir les corps étrangers qui s'y trouvent, elle agit ſans doute en les enveloppant par ſon mucilage, lorſqu'elle eſt amollie. Ses fleurs ſont un ſpécifique contre les fleurs blanches & la paſſion hyſtérique, priſes en décoction intérieurement ou appliquées extérieurement.

Corbeius rapporte qu'une femme guériſſoit les fleurs blanches avec l'onguent

ſuivant : elle piloit de l'orvale avec du beurre frais, elle laiſſoit pourrir ce mélange, enſuite elle le faiſoit cuire, & après l'avoir paſſé elle en oignoit les parties de la génération juſqu'au nombril ; elle fait manger en même tems à la malade de cette plante.

Ettmuller conſeilloit auſſi cet onguent pour calmer les douleurs qui ſurviennent après les accouchemens. Craton le preſcrivoit dans les vapeurs & la paſſion hyſtérique, il l'aſſocioit alors avec la gomme tacamaque, & le faiſoit appliquer ſur le nombril : ce remede ne le céde pas au *caſtoreum*.

F. Hoffman attribue à notre plante une vertu anti-ſpaſmodique, elle eſt très-bonne dans les coliques & les maladies des nerfs ; on en ordonne pour-lors ſon eau diſtillée ou ſa décoction, on en fait auſſi des lavemens dans ces cas.

Les Anglois, ſuivant Jean Ray, font, avec des feuilles de cette plante, des œufs, de la crême & un peu de farine,

une eſpece de gateau qu'ils font frire dans la poële, & ſervir au deſſert. Si on en croit Schwenckfeldius, cette plante eſt auſſi anti-épileptique ; miſe en poudre elle eſt encore ſternutatoire.

Les Allemans ſe ſervent de l'orvale pour falſifier leur vin. Les habitans du Nord s'en ſervent auſſi pour faire la bierre, ils le ſubſtituent au houblon dans les années de diſette ; la bierre en eſt plus forte & enyvre plus facilement. Tragus prétend que le vin qu'on a fait fermenter avec l'orvale, eſt très-bon aux eſtomacs froids ; mais il cauſe des péſanteurs de tête par ſon odeur trop forte.

Prenez ſommités fleuries d'orties mortes, d'orvale & fleurs de camomille romaine, de chacune une pincée ; infuſez-les en guiſe de thé, & adouciſſez l'infuſion avec du ſyrop de lierre-terreſtre : preſcrivez-en matin & ſoir pour les fleurs blanches.

Le ſuc de l'orvale entre dans l'emplâtre *diabotanum*.

DISSERTATION XXI.

Du Rapiſtre.

Multum egerunt qui ante nos fuerunt, ſed non peregerunt, multum adhuc reſtat operis, multumque reſtabit, nec ulli nato poſt mille ſacula præcludetur aliquid adhuc adjiciendi.

(Seneca.)

LE rapiſtre eſt une plante dont les tiges ſont rondes, velues, rameuſes, d'un verd-pâle, rougeâtres en quelques endroits, & de la hauteur d'un pied ou environ. Ses feuilles naiſſent les unes de la racine, les autres le long de la tige; elles ſont découpées d'abord aſſez profondément, enſuite crenelées légérement ſur leurs bords. Les fleurs de cette plante naiſſent en épis aux ſommités des branches, elles ſont compoſées de quatre pétales jaunes diſpoſés en croix, & ſoute-

nues par un calice diviſé juſqu'à la baſe en quatre parties, du milieu duquel s'élevent pluſieurs étamines jaunes & un pyſtile qui ſe change, quand la fleur eſt paſſée, en une ſilique, renfermant des ſemences preſque rondes. La racine de cette plante eſt menue, blanchâtre, garnie de fibres. Le tems de ſa fleur eſt en mai & juin.

Elle ſe nomme chez les Botaniſtes, *rapiſtrum flore luteo*, *Pin. 95. 7. B. 2. 844. Rapiſtrum monoſpermon. Tour. 211. Rapiſtrum. Brunf. Pempt. Raphanus Sylv. Cord. in Dioſc. Lampſana flore melina. Tab. Lampſana vera. Lugd. Sinapi arvenſe præcox ſemine nigro*, *Moriſſ. p. 2. 216. Tour. 227. Sinapi agreſte quartum. Trag. Lapſana*, *Ital. Hederich*, *Germ.* En françois lampſane ou ravenon.

Son nom latin *rapiſtrum*, tire ſon étymologie de *rapa*, rave, parce que les feuilles de cette plante reſſemblent à celles des raves ; elle croît d'elle-même dans les champs cultivés & incultes. Tour-

nefort a ajouté au nom latin de cette plante, *rapiſtrum*, celui de *monoſpermon*, qu'il dérive des deux mots grecs, μόνον, *ſolum*, & σπέρμα, *ſemen*, comme ſi l'on diſoit, herbe à une ſeule ſemence, parce qu'on prétend que le fruit de cette plante ne contient qu'une ſeule graine; ce qui n'eſt pas toujours vrai, car il arrive ſouvent qu'on en trouve deux : c'eſt pourquoi Mappus, dans ſon hiſtoire des plantes d'Alſace, dit qu'elle eſt mal ſurnommée, & qu'il conviendroit plutôt de lui donner le nom de *diſpermum*. Ce même auteur a fait graver cette plante, mais la gravure n'en eſt pas des plus exactes, ſur-tout pour les feuilles. Pluſieurs auteurs ont confondu mal-à-propos le rapiſtre avec le velar ou la tortelle, dont nous avons parlé dans notre Diſſertation XXVI, Tome III.

On connoît encore en Lorraine trois autres eſpeces de rapiſtre.

La premiere ſe nomme *rapiſtrum flore albo, lineis nigris depicto. Pin. 95. Ra-*

piſtrum flore albo ſtriato, ſinapi agreſte album Trag. ſ. B. 2. 851. Rapiſtrum arvorum. Park. Raphaniſtrum ſiliquâ articulatâ, glabrâ majore & minore, Moriſſ. Tour. 230. Lampſana apula Plinii & Dioſc. Colum.

Cette eſpece croît auſſi dans les champs, & pouſſe de ſa racine des tiges rondes, hériſſées, rameuſes, accompagnées de feuilles oblongues, découpées comme celles de la moutarde. Ses fleurs naiſſent à ſes ſommités, & ſont compoſées de quatre pétales blancs, rayés de lignes violettes, ſoutenues auſſi par un calice partagé en quatre; elles renferment pluſieurs étamines & un pyſtile, qui ſe change en une ſilique longue comme le doigt. La racine de cette eſpece eſt longue & fibreuſe. Sa fleur paroît en juillet & août.

La ſeconde eſpece ſe nomme *rapiſtrum arvenſe flore albo. Tour. 230. Rapiſtrum flore albo erucæ foliis, Lob. icon. 199. Lampſana. Caſ. 355.*

La troiſieme eſpece s'appelle *rapiſtrum arvenſe folio auriculato acuto. Tour. 211. Myagro ſimilis ſiliquâ rotundâ. Pin. 109. Prodr. 52. Myagro affinis herba, capitulis rotundis. J. B. 2. 895. Pſeudo myagrum alterum. Cam.*

La plante que Gaſpard Bauhin appelle *myagrum ſylveſtre, Pin.* eſt la même que celle dont il eſt ici queſtion, quoiqu'il eut prétendu, ſans aucune raiſon, que ce fut une autre eſpece.

Tournefort a rangé le rapiſtre dans ſa cinquieme claſſe, Linnæus dans ſa quinzieme, Ludwicg dans ſa huitieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe, à cauſe de ſa vertu emmenagogue.

Cette plante contient, ſuivant l'analyſe chymique, un ſel âcre & huileux; on lui attribue une vertu apéritive, déterſive & vulnéraire, elle eſt très-bonne pour les obſtructions & provoque les menſtrues; on peut auſſi employer ſa ſemence en guiſe de moutarde, dont

elle approche pour la qualité, (voyez ce que nous avons dis ſur cette plante, Tom. IV. Diſſert. 8.) Schroder, dans ſa pharmacopée, dit que cette plante eſt anti-ſcorbutique & lithontriptique : il obſerve auſſi qu'elle fait tarir le lait.

DISSERTATION XXII.

De la Rhue.

Nobilis eſt ruta, quia lumina reddit acuta,
Auxilio ruta vir quippe videbit acute,
Cruda comeſta recens oculos caligine purgat,
Ruta viris minuit venerem, mulieribus addit
Ruta facit caſtum, dat lumen & ingerit aſtum
Coctaque ruta facit de pulicibus loca tuta.
(Sch. Saler.)

LA rhue eſt une plante dont la racine eſt ligneuſe, jaune & garnie d'une quantité de fibres; elle pouſſe des tiges de différentes hauteurs, ordinairement de trois pieds, rondes, vertes, cendrées, rameuſes, quelquefois groſſes comme le petit doigt, accompagnées de feuilles oblongues, arrondies, d'une couleur de verd de mer, rangées inégalement le long d'une côte, terminée par une ſeule feuille en forme de cœur. Ses fleurs

naiſſent aux ſommités des branches, petites, compoſées de quatre pétales de couleur jaune-pâle; on remarque au milieu des fleurs pluſieurs étamines jaunes & un bouton verd, qui ſe change dans la ſuite en un fruit, compoſé ordinairement de quatre capſules huileuſes & odorantes, aſſemblées contre un noyau; ces capſules renferment des ſemences noirâtres, anguleuſes & odorantes.

Les Botaniſtes la nomment *rutha hortenſis*, *Fuſch. Ad. Lob. Ruta hortenſis major*, *Park. Ruta hortenſis latifolia arbuſcula ſimilis. Pin. 336. Tour. 257. Ruta ſativa*, *Lugd. Ruta domeſtica*, *Trag. Ruta latifolia*, *Tab. Ruta major & hortenſis*, *Ad. Ruta graveolens hortenſis. Pempt. 119. Ruta ſativa vel hortenſis. J. B. 3. p. 1. 197. Raii hiſt. Ruta foliis decompoſitis. Hort. Cliff. 145. Fl. Leyd. Prodr. 461. Ruta*, *Offic. Ruta vulgaris major*, *ruta ſativa latioribus foliis*, *ruta vera peganon veterum*, *quorumd. Rue*, *Angl.*

Ruta ortenſe, *Ital. Gartenrautem Weinrautem*, *Germ. Ruta*, *aruda*, *Hiſp.*

Le nom latin, *ruta*, tire ſon étymologie du grec, ῥύω, *ſervo*, je conſerve; parce que cette plante eſt employée pour conſerver la ſanté.

Cette plante ſe trouve dans les jardins de la Lorraine, elle n'exige aucun ſoin; & lorſqu'elle eſt une fois plantée, elle demeure abandonnée à elle-même, elle ne craint rien des mauvais tems, ſe conſerve pluſieurs années & ſe plaît dans toute ſorte de terres, elle aime beaucoup le ſoleil qui perfectionne ſes vertus: on la multiplie de graines, de boutures & de plants enracinés.

On connoît encore de deux autres eſpeces de rhue: l'une qui ſe nomme *ruta tenuifolia. Tab. 133. Ruta hortenſis altera. Pin. 336. Tour. 257.* L'autre *ruta ſylveſtris minor*, *Pin. 336. Tour. 257. J. B. 3. p. 1. 200.* La premiere paſſe difficilement l'hyver en pleine terre, lorſqu'il eſt rude & long, c'eſt la rai-

ſon pour laquelle on en plante rarement.

Tournefort a rangée la rhue dans ſa ſixieme claſſe, Linnæus & Ludwicg dans leur huitieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe, à cauſe de ſa vertu emmenagogue.

Cette plante fleurit ordinairement dans les mois de juillet & d'août, elle eſt douée d'un principe actif, & contient une huile eſſentielle qu'on peut retirer par la diſtillation, quoiqu'avec peine, puiſque, ſuivant Hoffman, dix livres de rhue fourniſſent à peine trois ou quatre gros d'huile. Les anciens attribuoient à cette plante une qualité chaude & ſeche au troiſieme dégré.

La rhue eſt anti-ſpaſmodique, anti-hiſtérique, emmenagogue, carminative & réſolutive; elle a toujours été regardée comme un préſervatif & un remede contre les maladies contagieuſes & ſurtout contre la peſte. En 1666 la peſte régna à Londres, un quartier qui étoit au

centre de la ville, en fut exempt, la raiſon qu'on en rapporte eſt, qu'il étoit principalement habité par des Droguiſtes & des Apotiquaires, & que l'odeur de leurs drogues éloigna l'infection ; on ordonnoit même pour-lors comme remede anti-peſtilentiel l'odeur de la rhue & la fumée du tabac.

Bradley dit qu'en 1714 les bêtes à corne furent infectées en Angleterre d'une maladie peſtilentielle, & qu'elles moururent preſque toutes. Une femme auprès de Camberwill, qui en avoit ſept, en a guéri ſix, en leur donnant une fois par ſemaine de l'infuſion de rhue.

La gazette ſalutaire, feuille XI, année 1764, l'annonce comme préſervatif contre toutes les maladies contagieuſes des brebis : Prenez, dit-elle, le jus de feuilles de Rhue, & ajoutez-y quantité égale de ſel commun ; ſi quelque mouton court riſque d'être attaqué de maladie contagieuſe, donnez-lui en une

cuillerée une fois par ſemaine, cela le garantira ſans l'incommoder.

On prétend que la rhue ſervoit de baſe au fameux antidote, dont Mitridate, Roi de Pont, a fait uſage dans les maladies contagieuſes, pour ſe préſerver du mauvais air : deux cuillerées de ſuc de rhue, avec autant de vin, eſt un remede très-vanté ; on en augmente même la doſe juſqu'à un verre le matin à jeun, & autant quatre heures après le dîner : on preſcrit auſſi pour la même fin, l'eau dans laquelle on a fait macérer à froid les feuilles, les fleurs & les fruits de la même plante.

La conſerve de rhue & ſon vinaigre ſont également efficaces dans les tems de peſte. Pour faire la conſerve, on prend une once de ſommités de rhue bien mondées & trois onces de ſucre blanc en poudre : on pile les ſommités dans un mortier de marbre, & lorſqu'elles ſont réduites en pâte, on y ajoute peu à peu le ſucre, en pilant toujours juſqu'à

juſqu'à ce que le tout ſoit bien mélangé. C'eſt ainſi que ſe fait la conſerve, dont la doſe eſt depuis un gros juſqu'à deux dans les indigeſtions, & d'une demi-once le matin à jeun, dans la peſte, les maladies contagieuſes & autres, nous en parlerons ci-après.

Le vinaigre ſe prépare ainſi en Italie, où il eſt fort en uſage : on fait infuſer les feuilles de cette plante dans le plus fort vinaigre, en y ajoutant de la pimprenelle, de la bétoine, quelques gouſſes d'ail, des noix & des bayes de geniévre, avec un peu de camphre : la doſe eſt d'une cuillerée pour le matin & autant pour l'après dîner.

L'auteur de la nouvelle pharmacopée de Londres doute beaucoup de la vertu de ces prétendus préſervatifs, mais comme l'expérience décide contre lui, nous nous garderons bien de diſputer à la rhue cette propriété.

Cette plante ſoulage ſouvent par ſon odeur dans les paroxiſmes hyſtériques

& les vapeurs ; les lavemens dans leſquels on la fait entrer ſont auſſi d'un grand ſecours dans ces maladies. Quand on la preſcrit intérieurement, c'eſt en infuſion dans l'eau ou dans le vin; mais comme ſa ſaveur eſt déſagréable, & ſon odeur inſupportable à quelques femmes, quoiqu'elle en ſoulage d'autres dans les accès vaporeux, on eſt ſouvent obligé de l'ordonner ſous une autre forme.

Zacutus Luſitanus, un des plus grands apologiſtes de la rhue, la recommande pour l'épilepſie. Valeriola ordonne pour la même maladie une once de ſon ſuc, avec une demi-once de miel ſcillitique. Sylvius & Fabricius Hildanus la preſcrivent auſſi dans l'épilepſie. Dalæus faiſoit froiſſer cette herbe, & l'introduiſoit dans les narines des épileptiques au moment de l'accès. Mayerne aſſure que la poudre de rhue, priſe juſqu'à deux gros dans de la vieille bierre, pendant un tems conſidérable, guérit l'épilepſie, &

que ſon ſuc fait le même effet : il agit par les ſelles, & quelquefois par le vomiſſement & la tranſpiration. D'autres employent pour la même fin les feuilles de rhue, expoſées à l'air pendant la nuit & pilées le lendemain, dont ils font prendre au malade le matin pendant trois jours le ſuc, à la doſe d'une once, dans quatre onces d'eau diſtillée de tilleul.

Ray rapporte que Boyle conſeilloit ſouvent le ſyrop fait avec le ſuc des feuilles de rhue & le ſucre, pour les maladies de la tête & les affections du genre nerveux.

La décoction des feuilles de cette plante eſt un excellent gargariſme, pour les gencives des ſcorbutiques & pour ceux qui ont la petite vérole : ce gargariſme réſout les grains qui ſont autour de la gorge ; on peut auſſi en baſſiner le tour des yeux.

Jean de Milan aſſure que la rhue ſert à éclaircir la vue. Garidel prétend, d'après

l'expérience, que dans les tayes de la cornée & dans les ſuffuſions, où l'humeur aqueuſe eſt trouble, ſi l'on fait ſouffler dans l'œil malade l'odeur de la rhue, par une jeune perſonne ſaine qui en ait mâchée auparavant, le malade guérit très-ſouvent. La vapeur de la décoction, reçue à l'œil malade par le moyen d'un entonnoir renverſé, produit le même effet.

Simon Pauli recommande la rhue pour les vers des enfans : on met ſur le nombril de ceux qui y ſont ſujet du coton imbibé de quelques gouttes d'huile de rhue, ou à ſon défaut du ſuc de ſes feuilles fraichement pilées ; on peut même en donner quelques cuillerées intérieurement à jeun, mêlées dans de l'eau de chiendent ou de ſcordium.

L'huile de rhue ſe fait de deux façons, ou par infuſion ou par diſtillation. Pour préparer celle par infuſion, on prend quatre onces de ſes feuilles hachées menu, on verſe deſſus une livre

de bonne huile d'olive, on laiſſe le tout pendant quinze jours expoſé au ſoleil ou dans un endroit chaud, dans une bouteille bien fermée; on coule enſuite l'huile, on y ajoute de nouvelles feuilles juſqu'à trois fois, on la cuit enſuite au bain-marie, & l'on ſépare l'huile qu'on garde pour l'uſage. L'huile qui ſe retire par la diſtillation, s'ordonne en plus petites doſes que celles par infuſion, même ſeulement par gouttes.

L'huile de rhue par infuſion, convient dans les coliques humorales & venteuſes; bûe à une cuillerée, & priſe à trois onces dans un lavement, elle ſoulage conſidérablement le malade. Cette plante, dit Simon Pauli, produit des effets merveilleux dans les coliques humorales, ſoit qu'on en ordonne la décoction en lavement, ſoit qu'on mêle quelques cuillerées de ſon huile dans les décoctions carminatives, ſoit enfin qu'on l'applique en cataplaſme ſur le ventre.

Rien n'eſt plus eſtimé dans la paſſion

hyſtérique que l'huile diſtillée de rhue ; une ou deux pincées de ſes feuilles fraîches infuſées dans un verre de vin blanc, ou un gros en poudre, lorſqu'elles ſont ſeches, eſt très-bien indiqué pour rétablir le cours des mois & pour appaiſer les vapeurs hyſtériques. Mizauld preſcrit la rhue avec l'hyſſope, bouillie dans du vin, & en donne un verre le matin à jeun pour la même maladie. L'eau diſtillée qu'on tire de cette plante, s'ordonne depuis une once juſqu'à quatre dans les potions & juleps anti-hyſtériques, anti-épileptiques & vermifuges. La feuille de rhue eſt très-propre pour les écrouelles, on en fait manger à jeun trois ou quatre avec du pain, aux enfans affligés de cette maladie, pendant une ſuite de tems : ce remede ſimple a ſouvent opéré leur guériſon. S'ils ont trop de répugnance, on peut leur faire avaler trois onces de ſuc épuré de ces feuilles.

La rhue convient dans les ulceres in-

ternes, ſoit vénériens ou autres : on mêle parties égales de rhue, de menthe, de graines d'*agnus caſtus*, de ſuccin & d'os de ſeche : la doſe eſt d'un gros.

Les Provençaux ont la méthode d'appliquer ſur l'ombilic & ſur la région du pubis, une omelette faite avec des œufs & beaucoup de feuilles de rhue ſauvage, dans les ſuffocations utérines : ce remede ne feroit qu'irriter le mal dans les femmes hyſtériques, qui ne peuvent ſupporter l'odeur de la rhue.

On aſſure encore que le ſuc exprimé des feuilles de rhue, qu'on pile dans un peu de vinaigre & de ſel, guérit les morſures des ſerpens & des chiens enragés : on en avale trois ou quatre onces, & on applique le marc ſur la morſure.

Rien n'eſt plus capable d'empêcher l'yvreſſe, que l'application des feuilles de rhue ſur les deux pouls.

Ceux qui ſont ſujets aux poux, trouvent un puiſſant ſecours dans la rhue,

il ne s'agit que de faire bouillir quelques chemiſes dans une décoction de ſes feuilles & d'eau naturelle; l'uſage de ce linge garantit de poux pour toujours.

Prenez de la rhubarbe un demi-gros, de la ſemence de rhue un ſcrupule, du ſublimé doux dix grains; faites un bol contre-vers avec la conſerve de roſes.

Prenez des racines d'angélique & de zedoaire, de chacune une once, des bayes de genievre deux onces, des feuilles de rhue trois poignées, du meilleur vinaigre trois livres; faites macérer le tout enſemble pendant trois jours, & paſſez la liqueur pour un gargariſme anti-peſtilentiel.

Les feuilles de rhue entrent dans l'électuaire des bayes de laurier, le ſyrop d'armoiſe, l'eſprit carminatif de Sylvius, l'électuaire diaphenic, l'orviétan vulgaire, la poudre contre la rage, les trochiſques de myrrhe, l'onguent martial, l'eau prophilactique, hyſtérique &

vulnéraire de la pharmacopée de Paris. La même pharmacopée employe ſes ſommités dans ſon vinaigre anti-ſeptique, ſon eau thériacal, ſon baume tranquille, ſa poudre d'acier & ſa décoction aromatique. On ſe ſert de ſa ſemence pour faire le ſyrop de ſtæcas, de ſon ſuc pour les trochiſques hyſtériques, de ſon eau diſtillée pour les collyres roboratifs, de ſon huile diſtillée pour le baume hyſtérique & l'eſſence anti-hyſtérique, & enfin de ſon huile par infuſion pour le baume acauſtique.

La pharmacopée de Londres employe les feuilles de rhue dans la poudre de myrrhe compoſée, dans l'électuaire de bayes de laurier & dans l'huile verte.

En Italie la rhue ſert d'aliment, on mange avec plaiſir ſes jeunes pouſſes en ſalade, & même ſans aucun aſſaiſonnement, elle n'a point l'âcreté & la mauvaiſe odeur qu'elle a en Lorraine; c'eſt ſans doute au climat qu'elle en a l'obligation. Son odeur déſagréable eſt la

cauſe qu'on n'en fait uſage dans cette Province qu'en forme de médicament : la quantité de vertus qu'a cette plante, doit engager les Jardiniers d'en avoir toujours quelques pieds dans leurs jardins.

DISSERTATION XXIII.

Du Roſeau vulgaire.

Galbula decipitur calamis, ſed retibus ales.
(Mart.)

LE roſeau vulgaire eſt une plante dont les tiges ou tuyaux s'élevent à la hauteur de ſept ou huit pieds, rondes, creuſes, nouées ſans rameaux, droites, de la groſſeur du petit doigt. Il ſort de chaque nœud une feuille aſſez large, roide, pointue, longue d'environ deux pieds, qui enveloppe la tige par ſa baſe. Ses fleurs naiſſent par bouquets à ſes ſommités, compoſées d'étamines ſoutenues par des calices écailleux, purpurines au commencement, blanchâtres enſuite, luiſantes & comme argentées. Ses ra-

cines ſont longues, nouées & ſerpentantes.

Cette plante s'appelle *arundo vulgaris*, *Pin. 17. Phyt. 39. Tour. 529. Arundo aut calamus*, *Turn. Lon. Arundo paluſtris*, *Matth. Lugd. Arundo vulgaris paluſtris. J. B. 2. 485. Arundo paluſtris canna ſpuria. Tab. 254. Harundo phragmites*, *Pempt. 592. Harundo vallatoria*, *Lob. icon. 51. Harundinis quintum genus*, *Trag. p. 674. Calamus ſive harundo alia gracilis*, *Cæſ. Arundo paniculâ laxâ*, *floſculis quinis. Fl. Suec. 99. Arundo paniculâ laxâ*, *calicibus quinque floris. Fl. Leyd. Prodr. 66.*

Le nom latin, *arundo*, tire ſon étymologie du ſubſtantif, *ariditas*, ſechereſſe, parce que le roſeau eſt très-aride; il fleurit en août & ſeptembre, & ſe plaît dans les foſſés des Villes, aux bords des rivieres & dans les eaux croupiſſantes: il n'exige aucune culture.

On cultive à Chaumont-la-Ville, à Chemin & dans pluſieurs autres Villages

circonvoiſins, une autre eſpece de roſeau qui eſt plus gros que le vulgaire, & qui s'éleve à la hauteur de dix ou douze pieds; Tournefort le nomme *arundo ſativa.*

L'une & l'autre eſpeces ſont empreintes d'un ſel eſſentiel huileux, & font partie de la quinzieme claſſe de Tournefort & de Ludwicg, de la troiſieme de Linnæus, & de la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

L'Emery, dans ſon dictionnaire des drogues, prétend que la décoction des racines de roſeau eſt déterſive, apéritive, diurétique, propre pour provoquer les menſtrues étant priſe intérieurement. Les fleurs & les feuilles de ces mêmes plantes, ſont déterſives & vulnéraires.

On aſſure que les aigrettes des fleurs de roſeau font devenir ſourd, lorſqu'elles viennent à tomber dans les oreilles dans le tems de leur maturité.

On ſe ſert auſſi des roſeaux dans

l'œconomie champêtre : on les coupe par un beau tems, afin qu'ils puiſſent ſecher à l'air pendant trois ou quatre jours; les payſans en font pour-lors des balais & en couvrent leurs toits, ils les mêlent avec de grands joncs, ils les ſerrent bien, les preſſent & les diſtribuent également, de même que le chaume; ces couvertures durent des quarante à cinquante ans : on en fait même des eſpeces de claye qui peuvent ſervir de murs.

Les Voyageurs rapportent que dans pluſieurs endroits des Indes, il y a des roſeaux d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'un de leurs nœuds ſuffit pour faire une ſorte de bateau, dans lequel trois hommes peuvent paſſer une riviere.

DISSERTATION XXIV.

De la Sabine.

Medicus aptus efficitur ad artem capeſcendam exercendamque medicamentis, ita ut abſque hac cognitione neque medicus ſit, neque medicus dici promereatur. Etenim medicina non eſt medicina, niſi medicamentis, tum ſimplicibus, tum compoſitis quibus ea utitur.

(Fallopius.)

LA ſabine eſt un arbriſſeau qui s'éleve à la hauteur d'un homme, couvert d'une écorce brune; ſes feuilles ſont menues, toujours vertes, pointues, ſemblables à celles du tamariſque, d'une odeur forte, d'un goût âcre & cauſtique. On remarque quelquefois au ſommet de ſes branches de petits chatons ou fleurs à trois étamines par le bas, ſans pétales, aux-

qu'elles il ne ſuccéde aucun fruit, ſurtout dans nos climats.

Cet arbuſte ſe nomme *ſabina foliis tamariſci. Pin. 194. Sabina ſine baccis ſive ſterilis. Matth. Caſt. Sabina ſterilis, Raii hiſt. ſ. B. 1. p. 2. 288. Sabina vulgaris. Park. Sabina tamariſci ſimilis, Lugd. Sabina miti folio. Cord. in Dioſc. Savina mas. Tab. Savina, Lon. Sabina vulgatior. Adv. Lob. Sabina myricæ folio. Cord. Brathy ſeu brathys, Græc. Savina. Angl. Savina. Ital. Sevenbaum, ſadebaum, maeydebaum, Germ.*

La ſabine a pris ſon nom du pays des Sabins, où elle croiſſoit abondamment; elle ſe plait dans les lieux pierreux, montagneux & incultes, on en éleve dans pluſieurs jardins de la Lorraine ſans beaucoup de peine ni de culture : elle réſiſte au froid, & pouſſe fort lentement.

On en cultive auſſi en Lorraine une autre eſpece, qu'on nomme *ſabina folio cupreſſi*, dont on ne fait aucun uſage que pour l'embelliſſement des boſquets.

Cette

Cette plante renferme, ſuivant l'analyſe chymique, une très-grande quantité d'huile eſſentielle; elle fait partie de la dix-neuvieme claſſe de Tournefort, de la vingt-deuxieme de Linnæus, de la dix-ſeptieme de Ludwicg, & de la quatrieme famille de notre premiere claſſe, à cauſe de ſa vertu emmenagogue.

La ſabine eſt inciſive, apéritive, diurétique, âcre & un des plus violens emmenagogues; on ne doit l'employer dans cette derniere qualité qu'avec beaucoup de circonſpection, & uniquement dans les cas d'inertie & d'affaiſſement, qui demandent des irritans âcres. Tout le monde ſçait que la ſabine, priſe inconſidérément, occaſionne ſouvent des hémorragies de matrice, pour la plûpart funeſtes : on ne peut être aſſez réſervé ſur l'uſage qu'on en pourroit faire dans la vue d'accélérer un accouchement trop lent, de faciliter la ſortie du placenta, & de rétablir les lochies ſupprimées; ces remedes ſtimulans, & principale-

ment la ſabine, ſont pour-lors contr'indiqués.

Le docteur Walterus rapporte, qu'une Sage-femme ignorante voulant ſe ſervir de ſabine pour hâter les accouchemens laborieux, fit périr miſérablement en très-peu de tems, trois jeunes femmes avec leurs enfans: ce qui doit intimider les filles ou femmes qui ſont aſſez malheureuſes d'uſer de cette plante pour ſe procurer l'avortement; car, le plus ſouvent, elles riſquent leur vie avec celle de leur enfant.

Pluſieurs perſonnes diſputent à la ſabine une vertu emmenagogue, parce qu'elle n'a pas toujours produit, dans tous les ſujets, le ſuccès qu'on en attendoit; cette raiſon paroît bien peu fondée, on ne doit jamais décider contre la propriété reconnue d'une plante par quelques exceptions particulieres, il ſe trouve des tempéramens tellement conſtitués, qu'ils réſiſtent à la vertu de certains remedes, tandis que d'autres en reſſentent de très-puiſſans effets.

Pour convaincre ces prétendus praticiens de nos jours, qui dépeuplent malheureuſement la Province par des remedes trop violens, & ſouvent mal adminiſtrés, ils n'ont qu'à ouvrir les auteurs, ils les verront tous réunis à regarder la ſabine comme un des plus puiſſans & des plus dangereux emmenagogues.

La ſabine, dit Dalechamp, à raiſon de la ſubtilité de ſes parties, provoque les fleurs des femmes, autant que quelque choſe que ce ſoit, & fait piſſer le ſang, elle tue le fruit au ventre de la mere & le fait ſortir quand il eſt mort.

Le continuateur de Geoffroy, dans ſa matiere médicale, s'explique à peu près de même : la ſabine, priſe intérieurement, excite les mois aux femmes & hâte la ſortie de l'enfant & de l'arriere-faix ; mais elle les excite avec tant de violence, qu'il ſuffit quelquefois d'en mettre dans la chauſſure pour ſe procurer les regles ; elle peut faire ſortir le fœtus

de la matrice. Les femmes ou filles qui ſont aſſez malheureuſes pour uſer de ce remede, afin de ſe procurer l'avortement, périſſent quelquefois par une hémorragie qui tue la mere avec l'enfant; on en a que trop d'exemples.

Lobel, pag. 627, dit, mot à mot la même choſe que Dalechamp. M. Jannes, dans ſon dictionnaire de médecine, tom. V, rapporte que la ſabine eſt chaude, ſeche, apéritive, atténuante, propre pour exciter les regles & hâter la ſortie du fœtus. Elle eſt fort inciſive, aſſure l'Emery, dans ſon dictionnaire des drogues, apéritive, atténuante, pénétrante; elle excite les mois aux femmes, elle hâte l'accouchement & la ſortie de l'arriere-faix.

Chomel eſt auſſi du même ſentiment: cette plante pouſſe, ſelon lui, les mois avec violence, on s'en ſert pour aider l'accouchement laborieux, pour les vuidanges & pour faire ſortir le fœtus, lorſqu'il eſt mort dans le ventre de ſa

mere. Les femmes ou filles qui ſont aſſez malheureuſes d'uſer de ce remede pour ſe procurer l'avortement, n'y réuſſiſſent pas toujours, & riſquent leur vie avec celle de leur enfant.

Sabina acris eſt, dit Fernel, *& valde digerens, menſes ut ſi quid aliud provocat, fœtum etiam viventem enecat & mortuum ejicit.* Schroder parle dans les mêmes termes : *Uſus præcipuus in menſibus fortiter ciendis, fœtu ejiciendo, urinâ pellendâ, aſthmate medendo.*

Le ſavinier, ſelon Tavury, dans ſon traité des médicamens, contient beaucoup d'huile âcre & quelques ſels volatils; c'eſt peut-être pourquoi cet arbriſſeau eſt toujours verd : ſa décoction fait venir les mois, pouſſe le fœtus hors de la matrice; auſſi doit-on être fort circonſpect dans ſon uſage.

Mauve, dans ſon apparat de médecine, expoſe la même choſe : la ſabine provoque les mois & fait uriner juſqu'au ſang, elle fait mourir l'enfant au

ventre de ſa mere & le jette hors enſuite, &c.

Ecoutons Hermann dans ſa matiere médicinale : *Salia volatilia, oleoſa fixis juncta, incluſa habet reſinæ, hinc vermes, urinam, præcipue vero menſes & fœtum promovet.*

Bœcler, ſon Commentateur, ajoute : *Ob vim promovendi & enecandi partum ſuſpectis mulierculis nunquam dari debet.*

Cartheuſer s'explique en termes pareils : *Adeoque contra ſterilitatem & fluorem album, nec minus ad calculum, urinam, fluxum menſtruum & fœtum mortuum pellendum adhibetur.*

Bœrrhave, l'Hypocrate du ſiecle, lui attribue la même vertu : *Per hanc plantam ſcortæ latentes, fœtus clam expellunt, & habetur inter optima emmenagogua, &c.*

Daleus, dans ſa pharmacologie, aſſure que la principale vertu de la ſabine eſt de procurer violemment les mois & l'avortement.

Manget, dans ſa bibliotheque, ne parle de la ſabine que comme d'une plante extrémement connue à cauſe de ſa vertu emmenagogue : *Partum quoque viventem interficit ſabina & fœtum mortuum ejicit : certe hoc nomine nimis nota eſt, ejuſque uſus frequentatus faminis inhoneſtis & meretricibus, &c.*

Cette plante eſt défendue dans la pharmacopée de Virtemberg : *Ob vim menſes ciendi, ſuſpectis mulierculis nunquam dari debet.*

On voit, dans la pharmacopée de Quency, que la ſabine agit avec force ſur la matrice, & que, par cette raiſon, elle a été employée par de méchantes perſonnes pour procurer l'avortement.

On lit dans l'hiſtoire des plantes, ſuivant l'ordre de Gaſpard Bauhin, que les feuilles de la ſabine, bûes dans du vin, provoquent l'urine & même le ſang, elles font mourir les enfans dans le ventre & excitent fortement les mois.

Juncker, dans ſa thérapeutique, ex-

plique nettement ſa penſée : *Duplex habetur foliis vel tamariſci vel cupreſſi, at multis, quæ reſolvente acri diureticâ & humores graviter verſus uterum pellente poteſtate inſtructa ſunt, præpollet, ideoque ut infame ac deteſtabile ſcortorum refugium eſt ; ſic prudenter adhiberi convenit.*

Ettmuller s'énonce auſſi de la même façon : *Inter emmenagoga abortum, ſecundinas ac molam ejicientia, ac lochia ſtimulantia : caveant ergo ſabinam gravidæ, quoniam fœtum ſolet interimere, & periculoſiſſima eſt, enecare fœtum ſine periculo matris.*

Après de pareils témoignages, peut-on douter de la violence de la ſabine ? oſera-on encore la preſcrire ſans aucune précaution ? ſera-t-elle encore adminiſtrée par des mains impures & indignes d'offrir leur encens dans le ſanctuaire du temple majeſtueux d'Apollon ? Non, dorénavant le Magiſtrat s'oppoſera contre de pareils abus, & l'uſage n'en ſera confié qu'à des perſonnes ſages & prudentes.

Les feuilles de la ſabine ſe preſcrivent en infuſion juſqu'à une demi-once, & en ſubſtance ou en poudre juſqu'à un gros dans du vin blanc.

On ordonne cette plante comme vermifuge; le ſuc de ſes feuilles, mêlé avec du lait & corrigé par un peu de ſucre, eſt très-vanté par M. Rai contre les vers, on en donne de tems en tems par cuillerée aux enfans attaqués de cette maladie.

On tire de cette plante une eau & une huile diſtillées. L'eau diſtillée ſe preſcrit depuis une demi-once juſqu'à deux dans des potions emmenagogues & vermifuges; on la recommande auſſi contre le vertige. Pluſieurs employent cette eau comme déterſive, pour emporter les taches du viſage & pour éclaircir le teint. L'huile diſtillée de ſabine ne s'ordonne qu'à la doſe de quelques gouttes, qu'on incorpore avec du ſucre pulvériſé, & qu'on délaye enſuite dans des juleps emmenagogues ou vermifuges.

La ſabine s'employe auſſi extérieurement, on s'en ſert avec ſuccès, bouilli dans du vinaigre, pour la réſolution des loupes. Un cataplaſme fort vanté par Boerrhave, contre l'anchyloſe & la galle de la tête des enfans, eſt celui qu'on fait avec les feuilles de ſabine pilées, & incorporées avec de l'huile d'olive & du ſel. Les villageois font uſage de ce cataplaſme pour réſoudre les tumeurs des chevaux & des brebis. Quelques perſonnes pilent les feuilles de ſabine avec le miel, & les appliquent ſur le nombril des enfans qui ont des vers. La poudre ſeche de ſabine eſt un grand déterſif.

Les feuilles de cette plante entrent dans l'eau hyſtérique, les trochiſques hiſtériques, le ſyrop d'armoiſe & l'onguent de mars de la pharmacopée de Paris. La même pharmacopée employe ſes ſommités dans la poudre d'acier, & ſon huile diſtillée dans le baume hyſtérique & l'eſſence anti-hyſtérique. La

pharmacopée de Londres prépare un extrait avec les feuilles de la même plante.

Prenez des feuilles de ſabine ſechées & réduites en poudre un demi-gros, de la canelle, de la myrrhe & de l'*aſſa fœtida*, de chacune dix grains, avec une ſuffiſante quantité de conſerve de fleurs de ſoucy; faites un bol que vous preſcrirez lorſqu'il s'agira d'expulſer l'enfant mort de la matrice.

Prenez des racines de fenouil, d'ache & d'aſperges, de chacune une demi-once, des feuilles de ſabine, de pimprenelle, d'armoiſe & de céterach, de chacune une poignée; faites cuire le tout dans de l'eau de fontaine, pour un apozeme que vous clarifierez avec deux gros de canelle & un ſcrupule de ſafran: vous partagerez le tout en quatre doſes, que vous ordonnerez en cas de ſuppreſſion.

Prenez de la racine de bryone blanche deux onces, de l'ariſtoloche ronde une once, des feuilles de rhue récentes & de ſabine, de chacune une poignée,

des fleurs de tanaiſie, de camomille & de matricaire, de chacune une once, des oignons frais ſix onces; mettez le tout en digeſtion pendant une demi-heure dans un vaiſſeau bien bouché, & rempli de trois pintes d'eau bouillante: faites bouillir le tout & en exprimez le ſuc. Prenez quinze onces de ce ſuc & une demi-once de farine de lin, faites-le bouillir, & lorſque votre décoction ſera refroidie, ajoutez de l'eſprit de vin thériacal deux onces & du ſel ammoniac une once: faites une fomentation pour les contuſions.

Les maréchaux font ſouvent uſage de la ſabine dans les maladies des chevaux.

DISSERTATION XXV.

Du Safran.

Et Crocon in parvos verſum cum Smilace flore prater eo. (Ovid. Metam. Lib. IV.)

LE ſafran eſt une plante dont la racine eſt tubereuſe, charnue, de la groſſeur d'une aveline, & quelquefois d'une noix, blanche, douce, double, dont la ſupérieure eſt plus petite, & l'inférieure plus groſſe & chevelue, couvertes l'une & l'autre de tuniques arides & rouſſeâtres. Cette racine donne pluſieurs feuilles longues de ſix, ſept & huit pouces, très-étroites & d'un verd-foncé, du milieu deſquelles s'éleve une tige courte, qui ſoutient une fleur liliacée, d'une ſeule piece, & d'une couleur qui approche du gris de lin, fiſtuleuſe par ſa partie

inférieure & évaſée à ſa partie ſupérieure, partagée en ſix ſegmens arrondis. On remarque au milieu de cette fleur trois étamines, dont les ſommets ſont jaunâtres, & un pyſtile blanchâtre, qui ſe diviſe en trois branches d'un rouge-foncé. Ces trois branches s'élargiſſent à leurs extrémités ſupérieures, & ſont découpées en maniere de crête; ce ſont ces productions ou ces allongemens du pyſtile auxquelles on donne proprement le nom de ſafran. Lorſque la fleur eſt paſſée, il lui ſuccéde un fruit oblong à trois angles, partagé en trois loges, qui contiennent des ſemences arrondies.

Cette plante ſe nomme *crocus ſativus. Pin. 65. Crocus, Dod. 213. 7. B. 2. 627. Raii hiſt. 1176. Crocon, Matth. Camer. Crocus verus ſativus autumnalis, Park. Raii hiſt. 1176. Saffron, Angl. Croco, Ital. Saffran, Germ.*

Le ſafran ſe plaît dans la plûpart des pays, ſoit chauds ſoit froids; on le cultive en Alſace, frontiere de la Lorraine,

& il réuſſiroit très-bien dans cette Province ſi on l'y vouloit cultiver, il deviendroit même une branche de commerce aſſez conſidérable, ainſi que nous le ferons voir.

On cultive néanmoins dans les jardins de la Lorraine deux autres eſpeces de ſafran, dont l'un ſe nomme, ſuivant Tournefort, *crocus vernus latifolius flavus, flore majore.* Et l'autre eſt ſurnommé par Cluſius, *crocus vernus maſiacus ſecundus.* Ce dernier eſt plutôt une variété qu'une eſpece; ils fleuriſſent l'un & l'autre au printems. Leurs racines ſont compoſées de deux bulbes poſées l'une ſur l'autre; elles fourniſſent ſept ou huit feuilles étroites, pointues, de la longueur de la main, rayées par-deſſus d'une ligne blanche, enveloppées, depuis la racine juſques hors de terre, d'une eſpece de graine membraneuſe; du milieu deſquelles s'élevent une ou pluſieurs fleurs, compoſée ordinairement de ſix pétales jaunes, ſafrannés, quelquefois d'un

blanc-lavé, qui contiennent dans leur milieu ſix étamines de même couleur; cette fleur ſe flétrit d'abord & ne laiſſe aucun fruit.

La fable rapporte qu'on a donné au ſafran le nom de *crocus*, parce que le jeune homme Crocus fut changé dans cette fleur, à cauſe de ſon amour éperdu pour Smilax, ainſi qu'il eſt rapporté dans l'épigraphe que nous avons mis à la tête de cette diſſertation.

Galien raconte cette métamorphoſe différemment; le jeune Crocus jouant au palet avec Mercure, reçut un coup de palet ſur la tête, dont il eſt mort; le ſang qui coula de ſa bleſſure produiſit du ſafran, d'où on a nommé le ſafran *crocus*. Toutes ces étymologies ſont fabuleuſes, nous penſons que le mot, *crocus*, vient du grec, κρόκη, qui veut dire filet ou filaſſe, auſſi appelle-t-on en grec les filets jaunes du ſafran κροκίδες.

Tournefort a rangée cette plante dans ſa neuvieme claſſe, Linnæus dans ſa troiſieme,

ſieme, Ludwicg dans ſa premiere, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe, à cauſe de ſa grande vertu emmenagogue.

Le ſafran eſt d'un très-grand rapport, on s'en ſert non-ſeulement en médecine, mais auſſi dans les arts & métiers; il eſt ſurprenant qu'on ne s'attache pas à le multiplier en Lorraine, où il viendroit parfaitement : pour y engager les Agriculteurs, nous allons rapporter la maniere de le cultiver & d'en faire la recolte.

Le ſafran demande une terre légere, expoſée au ſoleil, épierrée avec ſoin & bien labourée; il ſe plaît ſur-tout dans les terres où l'on a ſemé des oignons. Après avoir diſpoſé la terre par un labour, & l'avoir rendue auſſi meuble qu'elle puiſſe l'être, on plante, par un beau jour, aux mois de mai, de juin, quelquefois même d'août, les oignons de ſafran en ligne directe, à quatre doigts de diſtance l'un de l'autre; on

couvre enſuite de terre le trou où on les a placés, & qui doit être profond de trois doigts, on répand quelques feuilles & quelques branchages par-deſſus, pour les garantir de la trop grande ardeur du ſoleil ; il faut auſſi les arroſer pendant les chaleurs de l'été, & les ſarcler pluſieurs fois ; au bout de la premiere année il ne paroit que de l'herbe, & la fleur ne ſe montre qu'à la ſeconde ſur la fin de ſeptembre. Un mois avant que cette plante fleuriſſe, il faut avoir ſoin de parer la ſafranniere, qui eſt le nom qu'on donne vulgairement à l'endroit deſtiné pour la plantation du ſafran.

Pour parer une ſafranniere, il faut ôter toute l'herbe qui eſt ſur terre, piétiner bien cette terre, en unir la ſurface comme une aire à battre du bled, & la recouvrir de brouſſailles, afin que le ſoleil n'altere point le ſafran ; plus on foule la terre, plus le ſafran vient beau. Il faut néanmoins s'en abſtenir lorſque la

terre eſt trop humide & que la fleur paroît ; à l'approche de l'automne on enlevera avec des rateaux toutes les brouſſailles, afin de faire place au ſafran qui paroît dans ce tems : c'eſt alors qu'on en fait la recolte.

Cette recolte conſiſte à ſéparer du reſte de la fleur le pyſtile, qui ſe diviſe, ainſi que nous l'avons dit, en trois branches, d'un-rouge foncé, s'élargiſſant dans leurs parties ſupérieures, & découpées en maniere de crête. Chaque fleur ne dure que vingt quatre heures, & l'oignon en reproduit auſſi-tôt une nouvelle ; dès qu'on s'apperçoit que ces fleurs s'épanouiſſent, il faut les cueillir le matin au lever du ſoleil, & jamais l'après midi : on les met dans un panier garni de linges ou de papier propre, & on les porte chez ſoi pour les éplucher le plutôt que faire ſe peut.

Pour ce faire, on les jette ſur une grande table, on les ouvre ſi elles ne le ſont pas ; on en tire proprement le pyſ-

tile, qui eſt la principale partie de la plante, connue dans les boutiques ſous le nom de ſafran, on le met à part, on le fait enſuite ſecher dans un tamis ſur de la cendre chaude, ayant ſoin de le remuer de tems en tems; pluſieurs y ajoutent de l'huile pour lui donner du luſtre : quand le ſafran eſt ſec, on le renferme proprement & artiſtement dans des boëtes, qu'il faut avoir ſoin de placer dans un endroit ſec. Le ſafran le plus eſtimé, eſt celui qui eſt gras, fléxible, qui tache les mains lorſqu'on le froiſſe, d'une belle couleur rouge-foncé & d'une odeur forte; celui qui eſt trop humide & trop ſec, dont l'odeur & la ſaveur ſont foibles, & la couleur pâle ou tirant ſur le noir, eſt univerſellement mépriſé.

Comme le ſafran refleurit de jour à autre, & que ſes fleurs ſe ſuccédent, la recolte dure près d'un mois; ce qui fait qu'on a le tems de tout cueillir, quelqu'étendue que ſoit la ſafranniere. Il ne faut pas cependant ménager la dépenſe

pour les journaliers, plus on en a, moins on court riſque de perdre le profit de la fleur ; car elle eſt ſujette à pourrir pour peu qu'on la garde.

Les fleurs ne ſont pas plutôt paſſées qu'elles ſont remplacées par des feuilles qui durent pendant tout l'hyver, & ne flétriſſent qu'au printems, lors des grandes chaleurs.

On donne ordinairement trois labours par an à une ſafranniere : le premier en plantant le ſafran, ou s'il eſt déja planté, au printems lorſque les feuilles tombent ; le ſecond ſur la fin de juillet, & le troiſieme ſur la fin d'août. Il faut prendre garde de ne pas offenſer les oignons en labourant, & choiſir toujours un beau tems pour les labours ; on parvient par ce moyen à ménager une ſafranniere pendant trois ans dans toute ſa force. Lorſqu'elle aura produit pendant ce tems, on levera hors de terre les oignons & les cayeux qu'ils ont produit, pour les planter ailleurs ; auſſi-tôt qu'ils ſont ar-

rachés, il faut les mettre à l'ombre dans un lieu ſec, ſans néanmoins les couvrir de terre, afin qu'ils mûriſſent davantage : on les conſerve ainſi depuis la fin d'octobre, qui eſt le tems propre à les arracher, juſqu'au mois de mai ou de juin, dans leſquels on les replante. Il faut éviter de ne les pas remettre dans la terre d'où on les a tirés, parce qu'elle eſt épuiſée.

La maladie propre au ſafran eſt une petite plante paraſite, qui s'établit ſur ſon oignon, s'y nourrit, & le fait mourir enſuite ; elle s'attache inſenſiblement aux oignons voiſins & infecte toute la ſafranniere : le ſeul remede qu'on y puiſſe apporter, eſt de bien labourer & ſarcler la ſafranniere & de replanter ſouvent les oignons.

Suivant M. Baumé, le ſafran eſt compoſé de molécules huileuſes & ſpiritueuſes très-mobiles, mais il eſt difficile de déterminer ſi cette ſubſtance tient plus de la nature gommeuſe que de la réſi-

neuſe ; ces deux principes paroiſſent s'y trouver dans une telle proportion, que les menſtrues aqueux & les ſpiritueux agiſſent également ſur le ſafran ; ce qui paroît facile à prouver, puiſque la teinture qu'on en obtient, ſoit par l'eau, ſoit par l'eſprit de vin, eſt également chargée de la couleur & de l'odeur du ſafran : néanmoins on pourroit dire que le ſafran tient plus de la nature gommeuſe que de la réſineuſe, puiſque l'æther, continue le même auteur, n'en tire qu'une légere couleur ambrée, & que cette liqueur précipite, ſous la forme d'une matiere gommeuſe liquide, la teinture de ſafran faite par l'eſprit de vin. L'odeur du ſafran eſt des plus pénétrantes & très-aromatique, elle enyvre même très-ſouvent : c'eſt ce qu'on remarque dans les perſonnes qui ſont chargées d'en faire la recolte. Pour ce qui eſt de ſa ſaveur, elle eſt âcre, ſubtile, & laiſſe ſur la langue une impreſſion particuliere, & qui ſeroit fort difficile de définir.

Pluſieurs peuples ſe ſervent du ſafran pour aſſaiſonner les viandes. Les Juifs de ce pays ſont en uſage de l'employer dans tous leurs alimens. Pluſieurs Médecins le regardent comme le roi des végétaux, & l'appellent la panacée végétale, à cauſe de ſes excellentes vertus; & en effet, il mérite d'être rangé parmi les remedes calmans, anti-ſpaſmodiques, carminatifs, cordiaux, ſtomachiques & emmenagogues; les obſervations qu'on a faites ſur le ſafran, démontrent qu'il a acquis à juſte titre toutes ces qualités.

Le ſafran eſt un des plus grands calmans, il agit à peu près de même que les narcotiques, pour appaiſer les mouvemens anti-ſpaſmodiques; mais il faut beaucoup de prudence dans celui qui le preſcrit: car l'eſpece d'yvreſſe qu'il cauſe, ainſi que nous l'avons déja dit plus haut, peut cauſer des accidens funeſtes, & à peu près ſemblables à ceux de l'*opium*.

Les anciens prétendent que le ſafran eſt l'ennemi de la triſteſſe, qu'il occa-

ſionne même quelquefois une ſi grande joie, qu'elle dégénere ſouvent en ris immodéré, ſur-tout ſi on prend cette ſubſtance à doſe trop forte.

M. Boerrhave eſt du même ſentiment que les anciens, il aſſure que l'extrait de ſafran produit cet effet : nous ne pouvons pas aſſurer ce fait ; on n'apperçoit rien dans l'uſage ordinaire qui puiſſe faire ſoupçonner cette propriété.

C'eſt ici le lieu de rapporter le ſentiment des auteurs, ſur le danger qu'il y a de le preſcrire à trop forte doſe.

Galien aſſure que la ſeule odeur du ſafran fait mal à la tête ; il range même ce remede parmi ceux qui troublent l'eſprit. Il ajoute dans ſon cinquieme livre des ſimples, que le ſafran, pris en trop grande quantité, ne fait pas ſeulement perdre l'eſprit, mais qu'il eſt un vrai poiſon & qu'il cauſe même la mort.

Jean Michaelis dit que pluſieurs ſont tombés dans l'yvreſſe par l'odeur trop forte du ſafran, ou pour en avoir fait trop d'uſage.

Borelli rapporte qu'un Domeſtique d'un riche Marchand, qui avoit l'habitude de s'endormir auprès d'un magaſin de ſafran, en avoit contracté un ſi grand mal de tête & une ſi grande foibleſſe de cœur, qu'il auroit regardé la mort comme préférable à une vie auſſi languiſſante.

La Coſte raconte que pluſieurs femmes moururent pour avoir fait uſage de petit ſac de ſafran en forme d'oreiller.

Emmanuel Konig, Profeſſeur de médecine à Baſle, rapporte une obſervation qui pourroit confirmer le ſentiment des anciens & de Boerrhave, ſur la propriété qu'ils attribuent au ſafran d'exciter des ris immodérés; il dit que quelques citoyens de la ville de Baſle, furent attaqués d'un ris exceſſif & involontaire, pour avoir fait uſage d'une trop grande doſe de ſafran mêlé avec du vin.

Amatus Luſitanus fait mention d'un pareil fait : un Parfumeur, dit-il, fit de

ſi grands éclats de rire, que peu s'en fallut qu'il n'en mourut, pour avoir mangé de la viande qu'il avoit aſſaiſonnée de trop de ſafran.

Simon Pauli aſſure qu'une fille fut affligée pendant toute ſa vie de continuelles douleurs de tête, pour avoir uſé du ſafran pendant longtems.

De toutes ces obſervations, on peut conclure qu'il faut être fort circonſpect ſur l'uſage du ſafran, & qu'il ne doit être employé que par des perſonnes prudentes & des gens de l'art : la doſe en ſubſtance eſt depuis deux, trois, quatre grains juſqu'à dix ou douze, & même quelquefois juſqu'à un ſcrupule; on augmente cette doſe lorſqu'on preſcrit le ſafran en infuſion dans l'eau ou le vin.

Rien ne convient mieux dans les maladies d'eſtomac, qui proviennent d'une trop grande atonie, que le ſafran, en raiſon de ces principes actifs; la facilité qu'a cette ſubſtance de ſe mêler avec les liqueurs aqueuſes, la rend très-propre à

ſe porter dans les vaiſſeaux les plus déliés : c'eſt par cette raiſon qu'il communique ſon activité à l'*uterus*. Perſonne n'ignore que le ſafran eſt un des remedes le plus propre à ſolliciter les vaiſſeaux de la matrice & à faciliter l'éruption des menſtrues.

Pluſieurs femmes en uſent avec ſuccès, ſoit en ſubſtance, ſoit en infuſion théiforme, dans leurs tems critiques. M. Cartheuſer rapporte d'après le Docteur Ferdinand Hertodt une expérience ſinguliere, qui prouve la facilité qu'a le ſafran, de ſe porter dans les plus petits vaiſſeaux, & principalement dans ceux de la matrice; M. Hertodt mêla dans les alimens d'une chienne qui étoit pleine une certaine quantité de ſafran, il lui fit même prendre juſqu'à deux gros de cette ſubſtance ; les trois derniers jours qui précéderent celui où elle devoit mettre bas, il l'ouvrit, & trouva la liqueur de l'amnios teinte en jaune, la peau des petits chiens qui s'y trouverent étoit auſſi

teinte d'une couleur ſafrannée en pluſieurs endroits, le chyle qu'il trouva dans les vaiſſeaux lactés de cette chienne, avoit ſa blancheur ordinaire.

Amatus Luſitanus rapporte une obſervation qui a beaucoup de reſſemblance à l'expérience du Docteur Hertodt : une femme ayant beaucoup de difficulté d'accoucher, prit des emmenagogues, parmi leſquels ſe trouvoit le ſafran, elle accoucha auſſi-tôt de deux filles de couleur jaune ; cette couleur ſe diſſipa auſſi-tôt, en les lavant avec de l'eau chaude.

Puiſque le ſafran a une vertu emmenagogue, il faut bien ſe garder d'en preſcrire aux femmes enceintes. Je l'ai employé pluſieurs fois avec ſuccès dans le chloroſis & la ſuppreſſion de menſtrues ; je le faiſois incorporer dans les opiates apéritives & ſtomachiques, avec les préparations martiales. Le ſafran coupé menu, ſans être pilé, infuſé dans du bouillon ou quelqu'autre liqueur appropriée, n'eſt pas ſeulement bon pour pouſ-

ſer les mois, mais il convient auſſi dans les maladies des poumons : on le fait pour-lors infuſer dans du lait, à la doſe ſeulement de cinq ou ſix grains.

Riviere a néanmoins obſervé qu'il ne convenoit point dans le crachement de ſang des poumoniques, parce qu'il pourroit exciter une hémorragie dangereuſe, à cauſe de ſa trop grande activité. Le même auteur le preſcrit avec ſuccès aux aſthmatiques en ſubſtance, à la doſe d'un ſcrupule délayé dans du vin. Boyle le conſeille dans la même maladie en poudre ou en pilules, à la doſe de huit ou dix grains, avec un peu de ſyrop de violettes, le ſoir en ſe couchant.

M. Chomel aſſure avoir vu réuſſir, pour l'extinction de voix, le remede ſuivant : prenez une pincée de ſafran, faites-le bouillir dans un demi-ſeptier de lait, & donnez-le au malade auſſi chaud qu'il pourra le boire.

Toutes ces vertus pectorales qu'on a trouvées dans le ſafran, lui ont fait don-

net par plusieurs le surnom de l'ame des poumons. Le safran fait la principale base de l'élixir de propriété blanc de Garrus, ainsi nommé du nom de son inventeur. Cet élixir est un excellent remede pour les estomacs foibles & délicats, dont la digestion se fait lentement & avec peine, de même que dans les coliques venteuses & les indigestions : il faut prendre garde, en prescrivant ce remede, au tempérament du malade ; car il échauffe beaucoup.

On prescrit aussi la teinture de safran, & quelquefois même son extrait ; la pharmacopée de Paris en rapporte les procédés : la dose de la teinture est depuis quatre gouttes jusqu'à vingt, & celle de l'extrait est depuis deux grains jusqu'à dix. Jacques Bontius, dans son traité de la médecine des Indiens, recommande cet extrait comme un excellent spécifique dans la dyssenterie.

On employe encore le safran à l'extérieur, comme discussif & résolutif, on

s'en ſert ſur-tout dans les collyres, qu'on preſcrit dans les petites véroles, pour empêcher l'impreſſion que la matiere varioleuſe peut faire ſur les yeux; ces collyres ſe font avec une légere teinture de ſafran, l'eau de roſe & l'eau de plantain. On fait auſſi entrer le ſafran dans les cataplaſmes réſolutifs, qu'on fait avec le lait & la mie de pain, & qu'on applique ſur les tumeurs pour en appaiſer l'inflammation. L'application extérieure du ſafran, n'eſt pas moins dénuée de danger que l'intérieure, & on ne doit s'en ſervir qu'avec précaution. C. Hoffman conſeille de ne pas ſe ſervir de l'emplâtre *oxy-croceum* dans les fractures, lorſqu'on craint encore la fluxion, parce que l'expérience a appris que cet emplâtre cauſoit ſouvent de grands maux, à cauſe du ſafran qui y entre. Simon Pauli confirme ce fait par ſa propre expérience : prenez ſafran en poudre, myrrhe, de chacun quinze grains, aloës un ſcrupule, faites un bol

avec

avec le ſyrop d'armoiſe pour rappeller les regles.

Prenez cloportes trois gros, gomme ammoniaque purifiée un gros & demi, fleurs de benjoin un gros, ſafran, baume de Pérou, de chacun quinze grains, baume de ſouffre une ſuffiſante quantité; faites une maſſe de pilules, connues ſous le nom de pilules balſamiques de Morton : la doſe eſt de dix-huit grains trois fois le jour, dans la toux chronique, écrouelleuſe & phytiſique.

Prenez ſafran de mars apéritif trois gros, extrait de fumeterre & de petite centaurée, ſel d'abſynthe, yeux d'écréviſſe, de chacun deux gros, ſafran oriental un ſcrupule; faites du tout une opiate avec une ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines apéritives, qu'on prendra tous les matins à la doſe d'un gros dans le chloroſis, la ſuppreſſion de menſtrues, & dans les maladies d'atonie de l'eſtomac.

La pharmacopée de Londres fait en-

trer le ſafran dans la thériaque & le mitridate, dans le vin qui porte ſon nom, dans le vin aloëtique alkalin, dans la teinture de rhubarbe vineuſe & dans la ſpiritueuſe, dans l'élixir d'aloës, dans le ſyrop qui porte ſon nom, dans les pilules de rufus, dans celles de ſtirax & dans la confection cardiaque.

La pharmacopée de Paris fait avec le ſafran une teinture, ainſi que nous l'avons déja dit, & une huile par infuſion & par coction; elle l'employe auſſi dans ſon eau générale, prophylactique, hyſtérique, dans ſa teinture ſtomachique amere, dans ſon ſyrop de *ros ſolis* compoſé, dans ſon élixir de propriété & cordial, dans ſon *laudanum* liquide, dans ſon collyre roboratif, dans ſa confection d'hyacinthe, dans ſes trochiſcs de cypres, d'hédicrois, de karabé & de myrrhe, dans ſes pilules de rufus, balſamiques de Morton, de Beccher, de cynogloſſe, de ſtyrax & d'ancholie, dans ſa poudre réjouiſſante, dans ſon *philonium* romain,

dans ſa confection hamech, dans ſa thériaque céleſte, dans ſon mitridate, dans ſon orviétan, dans ſon bénédicte laxative, dans ſon *hiera picra*, dans ſon ſucre d'orge, ſon baume hypnotique, ſon huile compoſée de ſcorpions, ſon onguent hémorroidal, ſon emplâtre de grenouilles, de mucilage & de mélilot compoſé, de même que dans l'emplâtre *ocycroceum*. La teinture de ſafran entre dans le ſyrop helléboriſé de pommes & dans le loch verd.

Les Peintres ſe ſervent du ſafran pour faire un très-beau jaune, qu'ils employent dans les mignatures. Les Teinturiers en font auſſi uſage pour teindre les étoffes.

DISSERTATION XXVI.

Du Soleil, ou Couronne ſolaire.

Horti academio inſtituuntur, ad quorum plantationem varii generis vegetabilia ex univerſo orbe colligi ſolent; ut hac ratione veluti in parvo mundo majorem intueamur.

(Lin. in orat.)

LA couronne ſolaire eſt une plante annuelle, qui s'éleve ordinairement à la hauteur de cinq pieds, & quelquefois même juſqu'à huit. Sa tige eſt ronde, velue, groſſe comme le bras, accompagnée de feuilles amples & larges, comme celles de la bardane, rudes au toucher, dentelées ſur leurs bords, faites en forme de cœur. Il naît au ſommet de la tige une fleur jaune, grande, radiée, ſoutenue par un calice vert, dont les feuilles ſont oblongues, pointues,

recourbées & ſouvent roulées en maniere de cornet. Le diſque de cette fleur eſt couronné de pluſieurs pétales jaunes, qui environnent une quantité de fleurons, ou tuyaux oblongs, diviſés par le haut en cinq parties, contenant chacun dans leur milieu des étamines & un pyſtile, qui ſe change dans la ſuite en un fruit oblong, blanchâtre, applati, bon à manger; on a compté juſqu'à quatre mille ſemences ſur un même pied. La fleur de cette plante paroît vers la fin de l'été, ſon fruit eſt mûr en automne.

La couronne ſolaire ſe nomme en botanique, *corona ſolis. Tab. 763. Tour. 489. Solis flos peruvianus, Suvert. 25. p. 2. Flos ſolis major, Eyſt. Solis flos peruvianus ſive indianus, Lob. Ob. 322. Flos ſolis gigantea, corona regia, crater jovis, amoris turba, Trag. Herba ſolis Monard. Flos à ſole dictus acoſta, helenium indicum maximum. Phyt. 541. Pin. 276. Helianthemum peruvianum. Cam. Chryſanthemum peruvianum. Pempt.*

264. Helianthus. Linn. Gen. Plant. 802.

Cette plante eſt nommée *corona ſolis*, parce que ſa fleur a la figure d'une couronne, & qu'elle eſt preſque toujours tournée du côté du ſoleil; la raiſon eſt que la partie de cette plante qui eſt expoſée au ſoleil s'échauffe, l'humidité qui s'y trouve s'en évapore, les fibres ſe reſſerrent, deviennent plus courtes & font pancher la fleur de ce côté; d'où lui vient auſſi le ſurnom de tourneſol.

Le tourneſol vient originairement du Pérou, d'où on l'a apporté dans ce pays, il y eſt actuellement ſi commun, qu'on peut le regarder comme naturaliſé; on en décore les plate-bandes des grands boſquets, dont il fait pendant l'automne le plus bel ornement; il n'exige pas grande culture, on le ſeme ſur couche, & quand il eſt aſſez fort on le replante à demeure.

Cette plante fait partie de la quatorzieme claſſe de Tournefort, de la dix-

neuvieme de Linnæus, & de la quatrieme famille de notre premiere claſſe. Elle contient, ſuivant l'analyſe chymique, beaucoup d'huile & de phlegme, & une médiocre quantité de ſel; ſes ſemences ou ſon fruit eſt très-nourriſſant, reſtaurant & aſſez agréable au goût. Dans la Virginie l'on fait avec ce fruit du pain & de la bouillie pour les enfans, on y mange auſſi en ſalade les pédicules des feuilles de cette plante, lorſqu'ils ſont tendres, après les avoir fait cuire & tremper dans de l'huile.

La fleur de tourneſol eſt toujours chargée de roſée, même pendant les plus grandes chaleurs; on attribue à cette roſée une vertu vulnéraire, c'eſt pour cette raiſon qu'on la conſeille extérieurement pour les plaies, les ulceres, les cancers & la morſure des bêtes vénimeuſes: on la recommande auſſi intérieurement pour la palpitation, la migraine, l'épilepſie & les maux de tête. Pluſieurs auteurs aſſurent que toute la

plante eſt emmenagogue; c'eſt la raiſon pour laquelle nous l'avons placée dans cette claſſe; mais cette vertu n'eſt pas bien conſtatée. On tire des ſemences une huile, qui eſt d'un grand uſage en l'œconomie champêtre, tant pour brûler que pour peindre.

On cultive encore dans la Lorraine de quatre autres eſpeces de tourneſol, dont une ſeule eſt d'uſage, & dont nous rapporterons ici les propriétés : c'eſt la poire de terre, ou patate.

Les tiges de cette plante s'élevent à la hauteur de neuf ou dix pieds, rondes, velues, rameuſes, moëlleuſes, aſſez rudes au toucher, groſſes vers le bas, garnies de feuilles liſſes, vertes, oblongues, pointues, crenelées ſur les bords, les unes larges & longues comme la main, les autres plus ou moins grandes. Ses fleurs naiſſent aux ſommités, elles ſont radiées & ſoutenues par un calice écailleux & velu; le diſque de ces fleurs eſt formé de pluſieurs fleurons jaunes

fort ſerrés, & la couronne de douze ou treize demi-fleurons rayés, pointues, de couleur d'or; quand ces fleurs ſont paſſées, ils leur ſuccédent des ſemences petites & oblongues. Les racines de la poire de terre ſont en grand nombre, en forme de tubercules charnues, inégales, rougeâtres, de différentes figures & de la groſſeur d'une pomme. Cette plante fleurit en octobre, elle ne demande pour toute culture qu'un ſimple labour au printems; quand on en a planté dans un endroit, on a peine à la détruire, tant elle ſe multiplie vîte.

On la nomme en botanique *helianthemum tuberoſum eſculentum. Offic. Corona ſolis parvo flore tuberosâ radice. Tour. 489. Flos ſolis forneſianus, ſive aſter peruvianus tuberoſus, Col. p. 2. 13.*

La poire de terre, ſuivant l'analyſe chymique, contient un ſel eſſentiel ſemblable au tartre, mêlé avec quelque portion de ſel ammoniacal, uni avec un ſouffre groſſier, beaucoup de terre &

de phlegme viſqueux. Son ſuc & ſa décoction rougiſſent le papier bleu.

Les patates ſont douces & agréables au goût, elles ſervent d'alimens, on les mange crues ou cuites; quand elles ſont cuites, elles ont la ſaveur des culs d'artichaut : on les fait ordinairement bouillir dans de l'eau, & on les aſſaiſonne avec du beurre, du ſel & du poivre; ou bien on les coupe par tranches, on les trempe dans une pâte molle, faite avec de l'eau & de la farine, & on les fait frire dans une poële avec du beurre ou de l'huile. Pluſieurs les mangent crues avec du ſel & du poivre; mais elles ſont fort difficiles à digérer.

On attribue à leurs racines une vertu déterſive, abſorbente, aſtringente & pectorale : on dit qu'elles excitent les vens.

DISSERTATION XXVII.

Du Soucy.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha.
(Virgil.)

LE ſoucy eſt une plante dont la racine eſt blanche & fibreuſe ; ſes tiges ſont grêles, vertes, rameuſes, hautes d'environ un pied & demi, cylindriques, velues & un peu gluantes ; elles ſont accompagnées de feuilles vertes, oblongues, inégales, arrondies à leur extrémité, attachées ſans queue & embraſſant la tige par leur baſe. Ses fleurs naiſſent au ſommet des rameaux, & ſont jaunes, dorées, radiées, arrondies, dont le diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons, partagés en cinq parties à leur ſommet, & la couronne de demi-fleurons crene-

lés au ſommet, portés ſur des embryons, & renfermés dans un calice velu, découpé en pluſieurs parties. Les embryons ſe changent en des capſules courbées, contenant chacune une ſemence longuette, de couleur blanche. Le ſoucy eſt viſqueux au toucher, & fleurit en tout tems.

On nomme cette plante, en termes botaniques, *calendula hortenſis*, *caltha vulgaris*, *Offic. Caltha vulgaris flore pallido. Pin. 275. Tour. 498. Caltha flore ſimplici. J. B. 3. 101. Calendula*, *Dod. Pempt. 254. Chryſanthemum & caltha poetarum*, *Lob. icon. 552. Caltha ſativa. Tab. Climenum Dioſc. Col. Garden marygolds*, *Angl. Calendola vel ſior rancio ortenſe*, *Ital. Ringel gold-blumen*, *Germ.* En françois, ſoucy des jardins.

On cultive ce ſoucy dans les jardins, on le multiplie de ſemences très-facilement; tout ce qu'il exige pour culture, c'eſt de le replanter au printems. Il fait la décoration des jardins, ſur-tout en

automne, lorſqu'il n'y a preſque plus de fleurs; car il ne diſcontinue de fleurir depuis le mois de mai, juſqu'aux premieres gelées d'octobre, & même de novembre.

On trouve auſſi dans les champs humides de la Lorraine, & ſur-tout dans les vignes, une autre eſpece de ſoucy, qu'on nomme ſoucy de vigne ou ſauvage, *caltha arvenſis. Pin. & Tour. Calendula arvenſis. Tab. icon. 335. Caltha minima. J. B. 3. p. 1. 103. Calendula circa monſpelium ſponte, Geſ. Hort. 251. Calendula ſeminibus radii cymbiformibus echinatis, diſci bicornibus. Hort. Cliff. 425. Flor. Suec. 712. Flor. Leyd. Prodr. 177.*

Les tiges de ſoucy champêtre s'étendent à la longueur d'environ trois pouces, elles ſont rondes, rameuſes, garnies de feuilles vertes, longuettes, pointues, attachées ſans queue, portant à chaque ſommité une fleur à fleurons & demi-fleurons jaunes, ſafrannés, diſpoſés

en rayons, contenus dans un calice verd; il leur ſuccéde dans la ſuite des capſules courbées, dans chacune deſquelles on trouve une ſemence oblongue; ſa racine eſt fibreuſe. Cette plante fleurit tous les mois de l'année.

Tournefort a rangé le ſoucy dans ſa quatorzieme claſſe, Linnæus dans ſa dix-neuvieme, Ludwicg dans ſa cinquieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Le ſoucy a été appellé *caltha*, comme diminutif de *calendula*, ou pour mieux dire, *calenda*; parce qu'il fleurit aux premiers jours des mois qu'on nomme calendes. Il a auſſi été appellé *chryſanthemum*, de deux mots grecs, χρυσὸς, *aurum*, or, & ἄνθος, *flos*, fleur, comme qui diroit fleur dorée, parce que la fleur du ſoucy eſt d'un jaune doré.

Cette plante, ſuivant l'analyſe chymique, contient beaucoup d'huile & de liqueur acide, & très-peu de ſel volatil & d'eſprit urineux.

Les fleurs de ſoucy ont, ſuivant l'obſervation de Pacheque, l'odeur du ſang menſtruel d'une bonne qualité; & les feuilles du ſauvage, ainſi que l'a remarqué Tournefort, ſont puantes, ameres & rougiſſent un peu le papier bleu: brûlées à la chandelle, elles font quelques détonations ſemblables à celles du nitre; ce qui ſemble prouver que le ſel naturel de la terre y eſt paſſé, preſque ſans autre changement que celui de s'être uni avec beaucoup de ſouffre puant & avec beaucoup de terre.

L'une & l'autre eſpeces ſont d'uſage en médecine, on préfere cependant le ſauvage.

Les fleurs de ſoucy ſont apéritives, toniques, diaphorétiques & emmenagogues. Fuchſe aſſure qu'étant priſes en infuſion dans du vin, elles provoquent les mois; ſelon le même auteur, le ſimple parfum de ces fleurs fait ſortir l'arriere-faix & blondir les cheveux. Quand on les ordonne intérieurement en infuſion,

en cas de ſuppreſſion de regles, ce n'eſt qu'à la doſe d'une once ou de deux dans du vin ou de l'eau ; ce qu'on ne fait que lorſque la ſuppreſſion de regles provient de trop d'atonie.

On preſcrit auſſi pour la même fin le ſuc de ces fleurs depuis une once juſqu'à quatre, & ſon extrait & ſa conſerve depuis un gros juſqu'à deux. Le ſuc ſe mêle quelquefois avec de la poudre de lombrics, imbibés auparavant de quelques gouttes d'eſprit de ſel ammoniac, à la doſe chacun d'une once.

Tournefort vante auſſi beaucoup toutes ces préparations pour la jauniſſe, la paralyſie, l'hydopoſie, la petite vérole, les fievres malignes & intermittentes, & ſur-tout pour les pâles couleurs. On fait, ſuivant le même auteur, manger en ſalade les feuilles & les fleurs de cette plante aux enfans qui ont des tumeurs ſcrophuleuſes.

L'Emery, dans ſon dictionnaire des drogues, dit que cette plante, priſe en ptiſanne

ptiſanne ou en ſyrop, excite la ſuppuration des ſcrophules & ſouvent les guérit, pourvu qu'on en uſe longtems.

Tragus recommande comme un excellent remede l'eau de ſoucy, pour guérir la rougeur & l'inflammation des yeux. Cæſalpin, qui l'ordonnoit dans les maladies contagieuſes, faiſoit ſeringuer le ſuc de ſoucy dans les oreilles pour en faire mourir les vers, & en faiſoit appliquer la poudre avec du coton ſur les dents, où l'on reſſentoit une grande douleur. Pour rappeller l'appétit, il conſeilloit l'uſage des fleurs de ſoucy en bouton, confites dans du vinaigre.

On applique à Paris les feuilles de cette plante ſur toutes ſortes de tumeurs & ſur les ulceres dont les bords ſont calleux; on les met auſſi ſur les cors aux pieds, ce qui n'empêche pas de marcher.

Suivant Ray, la décoction des fleurs de ſoucy dans du lait & de la bierre, eſt très en uſage en Angleterre, pour ſe

garantir de la petite vérole. Le même auteur prétend que rien n'eſt meilleur, pour ſe préſerver de la peſte, que de manger des fleurs de ſoucy avec de l'huile & du vinaigre, & qu'on s'en guérit en faiſant ſouvent uſage de la boiſſon chaude du ſuc de fleurs de ſoucy; quoiqu'il en ſoit, on recommande univerſellement, comme grand préſervatif pour la peſte, le vinaigre de ſoucy: on s'en rince la bouche tous les matins à jeun, on en avale enſuite une ou deux cuillerées.

Chomel rapporte, qu'une perſonne de foi lui a dit, qu'en frottant les verrues avec les fleurs de ſoucy, ou en les appliquant deſſus pendant cinq ou ſix jours, cela les emportoit. Valleriola fait, avec ces mêmes feuilles, un cataplaſme pour guérir le charbon. Camerarius aſſure que la ſemence de ſoucy eſt un vrai contrepoiſon. On preſcrit ordinairement l'extrait de ſoucy dans la plûpart des opiates apéritives, de même que ſon ſyrop.

Prenez ſuc de fleurs de ſoucy deux

onces, poudre de vers de terre un gros, ſel ammoniac douze grains ; faites une potion pour la jauniſſe.

Prenez extrait de ſoucy un gros, aloës douze grains, borax pulvériſé un ſcrupule, huile de canelle une goutte, ſyrop d'abſynthe une ſuffiſante quantité ; mêlez : faites un bol dans la ſuppreſſion.

La pharmacopée de Paris fait, avec les fleurs de ſoucy, une eau diſtillée, du vinaigre & de la conſerve. Elle employe ces mêmes fleurs dans l'eau impériale, générale & prophylactique, & ſes feuilles dans l'emplâtre *diabotanum.*

On ſe ſert du ſuc de ſoucy pour donner une couleur jaune au beurre, ce qui ne peut pas être nuiſible, puiſqu'on le rend par-là plus apéritif & plus ſain.

DISSERTATION XXVIII.

Du Stachys.

In ſcientiâ naturali principia veritatis obſervationibus confirmari debent. (Linnæus.)

LE ſtachis eſt une plante qui pouſſe une ou pluſieurs tiges à la hauteur d'environ un pied, blanchâtres, velues, quarrées, ayant à chaque nœud deux feuilles blanches, cotonneuſes, crenelées ſur leurs bords, un peu plus grandes que celles du marrube blanc. Ses fleurs naiſſent vers ſes ſommités & aux aiſſelles des feuilles; ce ſont des tuyaux purpurins, diviſés par le haut en deux levres, dont l'inférieure eſt ſubdiviſée en trois parties, ſoutenue par un calice partagé en quatre pointes, contenant en ſon fond quatre petits boutons, qui, dans la ſuite,

ſe changent en autant de ſemences preſque rondes.

Les Botaniſtes le nomment *ſtachys, Fuchſ. Dod. Gal. Lugd. Tab. 7. B. 3. p. 2. 319. Stachys Dioſcoridis, Lob. icon. 530. Stachys germanica, Geſ. Stachys major germanica. Pin. 236. Tour. 186. Pſeudoſtachys. Matth. Lugd. 963. Marrubium montanum alterum. Thal. Marrubium agreſte vel 3. Trag. Sphacelus aliis ſtachys. Guil. Salvia ſylveſtris, Caſ. Stachys foliis oblongo cordatis, floribus verticillatis. Linn. Hort. Cliff. 309. Fl. Leyd. Prodr. 317.* En françois, épi fleuri.

Cette plante croît aux lieux montagneux, rudes & incultes, elle a une odeur très-forte, & fleurit en juin & juillet. Elle tire l'étymologie de ſon nom de la diſpoſition de ſes fleurs, qui ſont rangées en épis.

On trouve encore en Lorraine, le long des hayes, des chemins, aux lieux incultes, particuliérement où les eaux ont croupi pendant l'hyver, une autre

eſpece de ſtachys, dont les tiges s'élevent à la hauteur d'environ deux pieds, vertes, peu velues, quarrées, nouées, creuſes en dedans, ayant vers le bas de la plante des rameaux oppoſés deux à deux à chaque nœud. Ses feuilles ſont auſſi oppoſées deux à deux, vertes, pointues, dentelées ſur leurs bords, longues comme le doigt, ſur un pouce de large, ſemblables à celles de la menthe de jardin; mais une fois plus grandes. A ſes ſommités naiſſent des fleurs verticillées & diſpoſées en épis; ce ſont des tuyaux blanchâtres, marqués en dedans de taches purpurines, percés dans leur fonds, évaſés par le haut en gueule, ou en deux levres, du fond deſquelles ſortent trois ou quatre étamines. Leurs calices, qui ſont diviſés en cinq parties, renferment dans la ſuite chacun quatre ſemences noires. Les racines de cette eſpece ſont quarrées, nouées, rampantes, fibreuſes, produiſant à chaque nœud pluſieurs rejettons jaunâtres, par

le moyen deſquels cette plante ſe multiplie.

Les Botaniſtes nomment cette eſpece, *ſtachys paluſtris fœtida. Pin. 236. Stachys paluſtris Geſneri, Cam. Galeopſis paluſtris betonicæ foliis, flore variegato. Tour. 185. Galeopſis anguſtifolia fœtida. J. B. 3. App. 854. Sideritis gravis odoris. Thal. Marrubium aquaticum Ger. Lyſimachia galericulata adulterina, Eyſt. Betonica fœtida Geſneri. Col. Tertiola quod tertianas ſanet. Caſ. Climenum minus, Lugd. 1357. Stachys verticillis ſex floris foliis lineari lanceolatis ſemi-amplexicaulibus. Flor. Suec. 490. Stachys foliis lineari lanceolatis ſeſſilibus baſi-emarginatis. Hort. Cliff. 309. Flor. Leyd. Prodr. 317.*

Tournefort a rangée cette plante dans ſa quatrieme claſſe, Linnæus dans ſa quatorzieme, Ludwicg dans ſa ſeconde, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe.

Le ſtachis contient, ſuivant l'analyſe chymique, beaucoup de ſel & d'huile

exaltée. Dioſcoride prétend qu'il eſt très-chaud, & que ſa décoction provoque les menſtrues & fait ſortir l'arriere-faix; Galien aſſure que cette plante provoque même l'avortement; l'Emery eſt du même ſentiment avec tous les modernes. Bœrhave, dans ſon hiſtoire des plantes du jardin de Leyde, la conſeille dans l'apopléxie, l'épilepſie & la paſſion hyſtérique : on ſe ſert néanmoins fort rarement de cette plante en médecine. Cæſalpin aſſure que la ſeconde eſpece de ſtachys guérit la fievre tierce intermittente.

DISSERTATION XXIX.

De la Valériane.

Anti-epileptica ſedativa ſunt, quæ blandæ & ſulphureæ indolis vapore & exhalatione nimium liquidi nervei motum refrænant : huc ex regno vegetabilium pertinent herbæ & flores qui temperatam habent fragrantiam & ex his per diſtillationem eductæ aquæ, veluti ſunt aquæ radicis paoniæ, valerianæ, &c. (Hoffm.)

ON diſtingue en Lorraine de cinq eſpeces de valériane. La premiere ſe cultive dans les jardins, & ſe nomme *valeriana major odorata radice. J. B. 3. p. 2. 209. Raii hiſt. Valeriana hortenſis. Pempt. 349. Valeriana hortenſis phu folio oluſatri Dioſcoridis. Pin. 164. Valeriana optima, Cæſ. Valeriana major, Cam. Eyſt. Phu majus ſive valeriana major, Park. Phu majus. Cord. hiſt. Phu magnum, Matth. Lugd. Phu verum. Cord. in Dioſc.*

Phu ponticum Tab. Valeriana vera ſeu nardus agreſtis. Trag. 60. Carpeſium. Caſt. Phu majus & valeriana major. Offic. Phu primum majus ac nobiliſſimum, nardus ſylveſtris ſeu ruſtica, phu hortenſe vel latifolium, phu vulgatius, phu ponticum ſive valeriana pontica, nardus cretica plinio, nardus ſeu ſpica celtica, marinella, herba genicularis vel benedicta, valentiana, theriacaria, valeriana domeſtica, herba celtorum; nonnullorum. En françois, grande valériane des jardins à racine odorante.

La racine de cette premiere eſpece eſt épaiſſe, ridée, d'une couleur brune, jaunâtre à l'extérieur, pâle intérieurement; elle a une odeur pénétrante, mais déſagréable, & une ſaveur aromatique avec de l'âcreté. Cette racine pouſſe des tiges hautes d'environ trois pieds, grêles, rondes, liſſes, creuſes, rameuſes, garnies d'eſpace en eſpace de deux feuilles oppoſées, liſſes, les unes entieres, les autres découpées profondément de

chaque côté comme celles de la ſcabieuſe, longues, & terminées ordinairement par une pointe arrondie, ſur-tout celle d'en bas. Ses fleurs naiſſent comme en ombelles aux ſommités des tiges & des rameaux, formant une eſpece de girandole, petites, de couleur blanche tirant ſur le purpurin, d'une odeur ſuave, qui approche de celle du jaſmin. Chacune de ces fleurs eſt un tuyau évaſé en roſette, taillée en cinq parties, avec quelques étamines à ſommets arrondis; quand la fleur eſt tombée, il lui ſuccéde une ſemence applatie, oblongue, couronnée d'une aigrette. Cette plante fleurit en avril, mai & juin; les chats aiment à ſe rouler deſſus, comme ſur la cataire.

La racine de cette plante, qui eſt preſque la ſeule partie employée en médecine, contient beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel; elle eſt regardée comme apéritive, diurétique, alexitere, vermifuge, cordiale, ſudorifique & vulnéraire; elle excite les urines & les mois

aux femmes, ſoulage le mal de tête, éclaircit la vue, fortifie l'eſtomac & le cerveau, facilite la reſpiration. On l'employe intérieurement ou extérieurement contre la peſte, l'épilepſie, la jauniſſe & les obſtructions des viſceres, elle ſe donne en poudre depuis un gros juſqu'à deux dans du vin, ou quelqu'autre liqueur appropriée à la maladie. Rien n'eſt meilleur pour fortifier la vue, que de laiſſer tomber quelques gouttes de ſa decoction dans les yeux. Les plus grands praticiens aſſurent, d'après l'expérience, que ſi l'on boit, tous les matins à jeun, de ſa ptiſanne tiede, faite avec ſa racine, de la régliſſe & des raiſins de Corinthe, on en reſſent des effets ſalutaires dans l'aſthme, la toux humorale & la paſſion hyſtérique.

Les feuilles de cette plante, pilées & appliquées extérieurement, appaiſent les douleurs de la tête, corrigent la malignité des bubons, & tirent les bales & les épines enfoncées dans la chair. Rai

rapporte qu'en Angleterre le peuple ſe ſert de ces mêmes feuilles en cataplaſme pour guérir les petites plaies : j'en ai conſeillé d'après ce grand Botaniſte, ce qui a très-bien réuſſi. On fait avec toute la plante une eau diſtillée ; un extrait & des trochiſques avec la racine. Le diſpenſaire de Paris employe cette même racine dans ſa thériaque, ſon mitridate, ſon orviétan & ſes trochiſques hédicrois.

La ſeconde eſpece croît dans les hayes, aux lieux ombrageux & humides, & ſe nomme la valériane ſauvage ou des bois, la valériane commune : *Valeriana ſylveſtris Offic. Valeriana ſylveſtris major, Lob. Pin. 164. Tour. 132. Valeriana ſylveſtris, Eyſt. Pempt. 349. Valeriana ſylveſtris, magna aquatica. Chabr. J. B. 3. p. 2. 210. Raii hiſt. Valeriana hortenſis altera, Cæſ. Valeriana vulgaris, Cord. in Dioſc. Phu parvum, Matth. Phu germanicum. Fuſch. Phu Dioſcoridis, Brunf. Column. Valeriana ſylveſtris prima, Cluſ. hiſt. Valeriana foliis omnibus pinnatis,*

Linn. Hort. Cliff. 15. Flor. Suec. 30. Flor. Leyd. Prodr. 234. Valeriana aquatica major, phu minus vulgare vel ſylveſtre, nonnull. Wild-valerian, Angl. Valeriana ſalvatica, Ital. Kleine baldrian, Augentwurtſel, German.

La racine de cette eſpece eſt fibreuſe, blanchâtte, rampante, d'un goût aromatique & d'une odeur pénétrante & déſagréable; elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un homme, droites, grêles, fiſtuleuſes, canelées, entrecoupées de nœuds d'eſpace en eſpace, un peu velues. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de l'eſpece précédente; mais plus diviſées, plus vertes, dentelées en leurs bords, un peu velues en deſſous & parſemées de groſſes veines, inodores, d'un goût ſalé & amer. On a remarqué que quand cette plante ſe trouve aux lieux humides & ombrageux, elle donne une variété de feuilles plus larges, plus liſſes, d'un verd plus luiſant & à tiges plus fortes. Ses fleurs, qui paroiſſent en mai & juin, reſſem-

blent aſſez à celles de la valériane des jardins, de même que ſes ſemences, qui ſont mûres en juillet.

La racine de cette eſpece abonde en ſel volatil, aromatique, huileux; c'eſt par ces principes qu'elle eſt anti-épileptique, vermifuge, ſudorifique, hyſtérique & emmenagogue, elle eſt même auſſi anti-aſthmatique. Camerarius la vante beaucoup pour la jauniſſe; & Fabius columna pour l'épilepſie. Cet auteur avoue qu'il avoit été guéri de l'épilepſie par l'uſage de cette racine, & qu'il en avoit vu guérir pluſieurs perſonnes. Il conſeille de l'arracher avant qu'elle pouſſe ſes tiges, de la mettre en poudre & d'en avaller une demi-cuillerée dans du vin, de l'eau, du lait, ou quelqu'autre liqueur; on la peut donner aux enfans & à tous ceux qui ont des mouvemens convulſifs.

Tournefort en a obſervé de grands effets dans la paſſion hyſtérique & dans les plus violens paroxiſmes de l'aſthme:

il faut verſer une chopine d'eau bouillante ſur une once des racines de cette plante, retirer le pot du feu, le bien couvrir & faire boire l'infuſion par verres ; l'extrait de ces racines eſt bon dans les mêmes maladies, on en donne un ſcrupule avec un grain de *laudanum*, ou bien l'on mêle le *laudanum* avec un demi-ſcrupule de la poudre de ces racines.

M. Chomel, dans ſon traité des plantes uſuelles, dit avoir guéri, avec la poudre de la racine de valériane ſauvage, pluſieurs perſonnes de différens âges & de différent ſexe, un entr'autres, âgé de douze ans, qui tomboit depuis quatre ans, deux ou trois fois pas mois, dans des mouvemens convulſifs, & auquel il étoit reſté un tremblement continuel : il commençoit d'abord par purger le malade, même avec le tartre émétique, s'il étoit aſſez grand & chargé d'humeur, il faiſoit prendre enſuite la poudre de valériane trois jours conſécutifs à jeun,

à

à la doſe d'un gros dans du vin blanc ou du lait ; il repurgeoit le malade, & il en donnoit encore trois priſes dans les mêmes intervalles : ſi les ſueurs ſe manifeſtent, & ſi le ventre ſe lâche, c'eſt un ſigne de guériſon.

Le Docteur Grugerus aſſure avoir guéri radicalement nombre d'épileptiques, avec la poudre de la racine de valériane ſauvage, donnée à la doſe d'un gros dans un véhicule ſudorifique, & répétée pendant pluſieurs jours ; ce remede procuroit des ſueurs abondantes, qui diminuoient d'abord la violence des paroxiſmes, & enlevoient enſuite totalement la maladie.

Le Docteur Lentilius dit n'avoir rien trouvé de meilleur que cette poudre, dans les épilepſies utérines, cauſées par la retention des menſtrues : voyez là deſſus les éphémerides d'Allemagne & les mémoires de l'Académie royale des ſciences de Paris, ils ſont pleins de pareils obſervations. Perſonne ne diſpute

à cette plante ſa propriété anti-épileptique, elle eſt même préférable, ſuivant Sylvius, à la pivoine, pour les maladies accompagnées de convulſions.

Mappus prétend que la poudre de cette racine, priſe ſouvent & mêlée avec de la fleur de ſouffre, convient dans les fievres tierces; le même auteur conſeille ſon infuſion chaude, avec de la poudre de ſouffre, dans les fievres malignes & même la peſte.

Je ne peux mieux terminer cet article qu'en rapportant mot à mot les obſervations qu'a faites M. Marchand ſur la racine de la grande valériane. Il y a pluſieurs années, dit-il, que, liſant le livre intitulé: *Phytobaſanos de Fabinus columna*, je remarquai qu'il aſſuroit, que la racine de la grande valériane ſauvage, miſe en poudre, eſt un excellent ſpécifique contre l'épilepſie, & que non-ſeulement il avoit vu pluſieurs épileptiques guéris par l'uſage de la poudre de cette racine; mais qu'ayant été lui-même ſujet à

l'épilepſie, il avoit été guéri par ce remede.

L'autorité de ce ſçavant homme, me fit naître l'envie d'expérimenter un remede ſi utile : je tirai hors de terre au mois de mars des racines de cette plante, après les avoir fait ſecher, je les réduiſis en poudre ; j'en donnai d'abord une priſe à un garçon de quinze à ſeize ans, qui, depuis l'âge de ſept ans, tomboit preſque toutes les ſemaines dans des ſymptômes épileptiques, perdant connoiſſance & écumant de la bouche. Ce garçon, après avoir pris ce remede, fut dix-huit jours ſans tomber dans ſes accidens ordinaires ; mais après ce tems il retomba deux fois en huit jours, avec cette différence, que les accès étoient de la moitié plus courts. Je le purgeai, & enſuite je lui donnai une ſeconde priſe de la même poudre : cette premiere purgation n'ayant preſque rien évacué, trois jours après il eut un accès d'épilepſie, qui m'obligea de le purger encore une

fois ; je lui fis prendre un gros & demi de la même poudre, ce qui lui procura une ſueur conſidérable, & lui fit vuider par le bas pluſieurs vers. Quatre jours après, je lui fis encore prendre un gros de cette poudre, qui le fit ſeulement ſuer ; depuis ce tems-là, il y a environ ſix ans, il a joui d'une ſanté parfaite.

Un de mes amis me pria de donner ce remede à une autre perſonne, âgée de vingt ans, qui avoit été attaquée d'épilepſie depuis la quatorzieme année de ſon âge, & qui, depuis ce tems-là, tomboit réguliérement tous les mois dans des accidens, dont les paroxiſmes étoient ſi violens, qu'on a vu dans ſon dernier accès ſe débattre contre terre, & ſe rouler de l'un à l'autre bout d'une cour de neuf à dix toiſes de long, en écumant de la bouche, & perdant tout ſon ſentiment pendant plus d'une demi-heure. Ayant vu ce malade, qui avoit encore la tête pleine de contuſions par ſa derniere chutte, je crus, avant de

rien entreprendre, qu'il étoit à propos de le faire ſaigner ; ce qui fut fait le même jour. Trois jours après je le purgeai, & l'ayant laiſſé repoſer trois autres jours, je lui fis prendre deux gros de la poudre de la racine de la même plante, qui le lâcherent un peu pendant la matinée ; ſur l'après midi il ſua aſſez conſidérablement, & rendit quantité de vers. Les quatre jours ſuivans, il me parut beaucoup plus gai qu'il n'étoit de coutume ; le cinquieme jour je lui fis encore prendre un gros de cette même poudre, qui le fit moins ſuer que la premiere fois, & lui fit encore jetter quelques vers. Il parut fort abattu par cette derniere priſe ; mais depuis ce tems-là, il y a environ deux ans, il n'a reſſenti aucune attaque d'épilepſie, & il a entiérement recouvré ſa ſanté.

J'ai donné avec ſuccès ce remede à pluſieurs enfans, & à des perſonnes déja avancées en âge ; à quelques-uns il a reculé l'accès, à d'autres il en a dimi-

nué la violence ou la durée : ce qui n'eſt pas peu de choſe dans une maladie, dont la guériſon & même le ſoulagement ont toujours paru ſi douteux. C'eſt encore un grand avantage, que l'on peut tenter à tout âge ce remede, qui, à ce que je ſçache, n'a jamais produit de mauvais effet. Une perſonne de cette compagnie, à qui je l'avois indiqué, peut rendre témoignage qu'elle a eu la ſatisfaction de voir que l'épileptique, à qui elle l'avoit donné elle-même, en a été non-ſeulement ſoulagé, mais même parfaitement guéri.

Prenez crane humain, racines de pivoine mâle, de valériane ſauvage, gui de cheſne, rapure d'yvoire, corne de cerf préparée, poudre à vers, corail, de chacun deux gros, ſtomachique de poterius, rhubarbe choiſie en poudre, de chacun un gros, cinnabre, antimoine, mercure doux, de chacun deux ſcrupules, poudre de guttette une demi-once ; ayant réduit en poudre tout ce

qui doit l'être, on en compoſera avec le ſyrop de kermes une opiate, dont la doſe ſera d'un gros deux fois par jour, bûvant par-deſſus un verre de ptiſanne ordinaire.

Le diſpenſaire de Paris fait, avec la racine de la valériane, un extrait qu'elle fait entrer dans ſa thériaque céleſte; elle employe la même racine dans l'eau thériacale, générale, épileptique, l'orviétan, la poudre anti-ſpaſmodique, les trochiſques de myrrhe, l'onguent martial & l'emplâtre *diabotanum*.

On trouve dans la pharmacopée de Londres une teinture ſimple & une teinture volatile, faites avec la racine de valériane ſauvage, que la même pharmacopée fait entrer dans la thériaque & le mitridate.

La troiſieme eſpece eſt la valériane ſauvage à feuilles luiſantes, *valeriana ſylveſtris major altera folio lucido. Tour. 132.* Elle a les mêmes vertus que la précédente, & n'en eſt qu'une variété, elle

n'en differe qu'en ce que toutes ſes parties ſont beaucoup plus grandes que celles de la précédente, & que ſes feuilles ſont luiſantes & d'un verd-brun.

La quatrieme eſpece eſt la valériane à fleurs rouges, autre variété plutôt qu'eſpece, *valeriana rubra*, *Pin. 165. Pempt. 351. Tab. Cam. Tour. 131. Valeriana rubra latifolia. J. B. 3. p. 2. 211. Polemonii altera ſpecies. Dod. Gal. Oxymaſtrum valerianthos*, *Ad. Lob. Valeriana foliis lanceolatis integerrimis, floribus monandris caudatis*, *Hort. Cliff. 15. Flor. Leyd. Prodr. 235.*

La cinquieme eſpece eſt la petite valériane des marais, *valeriana paluſtris minor*, *Pin. 164. Tour. 132. Valeriana minima ſive paluſtris*, *Thal. Valeriana minor ſylveſtris*, *Lob. Lugd. Valeriana minima*, *Pempt. 347. Valeriana minor pratenſis vel aquatica. J. B. 3. p. 2. 211. Valeriana dioica*, *Flor. Suec. 31. Valeriana foliis caulinis pinnatis, ſexu diſtincta*, *Hort. Cliff. 16.*

Cette petite valériane croît dans les prés, aux lieux marécageux & ſur les bords des ruiſſeaux; ſa racine eſt menue, rampante, blanchâtre & fibrée, d'une odeur aromatique, nullement déſagréable, mais d'une ſaveur aſſez forte & amere; elle pouſſe une tige haute d'environ un pied, anguleuſe, grêle, rayée, creuſe, entrecoupée de nœud, où naiſſent des feuilles oppoſées & découpées. Ses fleurs forment en avril & en mai, au haut de la tige, une eſpece d'ombelle, comme dans la valériane des bois, elles ſont d'un blanç rougeâtre; il ſuccéde à chaque fleur une ſemence ſemblable à celles des précédentes.

La valériane tire ſon étymologie du verbe *valere*, à cauſe de ſes grandes vertus; quelques-uns prétendent qu'elle a ainſi été nommée d'un certain Valerius, qui, le premier, l'a miſe en uſage. On l'a auſſi appellée *phû*, du grec, φὸω, *naſcor*, ou de *phy voce ponticâ*, pour dénoter l'odeur forte de ſa racine.

Tournefort & Ludwicg ont rangée la valériane dans leur ſeconde claſſe, Linnæus dans ſa troiſieme, & nous dans la quatrieme famille de notre premiere claſſe, à cauſe de ſa vertu emmenagogue.

DISSERTATION XXX.

Des Plantes hyſtériques, rapportées en d'autres familles.

Plantæ pluribus gaudent.

OUtre les plantes dont nous avons parlé, il s'y en trouve encore d'autres qui ont à peu près les mêmes vertus. Les principales ſont : les apéritives en général, l'arnica, l'aſperula, le boucage, la bryone, le cabaret, les céphaliques, le concombre ſauvage, la coquelourde, l'enula campana, le genievre, la gentiane, le libanotis, la mercuriale, la moutarde, le myrrhis, le nerprun, la nielle, l'orange, le peſcher, les ſtomachiques, le tabac.

1°. Les apéritives en général. Ces plantes conviennent dans les maladies

cauſées par la ſuppreſſion des ordinaires ; entr'autres les racines apéritives majeures & mineures, celles de chicorée ſauvage & de piſſenlit : on en met une poignée dans les bouillons altérans, auxquels on ajoute quelque préparation martiale. *Voyez T. VI.*

2°. L'arnica. Il eſt très-bon dans les obſtructions de la matrice. *Voyez T. IV. Claſ. 1. Diſſert. 2.*

3°. L'aſperula. Il excite l'urine & les mois aux femmes. *Voyez T. VIII. Claſ. 1. Diſſert. 4.*

4°. Le boucage. Sa décoction provoque le flux menſtruel. *Voyez T. VII. Claſ. 1. Diſſert. 7.*

5° La bryone. Les modernes recommandent la bryone intérieurement pour rétablir la ſuppreſſion des menſtrues & des lochies, & faire ſortir l'arriere-faix & l'enfant mort. Suivant Matthiole, l'uſage intérieur de la décoction de cette plante a guéri une Dame attaquée depuis longtems de la paſſion hyſtéri-

que. *Voyez Tom. II. Claſſe 1. Diſſertation 8.*

6°. Le cabaret. Il provoque les regles. *Voyez T. II. Claſ. 1. Diſſert. 5.*

7°. Les céphaliques. La plûpart des plantes céphaliques & aromatiques ſont encore emmenagogues, entr'autres le calament, l'origan, la ſauge, le pouliot. *Voyez T. IX.*

8°. Le concombre ſauvage. On fait bouillir le concombre ſauvage dans du miel, pour donner en lavement, à la doſe d'une once ou de deux au plus, aux perſonnes hyſtériques, & à celles dont les regles ſont ſupprimées: on l'applique auſſi en preſſaire ſur la vulve, pour faire ſortir l'arriere-faix & l'enfant mort. *Voyez T. II. Claſ. 1. Diſſert. 6.*

9°. La coquelourde. Les femmes Almandes ſe ſervent de la coquelourde en cas de ſuppreſſion. *Voyez T. IV. Claſ. 1. Diſſert. 2.*

10°. L'enula campana. Il fait la baſe d'un remede très-vanté pour la paſſion

hyſtérique. *Voyez T. III. Claſ. 1. Diſſert. 3.*

11°. Le genievre. Le genievre, ſes bayes, & les préparations que l'on en tire, particuliérement l'eau ſpiritueuſe & l'eſprit ardent, à la doſe d'une ou de deux cuillerées le matin dans un verre de vin blanc, ſont des remedes utiles dans les ſuppreſſions des regles. *Voyez T. VII. Claſ. 1. Diſſert. 10.*

12°. La gentiane. La racine de gentiane infuſée, eſt très-vantée dans les pâles couleurs. *Voyez T. XII. Claſ. 2. Diſſert. 6.*

13°. Le libanotis. Il eſt propre pour exciter les mois aux femmes & pour abaiſſer les vapeurs. *Voyez T. XIV. Claſ. 2. Diſſert. 10.*

14°. La mercuriale. La mercuriale en décoction & le miel qu'on en compoſe, s'ordonnent communément à deux onces dans les lavemens des femmes en couche, pour entretenir & même pour procurer l'évacuation des vuidanges.

Voyez Tome XVIII. Claſſe 2. Diſſertation 21.

15°. La moutarde. La graine de moutarde eſt recommandée dans la paſſion hyſtérique & les pâles couleurs. *Voyez T. IV. Claſ. 1. Diſſert. 8.*

16°. Le myrrhis. Il convient dans la ſuppreſſion de menſtrues & dans les accouchemens difficiles. *Voyez T. VIII. Claſ. 1. Diſſert. 16.*

17°. Le nerprun. On fait, avec les bayes de nerprun & la teinture de mars, un bouillon pour les pâles couleurs & la ſuppreſſion des menſtrues. *Voyez T. II. Claſ. 1. Diſſert. 19.*

18°. La nielle. Sa ſemence eſt très-bien indiquée dans la ſuppreſſion menſtruelle. *Voyez T. IV. Claſ. 1. Diſſert. 11.*

19°. L'orange amere. Son jus, exprimé dans un bouillon, convient dans les cas précédens. *Voyez T. VIII. Claſ. 1. Diſſert. 19.*

20°. Le peſcher. Les noyaux de peſche concaſſés, & infuſés dans du vin

blanc, provoquent les menſtrues. *Voyez T. II. Claſ. 1. Diſſert. 21.*

21°. Les plantes ſtomachiques & ameres s'employent avec ſuccès dans le chloroſis & la ſuppreſſion de mois; les principales ſont: l'abſynthe, la tanaiſie & la menthe. Le vin blanc dans lequel on les a fait infuſer, pris le matin à jeun à la doſe d'un verre, ſoulage beaucoup dans ces maladies. *Voyez T. XI.*

22°. Les perſonnes ſujettes aux vapeurs ſont promptement ſoulagées, en reſpirant la fumée du tabac. *Voyez T. IV. Claſ. 1. Diſſert. 10.*

Fin du cinquieme Volume.

LISTE

LISTE DES PERSONNES

Qui ont bien voulu contribuer aux frais des Planches du cinquieme Volume.

LAUTEUR.

Mdme. DE PEICHEPEROU, COMINGE DE GUITAUT, *Comteſſe de la Vaulx de Vrécourt.*

M. LOUIS DE MONTMORENCY LAVAL, *premier Baron Chrétien, Evêque de Metz & Prince du S. Empire.* Ce Seigneur, vrai amateur de la botanique, a déja contribué pour les frais d'une planche dans notre ſecond volume.

S. A. E. CHARLES THEODORE DE SULTZBACK, *Electeur Palatin.* Tout le monde ſçait le goût décidé de cet auguſte Souverain pour les ſciences; il a contribué aux frais de ſix planches dans cet ouvrage.

Mdme. *La Princeſſe d'*ESTERHAZY, *née Marquiſe de Lunati-Viſconti.*

M. CHARLES-FRANÇOIS-ANTOINE DE BARBARAT DE MAZIROT, *Chevalier, Seigneur de Mausberg, &c. Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Préſident à Mortier au Parlement de Metz.*

M. CHOMEL, *Médecin véteran ordinaire du Roi T. C. ancien Doyen & Docteur Régent de la Faculté de Paris, Aggrégé honoraire du College Royal des Médecins de Nancy.* Nous joignons nos larmes à celles du public ſur la perte d'un ſi grand homme; il réuniſſoit dans ſa perſonne la pratique la plus ſaine de la médecine, à la théorie la plus profonde. Il s'étoit fait une étude particuliere des plantes, non pour contenter ſa pure curioſité; mais pour les appliquer avec ſuccès aux différentes maladies qui ſe préſentoient: perſonne ne s'eſt plus diſtingué que lui dans ſon état, il cultivoit & protégeoit les ſciences, encourageoit les arts, ranimoit les talens. Plus amoureux de la gloire des autres que de la ſienne propre, il fouilloit dans les monumens de l'antiquité tout ce qui pouvoit contribuer à nous faire connoître les mérites de tous ces grands hommes qui ont honoré la Faculté de Paris; il avoit ramaſſé, avec un juſte diſcernement, les matériaux néceſſaires à l'hiſtoire de la médecine en France; il les avoit même déja rédigés, & il étoit ſur le point de les mettre au jour, lorſqu'une mort prématurée nous l'a enlevé au milieu de ſa courſe. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que quelque habile Ecrivain voulut ſe charger de tranſmettre à la poſtérité un ouvrage auſſi érudit.

M. MICHEL, *Ecuyer, Conſeiller Aulique & Contrôleur-Général de la Maiſon du Roi de Pologne.*

M. PINARD, *Aggrégé & Profeſſeur en Botanique au College Royal des Médecins de Rouen, de la Société des ſciences & belles lettres de la même Ville, Aggrégé honoraire au College Royal des Médecins de Nancy.* M^dme. PINARD, comme une ſeconde Merian, auſſi exacte dans ſes deſſeins que délicate dans ſon burin, s'eſt donnée elle-même la peine de graver les planches auxquelles M. ſon mari a bien voulu contribuer.

M. de V. . . ., *Fermier-Général.*

M. DUPRÉ DE GENESTE, *Ecuyer, Avocat en Parlement, Secrétaire perpétuel de la Société Royale des ſciences & des arts de Metz, Receveur des domaines du Roi.*

M RAUSSIN, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Rheims, Profeſſeur en Botanique.*

M. ROUSSEAU, *Conſeiller Aulique.*

Le S^r. CLAUDE-SIGISBERT LAMORT, *Imprimeur à Nancy.*

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le cinquieme Volume du TRAITE' HISTORIQUE DES PLANTES *qui croiſſent en Lorraine, &c. par M.* BUC'HOZ, *Docteur en Médecine, &c.* je n'ai rien remarqué qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Nancy, ce 22 octobre 1764.

Signé, BAGARD, *Préſident du College Royal, Cenſeur Royal.*

APPROBATION

de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mouſſon.

NOus, Conſeillers Médecins du Roi, Doyen & Profeſſeurs de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mouſſon, après avoir lû & examiné le TRAITE' HISTORIQUE DES PLANTES *qui naiſſent en Lorraine, &c. par M.* P. J. BUC'HOZ, *Docteur Médecin, Aggrégé au College des Médecins de Nancy, &c.* avons eſtimé & eſtimons que l'exécution de cet Ouvrage ſera très-utile au public, & que l'Auteur mérite toutes ſortes d'encouragement, par les peines qu'il ſe donne pour connoître les plantes du Pays, & pour donner de la perfection à l'Ouvrage qu'il a entrepris. En foi de quoi nous avons ſignés, à Pont-à-Mouſſon ce 14 ſeptembre 1764.

Signés, JADELOT, TOURNAY, JADELOT, fils.

TABLE
DES DISSERTATIONS

Contenues dans ce cinquieme Volume.

DISSERTATION I. *Des Plantes hyſtériques & emmenagogues*, page 1

Diſſert. II. *De l'Agnus caſtus*, 14

Diſſert. III. *De l'Amaranthe jaune*, 19

Diſſert. IV. *De l'Ariſtoloche*, 22

Diſſert. V. *De l'Armoiſe*, 28

Diſſert. VI. *De l'Arroche puante*, 36

Diſſert. VII. *Du Botrys*, 39

Diſſert. VIII. *Du Calamus aromatique*, 43

Diſſert. IX. *Du Caucalis*, 48

Diſſert. X. *De la Conyze*, 54

Diſſert. XI. *Du Cuminoides*, 62

Dissert. XII. *De l'Espatule ou Glayeul puant*, 65
Dissert. XIII. *Du Giroflier jaune*, 69
Dissert. XIV. *De l'Herbe aux Chats*, 79
Dissert. XV. *Du Marrube*, 84
Dissert. XVI. *De la Matricaire*, 90
Dissert. XVII. *De la Mélisse*, 97
Dissert. XVIII. *De la Menthe*, 111
Dissert. XIX. *Du Meum*, 123
Dissert. XX. *De l'Orvale*, 128
Dissert. XXI. *Du Rapistre*, 133
Dissert. XXII. *De la Rhue*, 139
Dissert. XXIII. *Du Roseau vulgaire*, 155
Dissert. XXIV. *De la Sabine*, 159
Dissert. XXV. *Du Safran*, 173
Dissert. XXVI. *Du Soleil, ou Couronne solaire*, 196
Dissert. XXVII. *Du Soucy*, 203

Differt. XXVIII. *Du Stachys*, 212
Differt. XXIX. *De la Valériane*, 217
Differt. XXX. *Des Plantes hyſtériques, rapportées en d'autres familles*, 235
Liſte des Perſonnes qui ont bien voulu contribuer aux frais des Planches du cinquieme Volume, 241

Fin de la Table du cinquieme Volume.

AΦ1 1456227